



Horlemonde

THOMAS Gilles

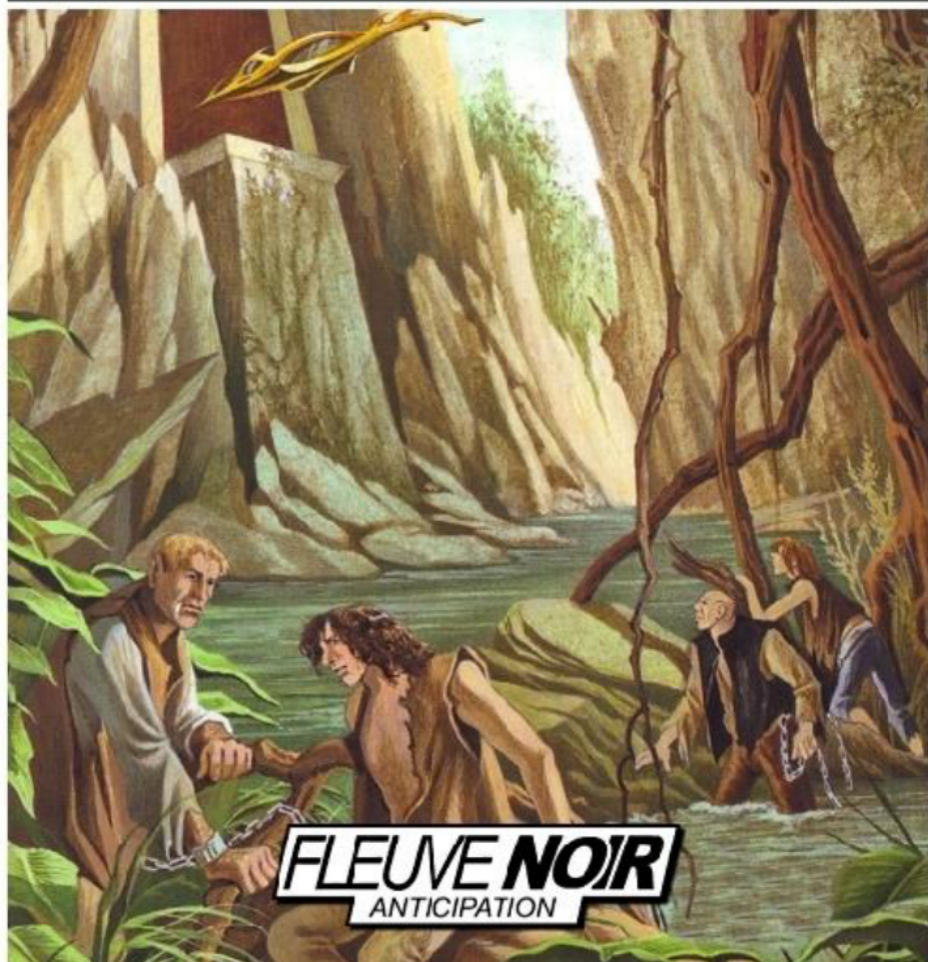
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

GILLES THOMAS

HORLEMONDE



GILLES THOMAS

Horlemonde

COLLECTION ANTICIPATION

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière Paris VI^e

I

J'étais au pilori pour la journée. Un voleur qui se fait prendre doit savoir avaler sa purge. Je dégustais la mienne: Elle n'avait pas bon goût.

J'étais tendu vers la potence, étiré par les chaînes. Les menottes entaillaient mes poignets et je ne touchais terre que de la pointe des orteils.

J'avais eu froid, à l'aube. A présent, le grand soleil blanc-bleu commençait à chauffer. Et je n'étais pas au bout de mes peines. Avant ma libération, j'aurais encore à recevoir les trente coups de fouet annoncés par Vautrade, notre sympathique Officier de Loi.

Durant la nuit, j'avais pénétré dans le saloir du gros Gacié. Avec un sac, et la ferme intention de le remplir. Sans savoir que ce pot de suif avait acheté depuis peu trois arraches pour garder sa maison.

Au prix de quelques acrobaties, j'étais entré par un soupirail ouvert. Négligence de servante, avais-je pensé. Ah bien oui! J'aurais dû être plus méfiant. A peine avais-je eu le temps de renifler l'odeur suave des viandes salées que j'étais saisi par des pattes barbelées, et ligoté dans un cocon de soies gluantes. Et les maudites arraches grésillaient comme de l'huile sur le feu pour alerter la maisonnée.

Devant Vautrade j'avais tenté de plaider la faim, et l'impossibilité de trouver du travail. Pauvre tactique de défense, qui ne m'avait valu qu'un gros rire ironique.

"- Tu aurais pu venir couper mon bois, Jairo. J'ai mis une annonce il y a trois jours."

Mais comment donc. Couper son bois. Pas plus de quelques troncs à débiter, en échange d'une soupe claire, d'un petit quignon de pain, et d'une piécette à la fin du labeur. Je connais la générosité des nantis de notre bonne ville.

Jusqu'alors, les rares passants m'avaient laissé en paix. Je n'avais pas eu à souffrir de plus que quelques lazzi et éclats de rire. Toutes choses bien faciles à endurer. Mais cette tranquillité ne durerait pas. Eneraille s'animait. Les projectiles viendraient bientôt. Fruits pourris, fumier, entrailles d'animaux... Ma journée serait longue. Et se terminerait en apothéose : trente coups de lanière, et la présence du bon peuple rassemblé pour jouir de mes grimaces. Les Eneraillais ne rateraient pas une si belle occasion de se distraire...

Tant pis pour moi. Je m'étais fait prendre. Il faut bien qu'arrive la première fois. Depuis cinq ans, je survivais en prélevant un peu de superflu chez ceux qui avaient trop. Depuis ma quatorzième année, très exactement, et la mort de ma mère. Quant à mon père, je n'avais jamais rien su de lui.

Faute de temps, ma mère parlait peu. Elle était trop occupée à décrocher le linge des gens bien d'Eneraille. Un froid pris en hiver l'avait emportée en peu de jours. Elle avait moins de quarante ans, et ressemblait déjà à une vieille femme. Son exemple ne m'avait pas donné le goût du travail. J'avais appris de bonne heure que les tâches réservées aux miséreux ne les enrichissent jamais.

La chaleur montait. Réveillés par le beau soleil, les insectes se passionnaient pour ma sueur. Cette année, dans le Territoire de Bresselle, l'été se prolongeait sur l'automne. Le ciel pâle avait foncé. Les dernières brumes du matin se délayaient en traînées d'argent bleu.

Un enfant qui passait ramassa une pierre. Sa mère lut prit le bras.

- Non, Enri, les pierres, c'est défendu.

- Pourquoi ?

- Ce bandit doit subir son châtiment. Des pierres pourraient le tuer trop vite.

Le cher petit roгна, désappointé :

- Mais, maman...

- J'ai dit non! Mais, si tu es bien sage, nous reviendrons tout à l'heure. Tu pourras ramasser des fruits pourris au marché.

Le tendre cœur femelle s'éloigna, entraînant sa progéniture.

Je n'étais même pas amer. Tout cela restait dans l'ordre des choses.

Midi approchait. Des orteils au crâne, j'étais couvert d'ordures. Et d'insectes.

Le marché du matin n'avait valu bien des misères. En s'y rendant, les bonnes ménagères s'étaient défoulées sur moi de leur lanceur. Un homme au pilori! Quelle aubaine pour ces femmes tyrannisées par leurs époux. Elles visaient plutôt mal, mais quelques maraîchers en avaient profité pour démontrer leur supériorité en ce qui concernait l'adresse.

J'espérais l'heure du repas, qui me délivrerait pour un moment de la sollicitude de mes frères humais. Mes bras étirés par mon poids me suppliciaient. J'avais des crampes dans les jambes. Un tourbillon d'insectes frénétiques ajoutait à mes tourments

Je maudissais ma sottise. Comment avais-je pu croire que le gros Gacié, ce roi des avarés, aurait étourdiment laissé ouvert un vasistas donnant sur son saloir ? Je payais mon excès d'optimisme. Cher. Et la journée n'était pas terminée. J'avais la nette impression que le fouet, lorsqu'il viendrait s'additionner au reste, dépasserait quelque peu mes possibilités d'endurance...

Les deux glisseurs apparurent dans le ciel. Ils me stupéfièrent.

Tout d'abord, je ne sus ce que je voyais. Le Territoire de Bresselle est pauvre, et je ne l'avais jamais quitté. Si je connaissais par des récits ces étranges machines volantes, j'en voyais pour la première fois. Il n'existe pas, dans notre région, de Maisons assez riches pour s'offrir de tels engins. Ils viennent d'Horlemonde, et coûtent plus que la rançon d'une Cité.

Les glisseurs planaient sur Eneraille, en décrivant des cercles, comme des kougres qui cherchent une proie. Je distinguais mieux les plates-formes d'acier, recouvertes d'un dôme transparent. Les cercles se rétrécissaient.

Soudainement, les deux machines piquèrent vers la Place des Ourmanes, avec une inconcevable rapidité. Pour se poser juste à côté des Potences de Justice, où j'étais épinglé.

La surprise me fit oublier mes misères. Si les machines volantes étaient étonnantes, que dire de leurs occupants ?

Le premier glisseur dégorgea cinq gardes-loi. Identifiables comme tels en raison des casques et des armes, mais je ne connaissais pas cet uniforme vert et argent, ni ces lettres, GLI, qui les marquaient à l'épaule.

Le dôme du deuxième engin se releva pour libérer quatre personnes, deux femmes et deux hommes. Leur aspect me fit béer de stupeur.

Les hommes, un adolescent blond et un brun plus âgé, portaient leurs cheveux échafaudés en une pyramide de boucles figées. Ils étaient vêtus de longues et vastes robes, une rose pour le blond, une bleue pour le brun, largement fendues sur la poitrine. Des robes si rigides qu'elles ressemblaient à des tentes coniques, surchargées de gemmes.

Les deux femmes étaient nues, les jambes gainées jusqu'aux aines par des bottes collantes. Hormis les cils, il ne leur restait pas un poil. Tout avait été épilé, rasé, poncé, pubis, aisselles, crâne, et jusqu'aux sourcils.

Malgré cette absence de système pileux, l'une des femmes était jolie, et l'autre franchement belle.

La jolie était bottée de belge. Ses yeux avaient une teinte sableuse assortie. Ses petits seins pointus étaient attirants, mais la belle l'emportait de loin. Même dans mes rêves érotiques, je n'avais jamais vu telle perfection de corps et de visage. Grandes yeux noirs, étirés sous le velours d'une longue frange de cils, bouche parfaite, aux lèvres douces, hautes pommettes... Les seins volumineux, aussi fermes que deux bols renversés sur un torse mince, me firent saliver. La fente de l'entrejambe, si clairement visible, exaspérait mon excitation.

Les femmes du Territoire de Bresselle ne se promènent pas dévêtues. Et pour qu'elles acceptent de retirer leur robe, il faut

beaucoup d'efforts. Je n'avais jamais touché mieux que des servantes, dans la pénombre d'un fenil ou d'une écurie. Ces femmes dénudées m'affolaient. Malgré l'inconfort de ma position, je prenais feu.

L'homme en robe bleue rugit de rire.

- Regardez ça! Il bande comme un raski! Incroyable!

- Je te croyais bien placé pour savoir que ces primaires ont une vitalité inimaginable, dit la fille aux yeux de sable, avec nonchalance.

- Il est bien monté, le gaillard!

L'adolescent en robe rose se lécha les lèvres. Des lèvres fines, trop rouges pour être naturelles, qui coupaient comme une balafre sa figure blême.

L'homme en robe bleue recommença à rire. Un rire tonitruant, mais qui me parut peu en rapport avec l'expression mauvaise de ses yeux sombres.

- Du calme, Aarni! N'oublie pas ma priorité!

Aarni avait des prunelles très claires à peine teintées de bleu. Il ne répondit pas. Sa lèvre inférieure dessinait une moue boudeuse.

Mon effervescence s'était calmée, remplacée par de la colère. Ces inconnus parlaient de moi comme ils auraient parlé d'un animal. Et les propos échangés avaient fait s'esclaffer le groupe des gardes-loi en uniformes vert-argent. Je connaissais bien ce genre de rires serviles. Lors de mon jugement, ils avaient souligné les tracts d'esprit de Vautrade. Peu importe l'uniforme, les gardes-loi se ressemblent tous. Durs envers les humbles, et aplatis devant les puissants.

D'autres rires s'attardaient. Tous les Eneraillais proches de la place avaient déserté leur demeure pour venir contempler ce surprenant spectacle. Leur cercle enfermait l'estrade où je trônais et les glisseurs dans une muraille de corps. Une muraille excitée, mais si les rires sonnaient, les commentaires restaient au niveau du chuchotement. Les gardes-loi s'étaient placés en rempart entre la foule et ceux qu'ils accompagnaient.

Une fillette blonde questionna, d'une voix très aiguë :

- Dis, maman, pourquoi elles sont toutes nues, les dames ?

Une gifle sonore châtia l'indiscrette. L'enfant éclata en sanglots bruyants. Sa mère l'entraîna, en la morigénant à mi-voix.

L'homme brun s'approcha. Sa robe rigide escamotait ses pieds. Il donnait l'impression du curieux déplacement d'une tente douée de vie.

- Qu'as-tu fait? demanda-t-il.

Je ne répondis pas. Je n'aimais pas cet homme. Je l'aurais volontiers insulté. Mais il n'était pas difficile de le classer très haut dans une pyramide dont j'étais la base. L'expérience m'a appris qu'en pareil cas, le silence est préférable aux fanfaronnades.

Le brun escalada l'estrade, en retroussant sa robe de deux doigts. Ses pieds étroits et longs étaient chaussés de sandales.

Il redescendit très vite, en se pinçant le nez.

- Ventre Impérial! Il pue à asphyxier!

Aarni émit un petit rire moqueur.

- A quoi t'attendais-tu, Bragun ? A ce qu'il embaume ? Ce primaire est couvert de merde, outre qu'il n'a pas dû se laver depuis sa naissance. Qu'est-ce que tu voulais ? Soupeser ses couilles ?

- Elles sont peut-être plus juteuses que les tiennes dit Bragun, acide.

J'avais l'impression d'observer un couple engagé dans une dispute jalouse. J'avais entendu dire que, dans les Grandes Maisons, des meurs dissolues amenaient parfois des hommes à se fréquenter sexuellement. Se pouvait-il que ces deux-là ?...

La beauté aux yeux noirs intervint. Elle me posa la même question que Bragun, d'une voix si exquise que je crus à une musique céleste :

- Qu'as-tu fait?

- Rien, Madame. J'ai essayé de faire provision de salé pour l'hiver, mais je n'ai pas réussi.

- Pour un délit d'intention, dit la fille aux yeux de sable, c'est cher payé. Tu es là depuis longtemps ?

- Depuis l'aube.

- En ce cas, dit la très belle, c'est suffisant pour des jambons que tu n'as pas eus.

Elle se tourna vers les uniformes, et ordonna :

- Salvi! Trouve-moi l'Officier de Loi de ce village, et amène-le!

Vite!

- A vos ordres Madame

Salvi s'adressa sèchement au plus proche Eneraillais. Où logeait l'Officier de Loi ?

La fille aux yeux de sable riait, très ironique.

- Pauvre Bragun! Ce primaire va te passer sous le nez. Il ira dans le lit de Morga, pas dans le tien. Quelle malchance! C'est pourtant toi qui l'as découvert, et qui as voulu descendre pour le voir de plus près...

Bragun redressa le menton, et répondit, venimeux :

- Occupe-toi de tes petites filles, Sissélie!

- Je te laisse tes petits garçons, Bragun, tu devrais me remercier.

Aarni enlaça la taille de Bragun, et se frotta à son épaule.

- Bragun se moque de ce primaire! D'ailleurs, cette brute est hideuse! Regarde ses yeux! On jurerait un sarouk!

- Quelle erreur, Aarni! dit Sissélie, d'une voix traînante. C'est

un très beau mâle, ce que tu n'es pas.

Je ne sais pas si mes yeux ressemblaient à ceux d'un prédateur, mais j'étais en rage. Ces grands-maisonniers parlaient de moi comme s'ils avaient évalué les qualités d'un étalon raski. Qui étaient-ils ? Des gens très puissants, sûrement, qui pouvaient interrompre le repas de Vautrade, et l'obliger à accourir comme un valet convoqué.

Il arrivait au pas de course, rouge, suant, achevant de boutonner son uniforme de parade.

Il s'inclina, dans une courbette ridicule.

- Mesdames, Messieurs... Que puis-je pour votre service ?

- Libère ce garçon! ordonna Morga, hautaine. Il a été suffisamment puni.

La mine de Vautrade me réjouissait l'âme. Il était partagé entre un grand désir de plaire, et le vif mécontentement que lui causait l'idée de ma libération. Il tenta de plaider :

- C'est un voleur, Madame, qui a longtemps pillé la ville avant d'être enfin pris sur le fait. Il doit subir...

- Salvi ne t'a pas dit que j'appartenais à la Maison d'Orchamps ?

- Si, Madame, balbutia Vautrade, en courbant le dos.

- En ce cas, pourquoi me fais-tu attendre ?

- J'obéis, Madame, de suite, Madame.

Vautrade multipliait les courbettes. Son long corps d'échassier se cassait à angle droit, sans la moindre souplesse. J'aurais ri, si je n'avais eu un autre sujet d'occupation. La Maison d'Orchamps ! Orchamps Premier a fondé l'Empire. Cette beauté aux longs yeux noirs était apparentée à l'Empereur!

Je n'étais pas encore revenu de ma stupeur quand je reçus, à la volée, les seaux d'eau rituels avant libération. Vautrade, le seul habilité à ouvrir mes menottes, ne s'approcherait pas de moi tant qu'il risquerait de salir ses vêtements en le faisant.

Quand il me libéra, j'étais non pas propre, mais un peu plus présentable. Il marmonnait. Quelques mots émergèrent de phrases indistinctes : "chance... vermine... attends un peu." Vautrade ne détruisait pas mes illusions. Je savais fort bien qu'il ne désarmerait pas. Il me faudrait quitter Eneraille au plus vite, sinon je me retrouverais au pilori dès que les grands-maisonniers seraient repartis. Ce qui ne faisait pas grande différence pour moi. J'avais déjà pris la décision d'abandonner les lieux. Un voleur qui se fait prendre et passe au pilori dans une aussi petite ville qu'Eneraille perd toutes chances d'exercer encore ses talents sur place. Nul n'oublierait de sitôt les traits de mon visage. De plus, ni Vautrade ni les gardes-loi ne me laisseraient en paix. Ils tenaient enfin la certitude de ma culpabilité.

Ils ne me lâcheraient plus.

Je descendis de l'estrade, maladroitemment. La douleur restait accrochée dans mes muscles. Et la fatigue. Je n'étais guère frais.

Les grands-maisonniers bavardaient entre eux. Je les interrompis pour m'incliner devant Morga.

- Je vous remercie, Madame.

Les yeux noirs m'examinaient.

- Tu es mieux sans cette décoration d'ordures, mais ce n'est pas parfait.

Elle se tourna pour s'adresser au chef de sa garde. Je comprenais: à présent, le sens des lettres GLI. Garde-Loi Impériale. Les soldats de l'Empereur.

- Salvi! Arrange-toi pour que ce garçon prenne un bain. Ne lésine pas sur le savon. Et habille-le! En attendant, nous déjeunerons.

- Madame, intervint Vautrade, timidement, si j'osais me permettre... Me feriez-vous le grand honneur d'accepter l'hospitalité de ma pause maison ?

- Certainement pas ! Nous avons nos provisions. Nous déjeunerons ici, en plein air. Et ordonne à ces gens de rentrer chez eux! Je ne suis pas un animal de foire! Mais j'apprécierais que tu aides Salvi à rendre ce garçon à peu près présentable. Je l'emmène!

"Je l'emmène." Le ton disait assez que, dans le cas précis, l'opinion du moucheron que j'étais ne comptait absolument pas. Pas plus que celle de Vautrade, qui m'entraînait avec Salvi vers sa demeure. Pas plus que celle des Eneraillais, qui se dispersaient pour rentrer chez eux.

J'eus les honneurs des propres étuves de Vautrade, et de son savon. Je fus habillé d'une chemise et d'un pantalon de toile bise, encore raides de neuf. Vautrade, au, supplice, dut les payer de ses deniers. Sa mine d'avare tourmenté me vengea de ma matinée pénible.

Salvi, un blond de grande taille, au teint très clair, veillait à tout, et ne tolérait pas les réticences.

Pendant que je mijotais dans un cuveau débordant d'eau bien chaude (Vautrade avait pensé qu'un peu d'eau froide suffirait bien, mais pas Salvi), j'eus tout le temps de réfléchir. Et de m'interroger sur mon futur. "Je l'emmène." Où ? Je ne me demandais pas pourquoi. Les mœurs des grands-maisonniers n'étaient pas celles des Eneraillais. J'avais attiré l'attention de la belle Morga, parente de l'Empereur. Si j'en croyais les propos de Sissélie, la beauté aux yeux noirs me voulait pour chauffer son lit... Ma foi, je ne rechignerai pas à la tâche... Mais ensuite ? Mieux vaut que l'Empire t'ignore, dit un adage. Fréquenter les puissants n'apporte pas que des avantages. Quel serait mon destin ?

Il me semblait, quand même, avoir plus à gagner qu'à perdre. Les grands-maisonniers sont riches. Peut-être pourrais-je faire ma

fortune... Mieux, j'échappais au pilori et au fouet. Avais-je tant à m'inquiéter de la suite ?

II

Dès la première étreinte, Morga me fit découvrir que j'avais, jusqu'alors, tout ignoré de la sexualité. Mes contacts hâtifs avec des servantes effrayées et honteuses de leur nudité ne m'avaient pas préparé à une telle fête des sens. Je n'avais pas su qu'un corps pouvait receler de si grandes sources de plaisir.

Morga, maîtresse en l'art d'amour, me l'enseigna avec autorité. Je ne fus pas, je crois, un mauvais élève.

Je vivais un conte, et je n'arrivais pas toujours à admettre sa réalité. Moi, Jairo, le petit voleur d'Eneraille, je logeais au Palais de l'Empereur Murpho Troisième! Et pas dans les communs. Dans le propre appartement de Morga! Son luxe et son confort m'éblouissaient. Marbres, gemmes, bois et tissus précieux, plus une surabondance d'appareils merveilleux venus d'Horlemonde. J'allais de surprise en surprise, là bouche béante de stupeur.

Chaque matin, un laquais en livrée m'apportait des vêtements propres. Il me peignait et me rasait. Pour éviter qu'il ne se charge aussi de me laver et m'habiller, j'avais dû protester. Les grands-maisonniers du Palais, pourtant pourvus de bras comme le commun des mortels, réclamaient l'aide d'un serviteur pour les moindres détails.

Le bon plaisir de Morga m'évitait, pour le moment, la haute pyramide de boucles qui était ici de règle pour les hommes, comme le crâne rasé pour les femmes. J'échappais aussi à la robe conique. Je ne m'en plaignais pas. Boucles et robes me semblaient atteindre au comble du ridicule. Pour la forme, mes vêtements s'apparentaient aux uniformes des gardes-loi impériaux. Un tailleur avait pris mes mesures, et ma garde-robe était très bien fournie.

Dans la glace, J'avais peine à me reconnaître. Jamais je n'avais connu au noir de mes cheveux ce brillant de pelage animal. Même le bleu de mes yeux paraissait plus vif. Quant à la disparition de ma barbe! En Territoire de Bresselle, seuls quelques notables prenaient le soin de se raser. Pour complaire à Morga, j'avais passé des heures à la fenêtre, le visage exposé au soleil, afin que mon menton trop blanc brunisse.

Trois fois par jour, un serviteur apportait mon repas. Et quel repas! Pour quelqu'un d'accoutumé, comme moi, à ressentir plus souvent les crampes de la faim que la satisfaction d'un ventre bien rempli, l'abondance de la nourriture semblait irréaliste. Les premiers jours, j'avais mangé trop, et trop vite.

Toute médaille a son revers, hélas. Je vivais dans un rêve de luxe, mais j'en étais prisonnier. Je ne pouvais franchir les limites de

l'appartement de Morga. La fée qui régnait sur mon destin était bonne, mais pas trop. Elle me voulait à sa dévotion, et elle m'avait averti. Le Palais possédait aussi des Potences de Justice. Si j'oubliais l'obéissance, je serais fouetté.

Lorsque Morga ne désirait pas ma présence, j'étais confiné dans ma chambre sans autre distraction que contempler par la fenêtre un morceau de jardin dépouillé par l'approche de l'hiver. Le Territoire de l'Epine, où se trouvait le Palais, était situé dans une région au climat plus froid que celui de Bresselle. Les arbres avaient déjà perdu leurs feuilles, et la nuit amenait les premières gelées. J'appréciais ce curieux appareil qui chauffait ma chambre sans qu'il soit nécessaire d'y allumer un feu.

Je m'ennuyais souvent, à attendre que passent les heures. Morga s'absentait fréquemment, parfois plusieurs jours de suite. Je ne savais si je l'aimais, ou la détestais. Elle avait tout pouvoir sur mon corps. Jamais je n'avais été ainsi enchaîné à une femme par le plaisir. Mais puisqu'elle n'était plus là pour me tenter, je comprenais trop bien qu'elle ne voyait pas en moi plus qu'un animal. Un animal choyé par caprice, mais qui pourra être un jour maltraité, ou même éliminé...

Je ne regrettais tout de même pas Eneraille. J'y avais été libre, certes, mais libre surtout d'avoir souvent très faim. Ici, comme je l'avais espéré, je m'enrichissais. Morga ne me donnait pas d'argent, mais elle était prodigue de cadeaux. Cadeaux de prix, que j'entassais comme un cori qui fait ses provisions d'hiver. Aux heures d'ennui, l'envie de visiter le Palais et d'accroître mes possessions me venait volontiers, mais je la contenais. J'aurais sans doute pu, en passant par les fenêtres, déjouer la surveillance des gardes-loi. Mais restaient les arraches. Elles étaient très nombreuses. Et je gardais un trop mauvais souvenir de ces sales bestioles cliquetantes pour désirer les fréquenter à nouveau. D'autant moins que celles du Palais étaient plus grandes, plus rouges, plus velues, plus hideuses encore que celles de Gacié.

Je patientais. Il faut savoir prendre le temps comme il se présente. Quelque jour, Morga se lasserait de moi, et je pourrais reprendre ma liberté. Je partirais, les poches pleines, vers un avenir doré. Sur ce sujet, je rêvais volontiers. Que ferais-je ? Où irais-je ? Je n'avais pas encore pas de décision. Mais je ne retournerais pas à Eneraille. Même très riche, je n'éblouirais pas mes concitoyens. Ils se souviendraient toujours de mes origines, et de mon passage au pilori. D'autant mieux que ma richesse les rendrait féroceement jaloux. Mais le monde est vaste. Il m'appartiendrait.

Morga s'absenta, assez longtemps pour que je me morfonde, englué dans l'ennui. Le soir de son retour, elle m'ordonna de l'accompagner à une soirée que donnait Bragun.

J'avais déjà eu l'occasion d'assister à ces fêtes privées, qui se

déroutaient dans l'appartement d'un grand-maisonnier. L'Empereur n'y participait jamais. Murpho Troisième restait pour moi aussi mythique que pour les Eneraillais. Je me demandais si je le verrais jamais, et s'il existait réellement.

Ces bruyantes réunions ne m'enthousiasmaient pas. Orgies de nourriture et de boissons, puis orgie tout court. J'avais progressé, depuis Eneraille, et je ne m'offusquais plus en voyant tous ces corps emmêlés. Mais, jusque-là, je n'avais eu d'autre partenaire que Morga. Elle refusait de prêter son animal favori et prenait plaisir à dépiter les amateurs.

Mais, ce soir-là, elle fit plus que me prêter. Elle exigea que je me plie aux désirs de Bragun, durant qu'elle-même se divertissait en compagnie de Sissélie.

Bragun ne fit rien pour me convertir à ses penchants. Il usa de moi comme d'un captif que l'on force pour l'humilier Puis me délaissa pour retourner à Aarni, qui manifestait une virulente jalousie. Une jeune femme aux beaux yeux roux remplaça Bragun. Elle ranima de sa bouche ma virilité.

Ensuite, je passai de corps en corps, ne sachant plus quelle chair je touchais, ni par quelle chair j'étais touché. Je n'étais plus la proie réservée de Morga, et beaucoup désiraient essayer le primaire.

Cette soirée me laissa dans la bouche un goût de cendre. On avait dû, je crois, mêler aux aliments ou aux boissons un aphrodisiaque. Le lendemain, je ressentis quelques malaises.

Et je savais, à présent que je commençais à détester ma trop belle maîtresse.

Je ne la revis que la nuit suivante. Je dormais lorsqu'elle entra dans ma chambre. Morga me réveilla en allumant la lumière. La lampe d'Horlemonde me blessa les yeux. J'usais quotidiennement de tous ces étranges appareils, mais sans y être vraiment accoutumé. Sans flamme, cette lampe donnait plus de clarté qu'une bonne douzaine de grosses chandelles. J'avais appris qu'elle fonctionnait grâce à une chose appelée pile, qui s'usait à la longue, et qu'il convenait de remplacer périodiquement, mais le miracle demeurait quand même.

La lumière découpait le corps nu de Morga, et faisait briller son crâne poli. Éclatante beauté, qui combattait par son évidence mon ressentiment. J'essayais de le maintenir en déclarant très laide cette tête chauve. Vaine tentative. Il me fallait bien avouer qu'à présent, j'avais tendance à trouver aux servantes une surabondance de cheveux.

Avec ou sans système pileux, Morga restait la plus belle.

Elle se pencha pour me découvrir, et réexamina avec

attention. Ses lèvres dessinèrent une petite moue.

- Bragun a raison. Tu engrais. Tu as besoin d'exercice. Dès demain, tu iras voir Salvi, au quartier des gardes-loi. Je lui dirai de te mettre à l'entraînement avec les jeunes recrues.

J'aurais sauté de joie à l'idée de cette distraction si le nom de l'homme que je haïssais n'avait trop retenu mon attention.

Morga s'étonna.

- Pourquoi fais-tu ces yeux noirs ? Tu n'es pas content de... Ah! je comprends! Tu en veux à Bragun.

Elle riait, moqueuse, la tête renversée.

- Mon petit Jairo, il va falloir que tu perdes ces préjugés de primaire. Je me demande si je ne vais pas dire oui à Bragun. Il voudrait t'emprunter pour une semaine.

- Madame! Je vous en prie...

Je m'en voulus de mon ton suppliant. Je n'avais pas pu me contenir. L'idée d'être soumis à Bragun m'affolait.

- Nous verrons, dit Morga, mi-ironique, mi-menaçante. En attendant, pousse-toi!

Elle s'allongea contre moi, glissa sa cuisse entre mes jambes, et me mordilla le cou.

L'instant d'après, j'avais tout oublié.

III

Sur le Territoire de l'épine, l'hiver s'installait. La neige uniformisait d'une couverture blanche la mosaïque colorée des dômes du Palais. Dans les cours, le gel pétrifiait les fontaines, soulignant leurs motifs de pendeloques. Le ciel pâli passait du gris à un blanc faiblement teinté. Le grand soleil se figeait, lointain et inamical.

Je parlais fourrures, bottes et gants, et le froid m'atteignait quand même. Les hivers tièdes d'Eneraille ne m'avaient pas préparé à un climat aussi glacial. J'avais appris à éviter de toucher du métal à mains nues. La peau y restait collée.

Chaque jour, je suivais l'entraînement des gardes-loi impériaux. Il forçait mon corps à ses limites, mais je ne m'en plaignais pas. Il me permettait de découvrir un peu le monde extérieur. Si je n'avais pu visiter tout le Palais, je le connaissais quand même mieux. Il était assez vaste pour qu'Eneraille se perde dans ses murs. Une ville de bâtiments aux toits en dômes, reliés les uns aux autres par des passages et des cours. Le marbre de Vine dominait. Galeries couvertes, piliers torsadés, pavages de mosaïque, fontaines en dentelle de pierre, statues agrémentées de gemmes... Celles-là assaillaient mon âme de voleur de fortes tentations. J'évitais d'y succomber. Les arraches grouillaient. Inutile de risquer la peau de mon dos ou pire pour un joyau de plus ou de moins.

Morga continuait à être prodigue de présents. Mon trésor avait grossi. Je possédais jusqu'à une merveille d'Horlemonde appelée montre. Un objet rond, qui logeait aisément dans une petite poche. Sous un couvercle transparent, des aiguilles fines découpaient le temps en tranches. Morga m'avait appris à m'y reconnaître, afin que je sois à l'heure à l'entraînement. A l'heure aussi aux rendez-vous qu'elle me fixait. A condition que je n'oublie pas de m'y rendre, elle me laissait libre, à présent, de sortir durant ses absences.

J'avais visité le Palais, dans les limites autorisées. Certains passages étaient interdits, et gardés par des soldats.

En me dissimulant derrière une statue, j'avais quand même réussi à apercevoir l'Empereur. Grosse déception! C'était cela, le Tout-puissant qui dirigeait l'Empire ? Un obèse, avachi dans une chaise roulante ? Sa robe de soie écarlate, trop surchargée d'or, rendait sa graisse plus apparente. Une main aux doigts boudinés tenait avec mollesse le sceptre de l'Empire. Sous son échafaudage de boucles neigeuses, le large visage suait l'ennui. Les yeux clairs avaient une expression morne. L'Empereur Murpho Troisième! Il ressemblait au gros Gacié. En moins vif.

Je vis aussi, de loin, passer un Sagingé. Vision plus stupéfiante

pour moi que celle de l'Empereur. Et moins décevante. Le Sagingé ne souffrait ni de mollesse ni d'excès de gras. Un être de haute taille, qui se déplaçait à grands pas. Son vêtement d'une seule pièce, d'un gris de métal, le couvrait des pieds à la tête. La cagoule aux yeux de verre qui masquait son visage le déshumanisait. Mais les mortels ne doivent pas voir l'apparence d'un Sagingé. Ils sont d'Horlemonde, et ne connaissent pas le destin des humains. Ils jouissent de la vie éternelle. J'ignorais qu'il pouvait leur arriver de quitter leur domaine. Même à la cour de l'Empereur, je n'aurais pas pensé voir un Sagingé.

Très longtemps, je m'interrogeai sur les raisons qui avaient pu amener celui-là au Palais. Jusqu'à ce qu'une idée me vienne. Les Sagingés vendent -extrêmement cher- leurs appareils merveilleux aux grands-maisonniers. Somme toute, ce commerce devait les obliger à des contacts avec les acheteurs. Et puisque l'on dit que nul mortel ne peut sans périr franchir les portes d'Horlemonde...

Je n'aurais pas imaginé, avant de l'avoir expérimenté, l'entraînement des gardes-loi impériaux aussi rude. Mais je n'en étais pas trop mécontent. Je cultivais mes muscles, je m'exerçais au tir sur cibles, j'apprenais à utiliser mes mains comme des armes. En matière de lutte, j'avais cru avoir quelques connaissances. Ma jeunesse de garçon pauvre m'avait appris à me défendre. Mais ce nouvel enseignement ramenait mes expériences à leur juste niveau : des jeux d'enfant. Je découvrais une science parfaitement codifiées. Il convenait de savoir où frapper, comment, avec quelle force. Il convenait aussi de parer les attaques de l'adversaire. Les premiers temps, je ne récoltais que des contusions, mais je devins peu à peu plus habile, et je pris plaisir à accroître mes connaissances.

D'autant plus que les jeunes recrues ne m'avaient pas bien accueilli. Ils étaient tous nés, sinon de grandes, du moins de bonnes Maisons. Et J'étais un primaire, tiré de sa boue par le caprice d'une femme puissante. Ils me méprisaient. J'avais eu à endurer des plaisanteries urticantes, et des avanies.

C'est pourquoi je m'appliquais à l'étude du combat. Je devins bientôt capable de me venger, à l'occasion, par un coup trop appuyé durant l'entraînement. Pour feindre ensuite toute la contrition voulue.

L'instructeur, sûrement pas dupe, laissa faire. Je crois qu'il m'appréciait. Lassés d'être meurtries, les recrues choisirent de m'accorder la paix.

Mes rapports avec Morga devenaient moins bons. La sévérité de l'entraînement me fatiguait, et je devais m'y présenter chaque

matin très tôt. Lorsque Morga désirait mes services, elle se souciait peu de savoir si elle écourtait ou non mes nuits.

Elle s'irrita bientôt de ce qu'elle appelait "la mollesse de mes réactions" et décida de me punir.

Je n'en sus rien jusqu'à ce qu'elle m'annonce, un matin, que l'entraînement serait supprimé durant une semaine. Elle-même s'absentait pour le même laps de temps. Et, pendant cette période, j'irais loger chez Bragun. Pour le servir, bien sûr, avec toute la dévotion requise.

- Prends garde qu'il n'ait pas à se plaindre de toi, Jairo, sinon je te ferai fouetter à mon retour!

Je tentai de plaider, avant de comprendre qu'elle prenait plaisir à m'entendre supplier, sans avoir la moindre intention de changer d'avis. Il y avait, en Morga, un fond de cruauté que je connaissais bien.

Je me tus. Même en me traînant à ses genoux, ce que je ne voulais pas faire, je n'aurais rien obtenu.

- Bragun t'attend, Jairo. Vas-y immédiatement! Et ne t'égare pas en route! Les gardes ont été prévenus!

Marge venait d'arracher ma dernière illusion. J'avais pensé à fuir. Elle y avait pensé aussi. Les gardes avaient reçu des ordres. Où que j'aille, ils me surveilleraient. Que je m'écarte à peine du chemin menant à l'appartement de Bragun, et ils m'arrêteraient, ou siffleraient pour appeler les arraches. Même mes talents de voleur plus ou moins acrobate ne me libéreraient pas du piège où j'étais pris.

Si j'avais cru Morga cruelle, je découvris que j'avais eu, sur le sujet, des impressions très naïves.

En une journée, Bragun et Aarni me firent atteindre mes limites. Aarni avait une méchanceté innée et inventive. Celle d'un animal sournois qui griffe et mordille longuement sa proie avant de la tuer. Bragun basait sa bestialité sur les assises de sa puissance. Même l'Empereur Murpho Troisième n'aurait pas eu autant de morgue, et n'aurait exigé une telle servilité.

Je compris vite que, durant notre cohabitation, Bragun allait me réduire à l'état de larve rampante. Plus que jouir de moi, il souhaitait m'écraser. A ses yeux, j'avais l'outrecuidance de me croire un être humain. Il entendait bien me retirer d'urgence cette illusion-là.

Il me battit plusieurs fois, ou me fit battre par Aarni, qui s'acquittait de la tâche avec enthousiasme. Je n'étais pas ligoté, mais ni l'un ni l'autre ne semblaient seulement imaginer que je pourrais réagir contre les coups.

Lorsque vint le soir, je commençais à perdre mes facultés de

raison. La haine me mettait des taches rouges devant les yeux. Les efforts que j'avais à faire sur moi-même pour demeurer passif me faisaient trembler. En croyant y voir des manifestations de terreur, Bragun et Aarni s'en réjouissaient.

Tout le jour, ils avaient usé de moi pour se satisfaire, ou m'avaient infligé de la douleur.

Un serveur apporta le dîner, et se retira, laissant sur place le chariot chargé de plats.

Je dus servir mes bourreaux, avec énormément de soins. Pour ce travail, je manquais de pratique, et mes maladresses me valurent la promesse d'une correction prochaine.

Le repas achevé, Bragun désigna son assiette, où demeuraient quelques reliefs, et dit, condescendant :

- Tu peux manger.

Je ne me contrôlais plus très bien. Je dus sursauter.

Les yeux de Bragun rétrécirent.

- Mange, Jairo! Avec appétit! Sinon, tu le regretteras!

Je ne saurai jamais pourquoi, alors que j'avais tant subi sans révolte toute la journée, je ne pus endurer cette avanie-là. J'en avais pourtant supporté bien d'autres, et de plus outrageantes. Mais je ne raisonnais plus. Mes réflexes agirent sans que ma conscience y prenne part.

J'empoignai l'assiette, et l'écrasai sur le visage de Bragun. La porcelaine se fragmenta.

Bragun hurlait, le nez signant, le visage englué de sauce et de morceaux de légumes. Un os tremblotait, accroché dans ses boucles. Dans sa paupière palpitante, un éclat d'assiette restait planté. Une goutte de sang coula, et serpenta entre les débris de nourriture. Elle rejoignit le ruisseau rouge qui s'échappait du nez.

Aarni couinant comme une joule piégée. Ses petits cris aigus se mêlaient aux clameurs plus graves de Bragun.

Ma propre action me stupéfiait. Toute la scène s'était figée, et j'y étais plus spectateur qu'acteur.

Les gardes-loi qui entraient en se bousculant me rendirent ma lucidité. Je tentai de fuir par la fenêtre. Une corniche commode me laissa un moment espérer le salut.

Puis les arraches me rattrapèrent.

Elles me ramenèrent, ficelé dans leurs soies.

J'eus beaucoup de chance. Je n'avais pas éborgné Bragun, ni même cassé son précieux nez. Il n'était qu'un peu meurtri.

Et Morga n'avait pas encore quitté le Palais.

Poussée par un petit reste de cette affection que l'on voue à un

animal familier, elle intervint pour empêcher que Bragun ne me fasse torturer à mort. Elle était plus puissante que lui. Elle aurait pu obtenir ma grâce. Je ne l'intéressais plus assez pour avoir autant. Elle intercéda, tout de même, pour m'éviter une trop lourde condamnation.

Je ne fus châtié que par 15 ans de bagne.

IV

Combien de geôles, combien d'étapes sur la longue route qui m'amènerait au bain d'Argolide ? Je ne les comptais plus. Elles étaient toutes semblables. Puantes, pouilleuses, et noires comme un cul de chaudron.

L'hiver régnait, omniprésent. La tenue des bagnards était faite de toile, matelassée de coton. Mais ces loques à bout d'usure laissaient échapper leur pauvre rembourrage par cent déchirures. Mes galoches avalaient la neige par des bâillements avides. J'avais imité les autres, et ramassé, quand l'occasion s'en était présentée, des feuilles de brumi pour boucher les plus gros trous. Pauvre protection contre le vent glacé et les chutes de neige.

Le lourd carcan qui écrasait mes épaules aggravait mes misères. Sans m'y habituer, j'avais quand même appris, à la longue, à composer avec lui. Je savais comment le disposer pour dormir, et comment le rembourrer de bribes de coton pour éviter d'avoir le cou à vif.

Les hasards du voyage modifiaient sans cesse le nombre des condamnés qui composaient la chiourme. De nouveaux bagnards rejoignaient le groupe aux étapes, d'autres le quittaient, échappés dans la mort. Les hommes âgés ou en mauvaise santé ne résistaient pas longtemps.

Les gardes-loi qui nous escortaient avaient le fouet prompt, et le cœur nettement moins tendre que celui d'un gorra affamé. Des arraches de combat les assistaient dans leur surveillance. Grandes bêtes au poil brun-rouge, hautes sur pattes. En raison de leur férocité, elles ne sont jamais employées à la garde des maisons. Jamais je n'avais vu d'aussi larges crochets, ni d'aussi impressionnantes mandibules. Il pouvait arriver qu'elles dévorent un bagnard malchanceux. Auquel cas les gardes-loi ne prenaient pas de bien grands risques pour sauver la victime.

Je découvrais par la pratique les conditions d'existence d'un bagnard. La chanson d'Argolide est devenue populaire. Je la connaissais, mais je n'avais jamais imaginé que je la chanterais un jour, pour oublier la fatigue...

*La route d'Argolide est longue
Mais lorsque enfin tu y seras
Condamné tu regretteras
Qu'elle n'ait pas été plus longue.*

Marche, mon frère, suis ton destin

*L'espoir est mort, là où tu vas.
Marche, mon mère, suis ton chemin
La route ne reviendra pas.*

Une chanson amère. Et inquiétante. Le sort qui m'attendait serait-il à ce point abominable qu'il me faudrait penser avec nostalgie au calvaire que j'endurais actuellement ?

La route traversait une région montagneuse, tout en collines et en vals. Roues de charrettes, sabots de raskis, empreintes de pas creusaient la neige d'ornières et de trous. Je progressais avec prudence. Assez vite pour éviter les coups de fouet stimulants, assez lentement pour ne pas risquer la chute. De perfides plaques de gel rendaient le chemin dangereux. Trois jours plus tôt, un condamné avait eu la nuque rompue par son carcan. Tomber avec un pareil poids, pouvait amener une dislocation des os du cou. Un membre brisé ne valait guère mieux. Il condamnait le malchanceux à endurer le martyre jusqu'à l'étape.

J'avais vu un bagnard se traîner durant des heures, appuyé sur ses voisins, avec une jambe cassée. Nous l'avions laissé à l'état, dans l'ignoble geôle que nous quittions pour continuer. A lui de guérir là, sans aucun ses. Ou de ne pas guérir. Peu importait.

La chiourme avançait, groupée par rangs de quatre. Les gardes-loi l'encadraient. Une escorte montée, qui dominait le troupeau misérable. J'enviais à ces hommes leurs capotes de cuir fourré, leurs bottes et leurs gants, leurs bonnets emboîtant les oreilles. J'enviais leurs montures, j'enviais leurs joues roses de bien nourris.

Mes compagnons étaient livides, osseux, les mains saignantes de crevasses. Ils soulevaient péniblement des pieds gonflés d'engelures. Le poids du carcan courbait leurs épaules. Et je leur ressemblais exactement.

Les arraches trottaient, légères, les crochets de leurs pattes égratignant la neige durcie. Les naseaux des raskis soufflaient de la vapeur en épaisses bouffées blanches. Le crissement des galoches écrasant la neige, le tintement des mors et des étriers, la détonation d'une lanière cinglant un traînard, résonnaient dans la pureté de l'air froid.

Une couverture neigeuse ouatait le paysage, émoussant ses reliefs. Des arbres gainés de blanc se découpaient sur le ciel gris. Sa teinte foncée laissait présager une proche chute de neige. Le vent aigu s'était renforcé. Il mordait féroceement, tailladant mon visage et mon corps de ses lames gelées.

Mon voisin Namur toussait et toussait, déchiré par des quintes. Deux taches rouges étoilaient ses pommettes, et la fièvre le faisait trembler. Il était malade depuis plusieurs jours. A mon avis,

cette affection s'aggravait. Je m'inquiétais pour Namur. Nous étions devenus amis, et l'amitié se cimentait dans la misère commune.

Namur avait plus du double de mon âge. Un homme de petite taille, au teint foncé et aux yeux sombres. Le régime des bagnards l'avait terriblement amaigri. Le poids du carcan l'obligeait à plier.

La fille unique de Namur s'était pendue après avoir été violée par l'Officier de Loi de son village. Le père payait d'une condamnation à 25 ans de bague d'avoir tenté de venger son enfant. Pourtant, il n'avait pas réussi à tuer le violeur, ce qu'il regrettait amèrement. L'Officier de Loi avait survécu à sa blessure. Il pourrait recommencer.

Namur glissa, et je le rattrapai de justesse avant la chute. Un garde-loi proche nous cingla de sa lanière. Nous dérangions le bon ordre du cortège.

L'entraide entre bagnards n'était pas formellement interdite, mais elle était loin d'être encouragée. La délation, si. Une dénonciation judicieuse pouvait valoir à son auteur une ration de pain supplémentaire. Nombre de bagnards succombaient à cette tentation-là. D'autres s'adonnaient aux vols, ou tyrannisaient les faibles. Les situations pénibles révèlent chez les hommes tares ou qualités. Les tares sont hélas plus nombreuses.

Le convoi passa entre deux rangs de brumis, qui bordaient la route. Une aubaine peu fréquente. Tous ceux qui le purent prirent le risque de se faufiler entre les gardes-lot pour arracher quelques feuilles. Les fouets claquèrent, en éclatements secs. Les ordres hurlés résonnèrent : "En place ! En place ! Gardez vos rangs !"

Les feuilles des brumes restent sur l'arbre jusqu'au printemps. Elles ne se détachent des branches qu'au moment de la nouvelle pousse. Même séchées par l'hiver, elles gardent une certaine souplesse. Elles sont larges, épaisses, cordiformes. Leur texture les apparente plus à du cuir qu'à de la fibre végétale. Pour boucher les trous d'une tenue de bagnard, ou calfeutrer des galoches percées, elles sont incomparables.

J'avais craint d'arriver trop tard sur les arbres. Les premiers rangs sont toujours les mieux servis. Mais je pus, en sautant, attraper deux touffes de feuilles. Les coups de fouet s'amortirent en partie sur mon carcan. Un paiement très minime, et le butin valait plus que le prix.

Namur était trop malade pour avoir seulement risqué sa chance. Je lui offris la moitié de mes feuilles.

- Non, Jairo. Garde-les. Je n'en aurais bientôt plus besoin.

Sa maladie poussait Namur aux idées noires. Il ne pensait pas survivre, et ne le souhaitait même pas. Je dus insister longuement pour qu'il se décide à accepter le don. J'avais chuchoté, pour n'attirer ni l'attention des gardes, ni celle de nos voisins. Je me méfiais de

Règue, une brute à large carrure, qui se trouvait dans la rangée placée derrière la nôtre. Il usait volontiers de sa force pour arracher leurs maigres biens à ceux qui n'étaient pas en état de se défendre. La maladie de Namur en faisait une proie toute désignée pour ce charognard avide.

Le convoi s'arrêta à un carrefour pour la brève halte de midi. Les gardes-loi organisèrent la distribution du pain. Un par un, les bagnards défilèrent pour recevoir leur maigre ration. Le morceau que j'obtins logeait très à l'aise dans ma paume. Je surveillai Namur, afin que personne ne tente de lui prendre sa part.

Je conquis ensuite sur Règue une place qu'il avait convoitée. Un affleurement rocheux qui, débarrassé d'un peu de neige, nous permettrait de nous asseoir sans risquer d'avoir le séant mouillé

Depuis un récent affrontement, Règue me craignait. L'entraînement reçu au Palais avait fait de moi un combattant redoutable. Règue l'avait vite admis. Il était mauvais, mais pas sot.

Les gardes-loi déjeunèrent. En arrosant leur repas de rasades de vin qui enflammèrent leurs joues. Les arraches dévorèrent leur ration de viande sèche. Elles étaient beaucoup mieux nourries que nous, mais, en dépit de la tentation, aucun bagnard n'aurait osé s'emparer d'un peu de leur pitance. Les condamnés avalèrent leur pain pétrifié, en mâchant longuement chaque bouchée. Le pain bien mastiqué profite davantage.

Namur grignota deux très petites bouchées, puis s'interrompit. Une quinte de toux le secoua.

Il me tendit son morceau à peine entamé.

- Mange-le, Jairo, je n'ai pas faim.

- Certainement pas ! Tu auras faim ce soir, quand tu seras un peu reposé. Mais Je vais te le garder.

Le précieux morceau serait plus en sûreté dans ma poche que dans celle de Namur. Il suffisait de regarder les petits yeux de Règue, luisants de convoitise.

En prenant le pain, je touchai la main de Namur, ce qui m'angoissa. Sa peau était brûlante. La fièvre montait.

Namur me sourit, ironique et désabusé.

- Je n'aurai pas davantage faim ce soir, et mon repos sera définitif. Je m'en vais. C'est bien ainsi. Je ne désire pas survivre. Je n'avais que ma fille, et on me l'a prise... Elle n'a pas pu supporter la honte... Elle était si douce. Est-ce que je t'ai raconté que...

Il me l'avait raconté. Peut-être bien cent fois. La jeune fille violée avait été le centre de sa vie. La femme de Namur était morte en mettant le bébé au monde. Namur abondait en anecdotes relatant l'enfance de Jodalle. Je l'écoutais patiemment. Il avait besoin d'une oreille attentive pour raconter ses souvenirs. Et, en recréant sa fille,

Namur s'animait.

Les gardes-loi remontèrent en selle. Le claquement des fouets remet le troupeau en rangs.

- En aaavant !

La chiourme s'ébranla. Les premiers flocons voltigeaient.

La chute de neige devenait tempête. Le vent secouait nos haillons, arrachant les feuilles de brumi qui colmataient leurs fentes. Il tirait sur nos cheveux, rebroussait nos barbes, mitraillait nos visages de flocons durcis et nous gelait vifs.

Je soutenais Namur, qui ne pouvait plus avancer sans aide. Nos carcans s'imbriquaient l'un dans l'autre. L'épaisseur de la tourmente masquait tout. A peine si je voyais encore les dos des bagnards qui me précédaient. Gardes, raskis et arraches devenaient fantomatiques, apparaissant et disparaissant dans les tourbillons de blanc.

Mes jambes s'enfonçaient dans la couche fraîche. La violence du vent accumulait des congères. Namur se laissait traîner. Seul demeurait vivace en lui le réflexe qui déclenchait ses quintes. Il se déchirait la gorge à tousser. Et grelottait de fièvre, autant que de froid.

Les flocons s'infiltraient partout, et fondaient au contact de ma peau. Mes loques gelées se pétrifiaient, en m'enserrant dans une carapace de glace. Mon carcan pesait un poids insupportable, et mes extrémités étaient devenues insensibles. Je tremblais, secoué de vibrations, mes dents s'entrechoquaient.

Je n'étais plus capable de penser. Le supplice enduré engourdisait mes facultés de raison. Je marchais, parce que le troupeau bougeait, et que j'en faisais partie, et je tirais Namur, sans comprendre pourquoi. Il était le fardeau que j'avais à porter.

Le cinglement des lanières me rendit un peu de lucidité. Et j'entendis les ordres hurlés qui dominaient à peine le bout du vent furieux.

Les gardes tentaient de mener la chiourme vers l'abri d'un bois d'onérames à feuilles persistantes. Les arbres nous accueillirent sous la voûte de leurs branches.

Je renaissais. La tourmente, bloquée par les larges troncs s'éparpillait en petits courants tolérables. Et la neige ne perçait pas l'épaisseur des feuilles pointues.

Les gardes rassemblèrent le troupeau. Les arraches l'enfermèrent dans un cercle.

Les gardes s'installèrent en groupe, en compagnie de leurs montures. Ils allumèrent un feu de bois mort. En utilisant sans vergogne l'amas de fagots rassemblés par un bûcheron.

Je réussis à prendre une bonne place au pied d'un large tronc qui coupait le vent, et j'arrachai des branches pour fabriquer une

couche confortable.

Les glapissements du vent avaient baissé. Il chantait dans les onérames, mais pas assez fort pour couvrir le bruit produit par la respiration de Namur. Mon camarade semblait près d'étouffer. Il suait, malgré le froid. Ses yeux soulignés de creux noirs luisaient.

- Veux-tu manger ton pain, Namur ?

- Non... J'ai soif...

Je donnais une poignée de neige à mon ami. Il la suçait avidement. Il toussa, puis s'assoupit.

Je calai mon carcan, et me disposai à dormir aussi. La halte imprévue ne durerait pas plus longtemps que la tempête. Dès qu'elle baisserait un peu, la chiourme reprendrait sa route. Nous ne devions cet inhabituel repos qu'à ceci : les gardes avaient craint de périr avec nous dans la neige. Mais autant profiter de la halte.

Je m'éveillai à la nuit, ranimé par le froid. Un carcan au cou n'est pas très confortable pour dormir. Comme toujours après le sommeil, j'avais la nuque très douloureuse.

Les gardes-loi bavardaient près de leur feu. Deux sentinelles seulement veillaient sur la chiourme. Mais les arraches ne se reposaient pas. Elles cliquetaient et grésillaient avec mauvaise humeur. Leurs yeux ronds nous épiaient malignement. Elles commençaient sans doute à avoir faim. A cette heure, nous aurions dû avoir atteint la prison-étape.

La tempête pleurait toujours dans les branches d'onérames. A présent, même si elle s'apaisait, nos gardes ne prendraient pas le risque d'un voyage de nuit. Nous allions rester sur place jusqu'au matin. Les pauvres arraches n'auraient pas leur dîner. Nous non plus, puisque le bout de pain du soir était distribué à l'étape. Mais nous étions mieux habitués qu'elles à la faim.

Namur s'éveilla, secoué par une quinte de toux. Je lui demandai comment il se sentit. Il ne répondit pas, et j'eus l'impression qu'il ne m'avait pas entendu. La fièvre égarait son esprit.

Avant l'aube, mon ami mourut. Il délira longtemps, se battant contre des ennemis imaginaires. Je dus étouffer ses cris de ma paume, pour l'empêcher d'alerter les gardes. Les coups de fouet n'auraient pas guéri Namur, mais il les aurait reçus quand même.

Il entra brusquement dans la mort, après une phrase incompréhensible. Seul le nom de Jodalle émergea.

Je fermai les yeux qui s'étaient figés. Mon cœur pesait le poids d'une montagne. Une montagne d'amertume.

Puis je mangeai le pain de Namur, bouchée par bouchée.

En me jurant de survivre, envers et contre tout, et de m'échapper dès que s'en présenterait l'occasion. J'aurais au moins cette revanche-là, si petite soit-elle, sur ceux qui violaient les Jodalle, et

envoyaient au bagne le père accablé; sur ceux qui intervenaient dans le destin des Jairo, et les rejetaient ensuite comme un fruit pressé.

En cet instant, je haïssais Morga, bien plus que Bragun, bien plus que n'importe qui d'autre. Les longs yeux noirs et le corps somptueux qui m'avaient hanté bien des nuits me paraissaient soudain hideux. La lèpre cachée transparaissait sous la beauté, et la souillait.

V

Je savais que, pour atteindre Argonide, il fallait franchir la mer de Crayle. J'avais cru que la dernière partie du voyage s'effectuerait en bateau.

J'eus la surprise de découvrir que j'allais être transporté par un glisseur. Ceux qui attendaient les bagnards me parurent très anciens. Le temps avait corrodé leur métal, et craquelé leur dôme. Ils étaient de plus grande taille que ceux qu'avaient utilisés Morga et sa suite. Et moins confortables. L'unique siège était celui du conducteur. Une cloison transparente l'isolait.

Le groupe des bagnards, une centaine d'hommes peut-être, fut divisé, et poussé, à grand renfort de lanière, à l'arrière des machines.

Nous nous tassâmes, tant bien que mal, gênés par nos carcans. Il y eut des échanges d'injures et de coups, puis nous parvînmes à nous asseoir, imbriqués les uns dans les autres.

Le hasard me plaça près du Bord. En se refermant le dôme accrocha presque mon carcan. Je me rejetai vivement de côté, et je heurtai un voisin qui m'injuria. Je ne pris pas la peine de répondre.

Une dizaine de glisseurs s'envolèrent ensemble. Deux, qui me parurent moins fatigués que les autres, ne transportaient que des gardes-loi. Dans ceux qu'occupaient les bagnards, il ne s'en trouvait qu'un, le conducteur.

Je compris vite que cette répartition visait à protéger les précieuses vies de nos gardiens. La vétusté de nos véhicules les rendait peu sûrs. Je ne retrouvais pas la merveilleuse aisance de vol expérimentée durant mon voyage vers le Palais. Le glisseur plongeait parfois brutalement vers la mer, avant de remonter péniblement. Ces secousses mirent mon estomac à rude épreuve. Il avait beau être presque vide, il manifestait quand même l'intention de rejeter le peu qu'il contenait.

Un bagnard vomit sur les jambes de son voisin, et reçut en représente un coup qui le fit saigner du nez. Il geignit, et renifla.

La mer avait la couleur d'un métal miroitant. Le large disque du soleil étincelait dans un ciel à peine plus clair. Nous avions laissé depuis longtemps les grands froids derrière nous. Et nous allions vers une région au climat tropical. Je n'avais pas une connaissance très nette du sens de ce terme, mais il évoquait pour moi une idée de tiédeur plus ou moins constante. Je m'en réjouissais. L'enfer du gel traversé ne me donnait aucune envie de retrouver l'hiver.

L'être humain n'est jamais satisfait. Je souffris bientôt de la chaleur. Le soleil traversant notre dôme éleva peu à peu la température, jusqu'à l'insoutenable.

Les bagnards s'agitèrent pour tenter de se dévêtir, avec nouvel échange d'injures et de coups. Les carcans s'entrechoquèrent.

Je cuisais, je suais, je manquais d'air, et j'avais l'impression d'être enfermé dans un four. La nécessité de respirer amenait une envie de briser le dôme. Mon voisin succomba à cette tentation. Il frappa durement la surface transparente du bout de son carcan. Sans autre résultat que se meurtrir le cou. Il jura.

Je ne fis pas de commentaires sur cet acte, que je jugeais quand même très sot. Ce dôme avait été prévu pour protéger les passagers. Il devait être extrêmement résistant, et avoir, de plus, son utilité. Avant d'obéir à ses impulsions, mieux vaut réfléchir.

Mais je préfèrai me taire. Depuis la mort de Namur, je n'avais plus d'ami, et je parlais fort peu à mes compagnons. Je me tenais à l'écart, et j'avais tendance à les juger sans indulgence. J'avais appris dès l'enfance que les êtres humains sont plus souvent mesquins qu'aimables. J'avais pris l'habitude d'éviter les contacts, et ne m'en trouvais pas plus mal. A Eneraïlle, j'avais été "le bâtard de Paulise", "ce sale gosse ! on ne connaît même pas son père". Et il est bien facile de chasser ou de talocher l'enfant qui espérait un peu de chaleur. Ce genre d'expérience ne rend pas philanthrope.

J'avais soif, et je ne savais comment l'oublier. La mer, plate et luisante comme une assiette d'étain me ramenait sans cesse à mon besoin de boire. Le voyage allait être long, pourtant.

Il ne fut pas long, il fut interminable. Et suppliciant. Chaleur intolérable, aggravée par l'entassement des corps; odeurs pestilentielles, dues à des problèmes d'évacuation. Ceux d'entre nous qui ne purent contenir leur besoin d'uriner ou de déféquer eurent à s'en repentir. Leurs proches voisins n'appréciaient pas cette gêne supplémentaire.

Les hommes se battirent, hurlèrent, frappèrent les murs de leur prison. Le pilote du glisseur ne se retourna pas une seule fois. Peut-être n'entendait-il rien. Il se pouvait que la cloison qui le séparait de nous ne laisse pas passer les bruits.

Vint un abattement général, qui éteignit toute agitation. Comme les autres, je dormis, d'un sommeil traversé de cauchemars.

Nous atteignîmes Argolide en fin de journée. Je ne gardais aucun souvenir des dernières heures du voyage. J'avais été englouti dans une inconscience plus proche de l'évanouissement que du sommeil.

Le dôme du glisseur était ouvert. L'air que j'aspirais avec avidité me ressuscitait.

Les claquements familiers des fouets m'aidèrent à me lever, et

à descendre de la machine. Je vacillais comme un ivrogne.

Le disque du soleil, très bas sur l'horizon, étirait sur le gris du ciel des traînées bleues et violettes. L'air sentait la végétation, et un parfum de fleurs sucré. Par comparaison avec la chaleur précédente, il me paraissait frais.

Les gardes-loi rassemblèrent la chiourme, avant d'ordonner un déshabillage général.

Je quittai sans regret mes loques trempées de sueur et mes galoches. A Eneraille, j'avais plus souvent marché pieds nus que chaussé. Je retrouvais avec plaisir la terre sous mes plantes. Une terre noire, grasse, lissée par d'innombrables pas.

Je découvrais des arbres inconnus, des buissons fleuris, des plantes charnues, d'un vert presque noir. Une stridente musique d'insectes s'en échappait. A gauche par rapport à ma position, je voyais de longs bâtiments recouverts de toits de feuilles sèches. D'autres bâtiments apparaissaient à droite, et d'autres encore, plus lointains, se dissimulaient derrière une haie d'arbres. Le bagne me parut vaste.

Mon engourdissement se dissipait. La soif recommençait à se manifester. Et la faim. Pour les oublier, je m'attachai à étudier mon nouveau domaine. Ce qui me fit découvrir, derrière moi, les Potences de Justice. Elles se présentaient sous une forme inhabituelle, mais je les reconnus au premier regard. D'autant plus aisément que deux hommes y subissaient leur peine. Ils pendaient côte à côte, accrochés par les poignets et les chevilles à des croix de métal. Leurs têtes tombaient, mentons sur la poitrine, et leurs yeux étaient clos. L'un des deux bougea faiblement. Ses muscles torturés saillaient. Son voisin remua aussi. Une chaîne rivée à leur taille les reliait l'un à l'autre, sans que j'en puisse deviner la raison.

Le déshabillage terminé, nos gardes entreprirent de nous retirer nos carcans. Lorsque vint mon tour, le soulagement ressenti m'enivra. Merveilleuse liberté, dont je ne parvenais pas à me rassasier. Je bougeais la tête en tous sens, incrédule, émerveillé de ne plus sentir ce poids qui m'avait écrasé si longtemps.

Les gardes-loi qui nous surveillaient ne me paraissaient guère nombreux. Et je ne voyais pas une seule arrache.

Durant le voyage, je n'avais pu envisager la fuite. Une surveillance constante et attentive me l'interdisait. Sans parler du carcan. Mais à présent ? Je n'étais pas assez naïf pour penser que l'évasion serait aisée, mais une seule petite possibilité me suffirait.

Ce qui se passa ensuite fit redescendre mes espérances. Je fus accouplé à un autre bagnard, par une chaîne rivée à la taille. Une chaîne solide, aux épais maillons. Elle était assez longue pour permettre une relative autonomie, mais elle nous transformait en

frères siamois, unis pour le meilleur et le pire. Il n'était plus question de fuir seul, mais obligatoirement à deux. Qui était ce Jumeau que le hasard me donnait ? Durant la dernière partie du voyage, nous avions été trop nombreux pour que je puisse connaître tous mes compagnons.

Je n'avais jamais vu cet homme de grande taille, à forte ossature. Il avait un visage abrupt, au nez fort, aux lèvres épaisses, des yeux brun clair étroits, et des cheveux châains en mèches raides. Les blessures encore fraîches de son cou avouaient qu'il avait porté moins longtemps que moi le carcan.

Il avait quand même eu le temps d'acquérir les habitudes des bagnards. Il parla sans remuer les lèvres, d'une voix tout juste murmurante :

- Faisons connaissance, jumeau. Nous allons passer beaucoup de temps ensemble. Je m'appelle Arald.

- Moi, Jairo.

La façon de s'exprimer de mon compagnon m'avait semblé un peu inhabituelle. De quel lointain Territoire était-il originaire ? Je l'interrogeai à ce propos.

- Ça a de l'importance ? demanda-t-il.

Je n'insistai pas. La loi des bagnards n'encourage pas les questionneurs. Ceux qui veulent se raconter sont libres de le faire. Ceux qui préfèrent se taire aussi. Et peu importait, en effet, le lieu de naissance d'Arald.

Une cinglante lanière me ramena à des préoccupations plus directes. Les gardes mettaient le troupeau en rang.

Une petite promenade nous conduisit à une manière de hangar, couvert d'un toit de feuilles gris-bleu. Nous y fûmes abreuvés, et nourris. Bien nourris. En recevant ma ration, j'eus peine à la croire réelle. Une tranche de viande salée, une boule de céréales, et un morceau de pain. Terriblement dur, mais de si belle taille qu'il me stupéfiait.

Je m'assis pour manger, en compagnie de mon jumeau. Nous bavardâmes. A l'heure des repas, la conversation était tolérée, à condition qu'elle n'atteigne pas un trop grand niveau sonore. Un garde de mauvaise humeur pouvait toujours se défouler de quelques cinglements sur les bavards bruyants.

J'avais savouré la viande, en priorité, et je dégustais mes céréales. Des grains de maïs surcuits, et agglomérés.

- Je n'arrive pas à y croire ! dis-le. Tu comprends pourquoi ils nous nourrissent aussi bien ?

- Je suppose que nous avons acquis, à présent, une valeur de travail. Les rigueurs du voyage ont éliminé les éléments faibles. Ceux qui restent sont considérés comme assez solides pour être exploitables. On va nous demander quelque chose, en échange de cette nourriture,

ne t'en fais pas !

Arald avait sûrement raison, mais la somptuosité du repas me rendait optimiste. Tant pis pour le travail. J'avais durant longtemps réussi à l'éviter. Qu'il me rattrape enfin était sans doute dans l'ordre des choses.

- Allons boire, veux-tu ? demanda Arald. Cette viande m'a donné soif.

Des tonneaux munis d'une louche étaient à notre disposition. Pour en atteindre un, nous dûmes faire la queue, et patienter. Il n'y avait pas que la viande salée pour amener les bagnards à cette eau. Le souvenir de la soif éprouvée durant le voyage les motivait aussi. Mon tour venu, je bus un peu plus que le nécessaire.

Nous avons été alignés, rangée après rangée, dans un vaste hangar, et nous attendions je ne savais quoi. Nous faisons face à une estrade, surmontée d'un tableau d'ardoise.

J'avais des souvenirs d'école. Durant mon enfance, je l'avais un peu fréquentée. Pas très souvent. Il fallait payer pour un enseignement, et ma mère n'avait pas toujours l'argent nécessaire. Encore avait-on bien mal jugé, à Eneraille l'inconcevable fantaisie de ma mère. Une laveuse ! Qui avait l'inférieur toupet de vouloir faire instruire son rejeton !

Je n'avais guère aimé l'école, mais, pour faire plaisir à ma mère, je m'étais appliqué. Elle y tenait tant.

- L'instituteur se fait attendre, chuchota Arald.

Il se faisait attendre, en effet. La nuit était venue. Les gardes allumèrent des torches, et installèrent de grosses chandelles sur l'estrade.

Des nuées d'insectes attirés par la lumière envahirent le hangar. Je fus piqué au cou, et j'écrasai l'agresseur sans l'identifier.

Notre maître d'école n'arriva qu'une bonne heure plus tard. Un Officier de Loi, en grand uniforme.

Il escalada l'estrade, nous contempla un moment en silence, puis se présenta d'une voix glacée comme le cinglant du bagne. Ce que j'avais déjà compris.

Il nous mit immédiatement à l'aise en énumérant les règles du bagne, et les châtiments prévus en cas de manquement. La liste était longue. Et variée. Elle allait de la flagellation à l'exposition sur croix, en passant par l'utilisation judicieuse d'insectes carnivores.

Les peines défectives outraient jusqu'à la mort les châtiments prévus. Ainsi, l'attaque d'un garde valait à son auteur d'être livré aux insectes jusqu'à totale disparition de sa chair.

Il nous apprit ensuite, la mine satisfaite, que les châtiments

iraient obligatoirement par deux. Pour une faute commise par l'un des frères siamois, la punition atteindrait les deux. A moins que l'innocent n'ait dénoncé son frère.

Bel encouragement à la délation ! Les délits d'intention étant également punissables, je prévois une existence basée sur la peur particulièrement ignoble. Et, bien entendu, les dénonciations apporteraient aussi une récompense à leurs auteurs.

Pour maintenir l'ordre, ni arraches ni gardes ne seraient nécessaires. Les bagnards allaient se charger de se garder tous seuls.

Le discours se poursuivit. L'Officier de Loi aborda le chapitre travail. Chaque Jour, il nous faudrait récolter une plante appelée crassie. Nous ne serions pas surveillés durant la récolte, mais, pour obtenir le soir notre repas quotidien, nous aurions à atteindre le quota, fixé à dix plantes par couple. Moins de dix plantes, pas de nourriture. Plus de dix plantes, un bon par cassie supplémentaire, utilisable au magasin du bagne.

Je n'avais pas besoin d'explications pour comprendre de suite que les crassies devaient être rares, et que le magasin devait fournir des choses plus ou moins indispensables à la récolte.

Un système vraiment très astucieux ! Qui éliminerait à merveille toute velléité de fainéantise. Aucun besoin de surveillance, en effet, ni de coups de fouet pour stimuler l'ardeur à la tâche.

L'Officier dessinait sur le tableau, à l'aide d'une craie. Il reproduisit adroitement une plante courte, à longues feuilles cutanées. Il nous signala que la plante était de teinte vert-jaune, avec des nervures couleur de sucre brûlé. Il attira notre attention sur l'importance de cette couleur. Ces nervures caramel signalaient la maturité de la plante, et seules les plantes mûres seraient acceptées.

Dans sa longue liste de châtiments, notre Officier n'avait pas mentionné celui qui punirait les évadés repris.

Il aborda ce sujet en conclusion de son discours :

- Vous vous êtes peut-être demandé pourquoi je n'avais pas parlé de la peine prévue en cas de tentative d'évasion. La raison en est simple : cette peine n'existe pas. On ne s'évade pas du bagne d'Argolide. Si deux hommes disparaissent, ils ne se sont pas évadés, ils sont morts. Argolide est un territoire presque totalement marécageux. Le bagne se situe au cœur même du marais de Lerne, dans l'unique zone émergée. Votre prison est une île, et ses murailles sont faites d'eau. Dans cette eau, grouillent les hydres.

L'Officier faisait un autre dessin. Il reproduisit un animal au corps bouffi, foisonnant de tentacules. Un animal tricéphale, ses trois têtes surmontant de longs cous reptiliens. Des têtes hideuses, à gueules distendues garnies d'énormes crocs. Au-dessus d'yeux multiples, d'autres tentacules bouclaient comme une chevelure. L'Officier avait

un don certain pour le dessin. L'horreur était presque palpable.

- Une hydre, dit-il, a un corps d'environ trois mètres de haut, et les tentacules font plus du double. Ils sont venimeux. Les hydres sont agiles, agressives, et carnivores. Elles sont extrêmement voraces, et douées d'un sens infailible pour détecter la nourriture. Un bateau solide ne serait pas une protection. Les tentacules le mettraient en pièces. Voilà pourquoi vous resterez ici, jusqu'à la fin de votre peine.

Il répéta, avec une telle convection qu'elle entraîna la mienne, comme celle, je pense de tous les bagnards :

- On ne s'évade pas du bain d'Argolide !

VI

Mes prévisions se révélèrent tristement exactes.

Les crassies étaient rares. Très rares. De plus, je réalisais que le repas, jugé si somptueux, ne l'était finalement plus guère. Il ne se présenterait qu'une fois par jour, ou moins souvent, si nous ne pouvions atteindre le quota. Je doutais que nous l'atteignions. En une matinée de quête, nous n'avions obtenu que trois plantes ayant des nervures de la couleur voulue.

J'avais chaud, j'avais soif, les insectes me dévoraient, et la végétation tailladait mon corps nu. Progresser dans cette épaisse jungle de feuilles à bords coupants m'avait couvert de zébrures. J'aurais souhaité des vêtements, et je regrettais même les chaussures. Mon compagnon, sans doute moins habitué que moi à marcher pieds nus, souffrait davantage. Il boitait.

Depuis l'aube nous progressions à travers la jungle. Les crassies se cachaient. Leur petite taille les dissimulait parfaitement. Il convenait d'avancer courbé, en scrutant le sol, et d'écarter les grandes feuilles. La chaîne qui nous unissait ne facilitait pas notre tâche. Elle se tendait, mordant nos tailles, et s'accrochait partout. Nous apprîmes que mieux valait marcher l'un derrière l'autre, en soutenant la chaîne d'une main. Pour ne pas limiter nos recherches, nous nous chargeâmes chacun d'un côté. Je fouillai la gauche, et Arald la droite.

Les insectes étaient innombrables, et bon nombre piquaient. Mais j'étais surpris de ne pas découvrir de gibier dans toute cette végétation, ni même un seul petit oiseau. Normalement, la jungle aurait dû grouiller de vie.

J'en fis la remarque à Arald.

- Ils ont été éliminés, répondit-il. C'est facile à comprendre. Du gibier permettrait aux bagnards de manger, alors, veux-tu me dire ce qui les obligerait à récolter cette maudite plante ?

- La crainte d'être dénoncé, peut-être.

- Oui. C'est un genre qui te convient ? Tu vas rapporter mes propos subversifs ?

Je me retournai vers Arald, très brusquement. La question posée sur un ton acerbe était insultante. J'avais envie de frapper. Je me contins pour répondre sèchement "non", sans plus de commentaires.

Arald sourit, et me donna une tape sur l'épaule.

- Du calme, jumeau ! Ne te fâche pas. Je cherchais seulement à mieux te connaître. Admets que, malgré notre étroite intimité, je ne sais pas grand-chose de toi. Ta colère m'a renseigné. J'ai appris, à présent, que tu n'es pas un délateur en puissance. A propos, moi non

plus.

Je crus Arald. Pas très logiquement, peut-être, les êtres humains mentent facilement. Mais je me fiaï à ce jumeau de hasard. En me félicitant de ma chance.

J'eus l'occasion de m'en féliciter davantage, à mesure que s'avança la journée. Arald était astucieux. Ce fut lui qui remarqua que les crassies poussaient plus volontiers là où la végétation autorisait le passage du soleil. Nous récoltâmes ainsi trois plantes de plus. Il trouva aussi de l'eau, dans les grandes feuilles en entonnoirs d'une plante charnue. Une eau relativement claire, amassée là par une averse. Quelques insectes s'y étaient noyés. Arald renifla le liquide, le goûta du bout de la langue, froissa un fragment de feuille pour le sentir et le goûter aussi, et déclara cette eau consommable, à son avis. Je m'y fiaï, et m'en trouvai bien. L'eau étancha ma soif, sans provoquer de malaises.

Au milieu de l'après-midi, nous avions huit crassies. Nous ne trouvâmes pas les deux dernières. Il nous fallait, pourtant, penser au retour. Nous devions être présents à l'appel du soir, ou nous serions châtiés.

- Nous tâcherons de faire mieux demain, dit Arald, plus ou moins philosophe.

Il ne s'étendit pas davantage sur le sujet. Je me tus aussi. Me lamenter n'aurait pas modifié le fait : pas de nourriture ce soir. J'avais pourtant une belle faim.

Durant notre quête, nous n'avions jamais rencontré d'autres condamnés. Nous croisâmes un couple en approchant du bagne. Deux hommes réunis par leur chaîne, l'un âgé, l'autre plus jeune. Tous deux étaient vêtus, chassés, et coiffés de chapeaux à larges bords. Malgré l'aspect loqueteux de cet équipement, je l'enviai. Des anciens, plus expérimentés que nous dans la récolte des crassies. L'équipement avait dû coûter bon nombre de plantes. Je doutais que le magasin du bagne fournisse ses marchandises à bon marché.

Le plus Jeune portait sur la hanche une gourde accrochée à sa chaîne. Le plus âgé, un gros bouquet, de crassies, identiquement suspendu. Une bonne quinzaine de plantes, sinon plus. Je salivais de convoitise.

- Alors, la bleusaille interrogea le vieux, jovial, vous avez le quota ?

- Ça t'intéresse ? demanda sèchement Arald.

- Oui et non, le bleu, oui et non. Non si tu l'as tout juste, oui si tu as un peu plus ou un peu moins.

Sous les paupières fripées, des yeux aux sclérotiques jaunes

luisaient de ruse.

Le vieux ne me plaisait pas. Son compagnon, avec son expression sournoise, me plaisait encore moins. Je serais parti, si Arald ne m'avait retenu en tirant discrètement sur notre chaîne.

Il demanda :

- Qu'est-ce qui t'intéresse dans le plus ou le moins ?

- Je vends des renseignements, le bleu. Toi et ton frère venez de débarquer, ça se voit. Donnez-moi quatre crassies, et je vous apprendrai comment conserver celles qui restent.

- Nous sommes de taille à les conserver sans ton aide, dis-je avec humeur.

- Pas si sûr: le bleu, pas si sûr...

Ce vieux m'irritait. Imaginait-il pouvoir nous tondre ? Pour conserver mon bien, je faisais confiance à mes capacités de combattant entraîné.

Mais Arald tira de nouveau légèrement sur notre chaîne.

- D'accord, dit-il. Admettons que je sois disposé à acheter des renseignements. A une condition : tu réponds à toutes mes questions, et tu baisses ton prix. Quatre crassies, c'est trop.

Le vieux ricana, et secoua la tête, agitant ses mèches et sa barbe crasseuses.

- Pour répondre à toutes tes questions, ce n'est pas assez. Six crassies.

- Une, dit Arald.

Lui et le vieux entamèrent un interminable marchandage. Finalement, l'accord se conclut sur trois plantes. Pour arriver à ce résultat, Arald déploya des ressources qui lui auraient permis de battre le gros Gacié lui-même.

Je ne m'opposai pas à la conclusion du marché. Arald avait raison. Quelques plantes de moins ne feraient pas tant de différence, puisque nous étions déjà condamnés au jeûne pour ce jour. Des renseignements pourraient, par contre, se révéler utiles.

Le premier que nous donna le vieux nous remboursa nos crassies. Il nous désigna un grand arbre qui dominait la jungle. Son tronc vernissé et ses grandes feuilles avaient une teinte presque noire.

- Visez ce kaloura A gauche, vous trouverez une sente. Celle-là est libre.

- Libre de quoi ?

- D'embuscade. Lorsque les bleus arrivent, beaucoup d'anciens pensent que ces oisons sont bons à plumer. Ils se planquent à proximité du bagne, pour s'emparer de la récolte. Ils se mettent à plusieurs, et rossent les récalcitrants.

- Et tu n'es pas dans cette combine ? demanda Arald. Elle est pourtant sûrement juteuse.

Le vieux prit une mine offusquée.

- Je fais du commerce, blanc-bec ! Pas de la rapine !

Indignation simulée. Le jumeau du vieux, un petit brun fluët, regrettait visiblement de ne pas participer à la tonte des nouveaux. A mon avis, si lui et son frère ne s'associaient pas aux pillards, c'est beaucoup plus par crainte des coups que par noblesse d'âme. Ni l'un ni l'autre ne devient être capables de prouesses sur le plan physique, et les rançonnés défendaient sûrement leur bien avec ardeur.

Le vieux tint sa part du marché. Il répondit avec bonne grâce aux questions d'Arald. Nous en apprîmes ainsi un peu plus long sur l'existence quotidienne au bagne. Mais lorsqu'Arald demanda où poussaient volontiers les crassies, le vieux se ferma.

- Ca, il te faudra le découvrir tout seul. Tu n'auras pas ce renseignement-là pour trois crassies. Tu ne l'aurais pas même si tu me donnais toutes celles que tu as. Moi aussi, j'aime manger tous les jours...

Logique sans défaut. Les crassies étaient rares, et les bagnards nombreux. L'expérience acquise concernant la récolte était trop précieuse pour être divulguée.

A quoi servaient ces crassies ? Je n'avais jamais vu ces plantes avant le bagne. Elles devaient pourtant avoir une utilité puisque la chiourme tout entière était occupée à cette récolte.

Le bagne d'Argolide n'était pas unique, il en existait bien d'autres, mais il se classait parmi les plus importants.

Arald respecta lui aussi le marché, et donna les trois crassies promises. Le vieux et son jumeau cachèrent mal une mine soulagée. Ils avaient dû craindre de ne pas être payés. Le rapport des forces jouait évidemment en notre faveur. Entre bagnards cette supériorité-là devait être couramment employée.

Le vieux nous sourit, découvrant des gencives édentées.

- Si vous voulez d'autres tuyaux, n'hésitez pas. Demandez Mullon. Tout le monde me connaît. On s'arrangera.

Je n'en doutais pas. Le vieux aurait vendu sa mère pour quelques crassies. Mais, personnellement, je n'avais pas l'intention de l'engraisser outre mesure. J'espérais bien que nos rapports s'arrêteraient là.

Nous étions proches du kaloura quand Aral demanda :

- Dis-moi, Jairo, quelle est ton expérience, en matière de lutte ? Tu es capable de te battre ?

- Eh bien, répondis-je avec un peu d'orgueil, j'ai suivi l'entraînement des Gardes-Loi Impériaux.

- Quel genre d'entraînement est-ce ? Qu'as-tu appris ?

- A utiliser mes mains et mes pieds comme des armes.

- Comme ça ?

Le tranchant de la main d'Arald vola vers mon cou. Je parai de justesse, et ripostai. La cible s'effaça.

Arald souriait.

- Que dirais-tu, Jumeau, si je te proposais de détrousser les détrousseurs ? Ce ne serait que justice, et j'aimerais bien manger ce soir.

Arald m'étonnait. Avait-il suivi un entraînement analogue au mien ? Il semblait, en tout cas, en connaître aussi long. En partant de cette base, sa proposition me paraissait intéressante. Hasardeuse, quand même.

- Et s'ils sont trop nombreux ?

- Nous serons rossés. Mais je ne le crois pas. Ils doivent opérer par petits groupes, sinon, l'opération ne serait guère rentable.

- Ils nous dénonceront.

- Peut-être, mais je doute que les autorités du bague s'inquiètent beaucoup des luttes entre bagnards.

- Alors ils patienteront, et se vengeront à la première occasion.

- Objection valable, mais J'ai prévu la parade.

Nous nous masquerons. S'ils ne savent pas qui les a attaqués, comment se vengeraient-ils ? Est-ce que tu discutes parce que tu es prudent, Jairo, ou parce que mon idée ne te plaît pas ? Auquel cas, mieux vaudrait le dire. Nous sommes devenus frères siamois, nous ne pourrions agir qu'en bon accord. Si tu préfères cela, je peux rester sur ma faim.

- Je suis prudent, Arald, c'est tout. Nous pouvons tenter l'aventure.

- Bien. Comme point de repère, ce kaloura me semble parfait. Cachons nos crassies dans les environs. Comme ça, si nous ne gagnons pas, nous ne perdrons pas tout.

Nous dissimulâmes nos crassies, enveloppées dans une feuille, entre les branches d'un arbuste fleuri de bleu. Deux de ces entonnoirs où nous avions trouvé de l'eau produisirent des cagoules. Nous les perçâmes de trous à la hauteur des yeux.

- Maintenant, dit Arald, l'important va être de ne pas oublier notre chaîne. Pour qu'elle ne nous gêne pas, nous devons agir en parfaite coordination. Pense à ne pas me perdre de vue, Jairo. Si la chaîne se tendait trop, nous serions handicapés.

- J'y penserai. Cherchons les proies, à présent.

A proximité du bague, la jungle était découpée par une infinité de sentes.

Je repérai de loin les deux couples qui attendaient, plus ou moins dissimulés dans la végétation, près d'un petit carrefour. Mes

habitudes de voleur prudent m'avantageaient Les quatre hommes guettaient, armés de gourdins.

J'alertai Arald, et chuchotai :

- Je prends ceux de droite.

Il acquiesça. Derrière les trous de la cagoule, ses prunelles avaient viré au jaune. Elles luisaient d'un éclat féroce. L'idée de la lutte excitait plus mon jumeau qu'elle ne l'inquiétait.

J'étais moins enthousiaste. J'avais confiance en mes capacités, mais l'expérience m'a appris que le plus grand nombre a de meilleures chances. J'espérais l'emporter grâce à ma science, mais je n'en étais pas certain.

Nous attaquâmes de front, en courant vers les cibles. Nos cagoules et la brusquerie de l'agression déconcertèrent l'adversaire. Les détrousseurs n'avaient pas pris la peine de se masquer. Ils comptaient, je pense, terroriser leur victimes pour qu'elles se taisent. Ils espéraient aussi des proies non prévenues, faciles à assommer. Ils ne s'attendaient pas à ce que le gibier devienne l'agresseur.

L'avantage de la surprise me permit de neutraliser de suite les gourdins. Je les fis sauter des mains qui les tenaient. Puis j'eus raison d'un premier homme. Je le frappai sur la nuque après l'avoir aveuglé de mes doigts raidis. Je ne perdais pas Arald de vue, et je veillais sur notre chaîne.

Pendant que je m'occupais du premier, le deuxième homme du couple eut le temps de me frapper. Je reçus sur la tempe un coup qui me fit voir des étoiles. Sans la chaîne qui le liait à son jumeau inerte, et qui freina son élan, l'adversaire aurait sans doute réussi à m'assommer. Mais il trébucha, et je pus l'atteindre du talon, juste sous le menton. Il s'écroula.

Arald en avait terminé avec le couple dont il s'était chargé. Plus rapidement que moi, puisqu'il avait eu le temps de ramasser un gourdin, et parachevait sa victoire en frappant les pillards d'un bon coup sur le crâne. Il assomma pareillement les miens.

- Voilà. Ils vont dormir un bon moment. Nous récoltâmes les fruits du succès : deux bouquets de crassies, des vêtements aussi déguenillés que crasseux, mais utilisables, des chaussures qui convenaient à peu près à nos pieds, et une gourde.

Arald arracha sa cagoule.

- Rentrons dîner, dit-il.

Il souriait avec satisfaction.

J'étais satisfait aussi.

VII

Routine d'une existence de bagnard, dure à souhait, tout entière axée sur la récolte quotidienne. Nous ne mangions pas tous les jours. Le quota de dix plantes n'était pas facile à atteindre.

Le magasin du bagne vendait quantité de marchandises, et même de la nourriture, mais à un tarif hors de toute mesure. Les bons que nous avions obtenus en échange des crassies prises aux pillards s'étaient bien vite épuisés. Rien de mieux à faire qu'essayer d'atteindre le quota, ou jeûner lorsque nous ne l'avions pas.

La quête était épuisante. De l'aube au crépuscule, nous marchions sans répit, baignés dans la chaleur. J'en venais à haïr le soleil, mais les journées pluvieuses n'étaient pas préférables. Les averses frappaient avec la violence d'une cataracte. Le sol marécageux se couvrait de ruisseaux et de mares. Nous y pataugions, sans guère de chances de trouver des crassies. Leur petite taille les faisait disparaître sous l'eau.

Aucune crassie ne poussant à proximité du bagne, notre quête nous entraînait fort loin, mais nous n'avions pas découvert les limites de notre prison. La zone émergée devait être très vaste, jamais nous n'avions vu le marais et ses hydres. J'aurais pourtant bien voulu vérifier moi-même la véracité de l'Officier de Loi. On ne s'évade pas du bagne d'Argolide. Peut-être, mais l'impossible n'est-il pas, parfois ? ce qui n'a pas encore été tenté ?

Pour l'évasion, J'étais prêt à tout risquer. Pourtant, je n'avais pas encore osé la proposer à mon jumeau. Arald était bon frère de chaîne, je n'aurais pu en rêver un meilleur. Endurant, d'humeur égale, sachant plaisanter de nos misères plutôt que de s'en plaindre, mais je ne le connaissais pas réellement. Jamais je n'avais rencontré d'homme aussi fermé. J'ignorais tout de lui, sauf son âge : 29 ans, et la durée de sa condamnation : 35 ans. Encore ne savais-je même pas ce qui avait motivé la sentence. J'interrogeais peu Arald, mais lorsqu'une question m'échappait tout de même, il s'arrangeait pour l'é luder, avec une grande aisance. J'avais pourtant fait moi-même des confidences, mais sans jamais obtenir la réciprocité.

Arald me surprenait fréquemment. Il avait des connaissances inhabituelles dans nombre de domaines, et ignorait par contre des coutumes pourtant évidentes. Il devait être originaire d'un territoire très lointain.

Les réticences de mon jumeau m'empêchaient de me confier totalement à lui. Il était trop énigmatique.

Une mauvaise journée. Bientôt midi, et nous n'avions encore que trois plantes. La chaleur s'exaspérait sous un ciel gris fer, et laissait présager des averses proches. Qui nous interdiraient d'atteindre le quota. L'idée de devoir jeûner une fois de plus m'exaspérait.

Arald marchait derrière moi, à juste longueur de chaîne. Il s'arrêta si brusquement que les maillons mordirent ma taille. Je me retournai, surpris.

Arald se penchait sur sa jambe, et retroussait précautionneusement son pantalon effrangé.

Je vis glisser l'insecte sur sa cheville. Un insecte en forme de feuille sèche, avec une queue à pointe et de longues pattes brindilles.

Un sorpe !

Le vieux Mullon nous avait mis en garde contre un certain nombre d'insectes venimeux, en classant les sorpes dans la catégorie la plus dangereuse. Leur venin pouvait tuer.

Arald écrasa l'insecte d'un coup de talon. Il était blême.

- Il t'a piqué ?

- Oui.

Je me précipitai pour examiner la jambe de mon compagnon. Un point rouge marquait la chair, juste au-dessus de la cheville. Une trace infime, anodine en apparence, et peut-être mortelle...

Je collai ma bouche sur la petite marque, et suçai fortement.

- C'est inutile, dit Arald d'une voix plate. Il faudrait un couteau, pour faire couler le sang.

Je me redressai pour cracher

- Ne rien faire serait plus inutile encore. Mieux vaut quand même tenter quelque chose.

Je recommençai à sucer.

Sucer, cracher, sucer, cracher. Je m'acharnais, avec une hargne née de mon sentiment d'impuissance. Arald avait raison, hélas. Pour que mon action puisse avoir quelque utilité, il aurait fallu agrandir la plaie d'un bon coup de couteau. Bien évidemment, tout ce qui pouvait, de près ou de loin ressembler à une arme, était interdit aux bagnards.

Je suçais et crachais, obstinément, en essayant de ne pas penser.

Arald m'arrêta :

- Ça suffit, Jairo, de toute façon, tu perds ton temps. Mieux vaut que j'essaie de retourner au bain pendant que je peux encore marcher.

Retourner au bain. Oui, bien sûr. Arald ne s'en trouverait pas mieux, les soins aux malades n'étaient pas prévus, mais un accident ne dispensait pas de l'appel du soir. A charge pour l'homme valide de

ramener son frère de chaîne. Mort ou vif.

- Bien, dis-je, retournons. Mais ne désespère pas. La piqûre d'un sorpe n'est pas obligatoirement mortelle. Tu t'en sortiras. Nous avons trois crassies. Après l'appel, nous chercherons cette vieille charogne de Mullon. Peut-être connaît-il un remède.

- S'il en connaît un, dit Arald, ironique, il voudra plus de trois crassies.

- S'il en connaît un, il le donnera pour ce que nous avons, ou je tordrai son sale cou jusqu'à ce qu'il craque !

Arald boitait péniblement sur mes traces. Il ne se plaignait pas, mais, en me retournant, je voyais son visage tiré. La sueur trempait ses cheveux et sa barbe. Les yeux étroits avaient un éclat fiévreux.

Il s'arrêta pour retirer son pantalon, en disant qu'il ne pouvait plus le supporter.

L'état de sa jambe m'angoissa. Elle avait enflé de la cheville à l'aîne. La chair boursouflée était rouge, avec des marbrures violettes.

Il se déshabilla avec précaution, en grimaçant. Ses lèvres étaient sèches.

- Veux-tu me passer la gourde, Jairo, j'ai soif.

Il avala deux gorgées, et me rendit la gourde.

- Tu peux boire davantage, dis-le. Pour le moment, je peux me passer d'eau.

Arald secoua négativement la tête.

Il vida pourtant la gourde, gorgée après gorgée, durant que s'effectuait le retour.

Arald avançait péniblement, accroché d'un bras à mon cou. Il était brûlant de lèvre, trempé d'une sueur âcre. Sa jambe continuait à enfler.

En dépit de mes succions, le poison avait envahi son sang. Allait-il survivre ? J'étais angoissé.

Arald se saisit, sans se plaindre de la progression du mal, mais j'en voyais trop bien les symptômes.

Il marcha aussi longtemps qu'il le put, avant de s'écrouler brusquement, comme s'abat un arbre au dernier coup de hache.

Son visage était livide, ses narines creuses se pinçaient. La fièvre avait crevassé ses lèvres. Je croyais voir la face d'un homme déjà mort. Je tâtai le cœur. Il battait, obstinément. Pour combien de temps ?

Je chargeai sur mon dos le corps inerte.

Je peinais à travers la jungle. Arald pesait, malgré l'amaigrissement dû au régime du bain. J'étais maigre aussi, et je n'avais plus ma vigueur d'autrefois. Je m'arrêtais souvent, pour un temps de repos. A chaque nouveau départ, j'avais plus de peine à

reprendre mon fardeau.

La chaleur s'était exaspérée, sous un ciel très sombre, mais l'averse ne venait pas. Elle m'aurait pourtant fait plaisir. J'avais soif. Notre gourde était vide et une longue période sèche avait tari l'eau des feuilles en entonnoirs.

Mais j'aurais bien voulu n'avoir d'autre souci que mon envie de boire. Au long des jours, j'avais acquis beaucoup d'amitié pour mon jumeau. Je ne savais que faire pour lui venir en aide. Je souffrais de cette impuissance, au point d'être envahi par la rage. Mieux vaudrait pour le vieux Mullon ne pas me refuser des renseignements, en prétextant que je ne pourrais les payer assez cher. Je devenais bête enragée. Un état d'esprit dangereux. Je n'étais pas bien placé pour me permettre la colère. Que ma rage aille s'exercer contre un garde-loi, et je finirais dévoré par les insectes. Avec Arald. A moins qu'il ne soit mort avant.

Mon jumeau Inerte s'agita soudain, avec une telle frénésie que je dus le poser à terre, de crainte qu'il ne tombe.

Il se débattit, luttant avec fureur, arrachant des plantes, et explosa dans un flot de phrases coléreuses.

Des phrases exprimées dans une langue totalement inconnue.

Arald hurlait, la bouche tordue de fureur, crachant un torrent de mots étrangers. La teinte jaune intense de ses prunelles évoquait plus l'animal que l'homme.

Arald délirait, en employant une langue incompréhensible.

J'étais stupéfié. La totalité de l'Empire pratique le même langage. A peine si, d'un territoire à l'autre, quelques mots varient. D'où venait Arald ? Les Sagingés utilisent entre eux une langue inconnue des mortels, mais Arald ne pouvait pas être un Sagingé. C'était impensable !

Je ne parvenais pas à trouver une solution logique à ce mystère.

Je ne pus m'attarder à la chercher. J'étais penché sur mon jumeau qui se convulsait, et je tentais de le calmer. Il se redressa brusquement pour m'empoigner par le cou. Si féroce que je suffoquais. Il déployait une force extraordinaire. Pour obliger Arald à lâcher prise, je dus frapper sa jambe enflée. La douleur le replongea dans l'inconscience.

J'écoutai son cœur, qui battait sur un rythme trop rapide. Sa chair était brûlante, dévorée par une fièvre démesurée.

Une grosse voix qui résonnait derrière moi me fit sursauter :

- Il est malade, ton frère de chaîne ?

Je me retournai vivement, pour découvrir un couple de bagnards.

Une réaction de crainte me crispa. J'avais trois crassies à la

taille, et l'inconscience d'Arald me désignait comme proie. Le plus âgé des deux bagnards, un homme chauve d'une cinquantaine d'années, avait une belle carrure. Il pouvait fort bien s'estimer capable de me dépouiller. Son jumeau, un adolescent dégingandé, m'inquiétait moins.

- Il est malade ? répéta le chauve.

Les yeux noirs enfoncés sous des arcades sourcilières saillantes me parurent avoir une expression plutôt amicale. L'homme questionnait par curiosité, mais sans arrière-pensée.

- Il a été piqué par un sorpe, répondis-je. Écoute, j'achète des renseignements. J'ai trois crassies, tu peux le voir. Je n'ai pas le temps de marchander, mais elles sont à toi si tu connais un remède pour soigner mon frère de chaîne.

Des sourcils en broussaille se froncèrent.

- Ne m'insulte pas ! Je ne vends pas ce qui ne me coûte rien. Pour le soigner, il faut faire baisser la fièvre, sinon, elle le tuera. Tu as de l'eau.

- Non. Je n'en ai plus.

Le chauve s'approcha, entraînant son fragile jumeau. Il prit sa propre gourde, et la vida lentement sur la tête d'Arald, en un filet régulier.

- Ce serait bien qu'il pleuve, dit-il. Pour faire tomber la fièvre, il faut mouiller ton frère le plus possible. Maintenant, il y a un autre système. Je n'ai jamais expérimenté ce remède, mais certains disent que les crassies guérissent tout. On va lui en faire avaler une.

En voyant la grosse main velue détacher une plante de son propre bouquet, je faillis crier de saisissement.

- Tu me la rendras plus tard, quand tu pourras. Aujourd'hui, Miréli et moi, nous avons plus que le quota.

Peut-être, mais j'étais tout de même suffoqué par la surprise. Je n'ai pas assez souvent rencontré la générosité dans ma vie pour y croire.

Le jeune Miréli souriait, révélant un trou dans sa mâchoire.

- Tu n'y crois pas, hein ? dit-il avec malice. Mais Vicen est comme ça, tu sais, c'est sa nature. Il aide tout le monde.

- Tais-toi, mauviette ! dit la grosse voix, faussement bourrue.

Le garçon riait. Quel âge pouvait-il avoir ? Pas plus de 15 ou 16 ans, à mon avis. Bien jeune pour être bagnard. Pourquoi avait-il été condamné ?

Vicen faisait avaler, fragment par fragment, la plante à Arald. Il s'y prenait avec adresse, pinçant le nez du malade, enfonçant deux doigts dans sa gorge, et attendant avant d'introduire un nouveau morceau, que le précédent ait été avalé. Ses grosses mains velues agissaient avec douceur. Son crâne chauve luisait comme une boule de bois bien cirée.

Si Vicen manquait de cheveux, son système pileux se développait abondamment partout ailleurs. Une barbe épaisse encadrait sa bouche, et un pelage poivre et sel débordait par les déchirures de sa chemise.

Miréli regardait, ses yeux gris-bleu abaissés aux coins très attentifs. Un adolescent blond, plutôt laid, avec un grand nez et de grandes oreilles. Une cicatrice coupait sa lèvre supérieure.

Il soufflait régulièrement sur une mèche qui lui chatouillait le nez. Il avait l'air beaucoup plus enfant qu'adulte.

Vicen avait terminé sa tâche. Il se redressa en s'étirant. Ses épaules étaient très larges. Comme Arald, il avait une forte ossature.

- Je vais t'aider à le ramener au bain, dit-il. Il faut vite de l'eau.

J'aurais peut-être dû refuser cette aide inhabituelle. J'étais trop angoissé et trop las pour ne pas l'accepter en remerciant la chance. Existait-il, dans toute la chiourme d'Argolide, un seul bagnard aussi généreux que Vicen ?

Il prit Arald côté tête, et je me chargeai des pieds. Je marchai à reculons, en me tordant le cou. J'essayais de ne pas trop comprimer la jambe enflée. Par moments, Arald gémissait. Si faiblement que j'en avais le cœur serré. La période d'excitation avait laissé place à un total abattement.

La pluie qui menaçait tomba soudainement. Une averse drue et tiède, qui martelait.

- Arrêtons-nous, proposa Vicen, avec bonne humeur. Toute cette eau, c'est très bon pour ton frère de chaîne. Ça va refroidir sa fièvre. Tiens, regarde, installons-nous sous ce sablier. On sera à l'abri, et on laissera ton frère sous la pluie. On a encore du temps avant l'appel.

Nous avions du temps, en effet. L'après-midi n'était pas très avancé. Vicen et Miréli avaient déjà leur quota, et moi, je ne pourrais de toute façon l'atteindre.

Nous nous installâmes sous les branches qui s'étaient en cercle. L'épaisseur des feuilles laissait à peine passer la pluie. Arald était sous l'averse, à bout de longueur de chaîne. Les lances d'eau le frappaient sans provoquer la moindre réaction.

L'angoisse me submergeait. Il mourrait, comme Namur. Et il me faudrait m'habituer à un autre frère de chaîne. Je ne pouvais me faire à cette idée-là.

- Il s'en tirera, dit Vicen, avec gentillesse. La pluie va le sauver. Elle fera baisser sa fièvre. Il s'en tirera.

J'aurais bien voulu en être persuadé.

- C'est un bon frère de chaîne ? demanda Miréli. Il s'appelle comment ? Et toi ?

- Il s'appelle Arald, et moi Jairo. C'est un bon frère de chaîne, oui. Je ne voudrais pas en avoir un autre.

- Ah ! dit Vicen, un bon frère de chaîne. Ça compte, au bagne d'Argolide, ça compte.

VIII

Lorsque vint l'aube, je sus qu'Arald vivrait. La fièvre était tombée.

Je l'avais veillé toute la nuit, tantôt le plaçant sous la pluie qui se prolongeait, tantôt l'en retirant.

Il vivrait. Sa peau avait une température plus normale, et l'enflure de sa jambe diminuait. Il dormait paisiblement.

Je lui avais fait avaler une autre crassie. Je ne savais quelle valeur de remède attribuer à cette plante, mais mieux valait tout tenter.

La pluie avait cessé depuis peu. Le soleil se levait dans un univers humide, embué de vapeurs.

Les bagnards se levaient aussi, sur fond de bruits de chaînes, et s'en allaient vers la récolte quotidienne. Leurs voix murmurantes bourdonnaient. Des gardes-loi ensommeillés sortaient en bâillant des bâtiments où ils logeaient, sans beaucoup surveiller le troupeau des condamnés. Les bagnards d'Argolide se gardaient sans grande fatigue.

Je ne vis pas passer, dans le fleuve des couples qui allaient vers la sortie, Vicen et Miréli. Ce qui n'avait rien d'étonnant, en raison de l'affluence. Les bons samaritains m'avaient quitté la veille, pour aller échanger leurs crassies contre les bons qui leur permettraient de manger.

Vicen m'avait proposé de revenir ensuite, pour m'aider à veiller le malade, mais j'avais refusé son offre. Je devais déjà beaucoup à la générosité du chauve. Je ne voulais pas lui devoir trop. Le ton sec de mon refus l'avait peut-être blessé. Tant pis. Je n'aime pas accumuler les dettes.

Le soleil montait, enveloppé dans des voiles d'argent bleu. L'humidité rendait la chaleur pénible. J'étais installé, avec mon malade, sous l'un des hangars qui servaient de dortoirs. Malgré l'abri du toit de feuilles, le sol de terre était boueux, gluant et mou.

Un garde-loi qui passait, plus en flânant qu'autre chose, prit quand même le soin de s'arrêter.

- Qu'est-ce que vous faites là ? Pourquoi n'êtes-vous pas à la récolte ?

- Mon frère de chaîne est malade, Monsieur. Il a été piqué par un sorpe.

L'homme se pencha sur Arald, et palpa la jambe encore entre.

- Ça va. Vous pouvez rester là aujourd'hui.

Grande bonté d'âme. S'il avait été de mauvaise humeur, il aurait pu m'ordonner d'aller au travail avec Arald sur mon dos, et de lui prouver, le soir, que j'avais récolté au moins quelques plantes.

Je regardai s'éloigner ce garde un peu gras, sanglé dans son uniforme. Je le haïssais avec une telle intensité que je brûlais, incendié par mon sang. En cet homme s'incarnaient tous ceux qui, depuis mon enfance, m'avaient écrasé de leur pouvoir, comme une roue de charrette passe sur un brin d'herbe.

La rage m'habita longtemps, refusant de s'éteindre. J'aurais voulu pouvoir détruire le monde d'un seul coup. En me détruisant moi-même. Existait-il un seul être humain méritant d'être sauvé ?

Le soleil monta, dévorant les brumes, durant que je ruminais de sombres pensées. Arald dormait toujours, et j'évitais de le déranger. Mais la durée et la profondeur de son sommeil m'étonnaient. Une drogue somnifère n'aurait pas amené un repos plus total. Fallait-il y voir une action due aux crassies ? J'avais rendu sa plante à Vicen. Je pensais faire avaler la dernière à Arald dans la journée.

J'avais des crampes de faim, que j'essayais d'oublier. Même si Arald se remettait, nous ne mangerions pas davantage aujourd'hui qu'hier, et peut-être pas non plus demain. Guéri ou non, il resterait sans doute faible assez longtemps.

Ma colère finit par s'apaiser, et je m'endormis. Je fis des rêves de festins, et des rêves érotiques. Tout ce qui me manquait me visitait durant le sommeil. La nourriture, et les femmes.

Midi était passé lorsque je m'éveillai. Arald assis, adossé à un pilier. Ses yeux étaient fortement soulignés de noir, mais le regard brun clair était vif.

- Comment te sens-tu, Arald ?

- Assez bien pour croire que je vais guérir, encore que je ne comprenne pas pourquoi. Mon dernier souvenir est d'avoir plongé dans un gouffre noir qui me semblait être la mort.

Je racontai à Arald ma rencontre avec Vicen et Miréli, et ce que nous devions tous deux à la générosité du chauve.

Arald se tut un moment, avant de dire :

- J'ai une dette envers lui, mais j'en ai une aussi envers toi, Jairo. Je ne l'oublierai pas.

Je ne suis pas avide de remerciements. Je changeai de sujet en conseillant à Arald de manger la dernière crassie.

- Non. Mieux vaut la garder. Il ne sera pas question de récolte aujourd'hui, et je ne sais pas trop ce que je pourrai faire demain. Le quota ne va pas être facile à atteindre.

J'en voulus à Arald de si bien me rappeler ce que je préférais oublier.

Il se leva, en s'aidant du pilier.

- J'ai besoin d'évacuer, dit-il. Nous allons voir comment fonctionne cette Jambe. Aide-moi, veux-tu ?

Il s'appuya sur mon épaule, et nous nous dirigeâmes, à petits

pas, vers les feuillées. Pour ne pas risquer d'offenser les narines des gardes-loi, elles avaient été creusées à bonne distance des bâtiments. Se soulager ailleurs était interdit, sous peine de châtement, mats beaucoup prenaient quand même ce risque durant la nuit. Le sol boueux des dortoirs ne s'en améliorait pas.

Nous revenions de notre promenade, plus lentement encore qu'à l'aller. Arald pesait lourdement sur mes épaules. Il était blême, suant, et déplaçait difficilement sa jambe malade. Son état s'était amélioré, mais il n'était pas encore guéri, loin de là. Je me demandais quand nous pourrions réussir à manger de nouveau.

Je vis le glisseur surgir dans le ciel. Il piquait vers le bagne, très rapidement. Je crus qu'il amenait un lot de condamnés, mais lorsque l'appareil devint plus visible, j'eus la surprise de le découvrir vide, sauf de son conducteur.

Un conducteur bien surprenant. Qui portait la tenue grise et la cagoule des Sagingés.

Qu'est-ce qu'un Sagingé pouvait avoir à faire au bagne ? J'en béai de stupeur.

Le glisseur disparut derrière un bâtiment. Il avait dû se poser sur esplanade où j'avais été débarqué.

Arald ne semblait pas surpris, comme je l'étais, mais surexcité. Ses yeux avaient pris cette teinte de jaune qui signalait chez lui une quelconque passion.

Il demanda, d'un ton pressant :

- Veux-tu accepter de prendre le risque de t'approcher ? Je voudrais voir ce glisseur de plus près.

- Le risque ne sera pas grand si nous nous dissimulons à l'angle de ce bâtiment qui borde l'esplanade.

Je me demandais, tout de même, qu'est-ce qui intéressait mon compagnon. Peut-être n'avait-il jamais vu un Sagingé ? En ce cas, qu'il satisfasse sa curiosité. En admettant qu'un garde nous surprenne, il ne ferait pas plus, à moins d'humeur exécrable, que nous chasser. Rien ne parlait des Sagingés dans les règlements du bagne, ni d'une interdiction de les regarder.

Nous nous approchâmes, avec prudence. Nous étions collés l'un à l'autre, le bras d'Arald passant sur mes épaules. Pour empêcher notre chaîne de ferrailer, nous la maintenions.

Comme je l'avais prévu, l'angle du bâtiment nous offrit une cachette commode. Nous pûmes regarder sans être vus.

Six gardes-loi encerclaient le glisseur. Le Sagingé en sortit. Il fut accueilli par l'Officier de Loi, avec la plus grande déférence. Les courbettes courtoises de l'homme me rappelèrent Vautrade, à

Eneraille, s'aplatissant devant les grands-maisonniers.

Le Sagingé se dirigea, rigide, déshumanisé par sa cagoule vers la demeure de l'Officier. Qui le suivit à bonne distance, comme il convenait pour ne pas souiller la pureté de l'immortel.

Les gardes-loi s'affairèrent à charger dans l'appareil des paniers débordant de crassies. Les paniers avaient été empilés d'avance à proximité.

Ainsi, c'était les Sagingés qui utilisaient les crassies. La totalité de la récolte devait leur être réservée. Que faisaient-ils avec ces plantes ?

Le glisseur me faisait rêver. Un véhicule volant, pour franchir le marais sans souci des hydres... Mais comment le piloter ? Pas un bagnard n'en serait capable. Les Sagingés enseignent aux acheteurs comment guider un glisseur, mais, même disgracié par l'Empereur, un grand-maisonnier ne va pas au bain.

Le Sagingé revint vers l'appareil. L'Officier de Loi le suivait toujours, fixé derrière lui comme s'ils avaient été frères de chaîne.

Le glisseur s'envola bientôt, avec son chargement de plantes. L'Officier et les gardes s'en furent, et nous quittâmes notre abri pour retourner au dortoir.

Arald se taisait, les yeux toujours luisants de jaune. Je ne parlais pas davantage. Le glisseur avait fait renaître des rêves d'évasion. Rêves chimériques. Comment les concrétiser ?

Nous étions assis côte à côte, toujours silencieux. J'appréciais l'ombre fournie par le toit. La chaleur semblait aujourd'hui plus pénible que de coutume.

Arald demanda brusquement :

- Jairo ? Veux-tu me dire ce que tu sais, à propos de cet homme que nous venons de voir ? Cet homme en cagoule ? Qui est-il ?

- Mais... mais...

J'étais si stupéfié que je bégayais.

Je dus patienter un instant avant que la parole me à revienne.

- Arald, je respecte ton droit au silence, mais tout de même ! Voyons ! Même si tu es originaire d'un Territoire des bornes de l'Empire, tu ne peux pas ignorer qui sont les Sagingés ! C'est impossible !

- Je crois que nous sommes amis, Jairo ?

- Oui.

- Alors, par amitié, réponds à ma question.

J'acceptai de renseigner Arald, et réalisai en même temps que, somme toute, je savais peu de choses sur les Sagingés.

- Ce ne sont pas des hommes, plutôt des Dieux. Ils sont immortels, et détiennent la Toute Puissance. Nul n'a jamais vu leur ville, Horlemonde. On dit que les mortels ne peuvent sans périr en

franchir les portes. Ils fabriquent des machines merveilleuses, et les vendent à ceux qui peuvent les payer.

- Des machines ? Comme les glisseurs, par exemple ?

- Oui.

- Où se trouve Horlemonde ?

- Je ne sais pas. Personne de le sait.

Arald marmonna entre ses dents des mots que je ne compris pas. Une fois de plus, il avait éludé mes questions, et fait appel à l'amitié pour que je réponde aux siennes.

- Arald, dis-je fermement, tu m'as demandé si nous étions amis. A mon tour de te poser cette question. Tu es trop mystérieux pour que je puisse continuer à te faire confiance. Nous sommes frères de chaîne. Ne veux-tu vraiment rien me dire ?

Il soupira.

- Si. Mais pas ici. Demain, nous tenterons d'aller à la récolte. Je te raconterai tout. Il y a trop de gardes qui rôdent au bain pour que je puisse parler tranquillement.

- Bien, dis-je. J'attendrai. Mais ne crois pas que je vais oublier.

- Demain. C'est promis. Donne-moi cette crassie, à présent. Une de plus ou de moins ne fera pas grande différence, et je commence à croire qu'il pourrait bien s'agir d'un remède, après tout.

- Non. Je ne le crois plus. Les Sagingés sont immortels. Quel besoin auraient-ils d'un remède ?

- Donne-la-moi, répéta Arald. Pour que nous puissions atteindre le quota, mieux vaudrait que je retrouve des forces. Crois-tu vraiment que cette malheureuse plante nous manquera tellement ?

Je ne répondis pas, comme j'en avais la tentation, qu'une crassie pourrait faire la différence entre neuf et dix. Arald avait peut-être raison, mais je n'y croyais guère. Les Sagingés n'ont pas besoin de se soigner, la maladie ne les atteint jamais.

Je détachai à regret la dernière crassie de ma chaîne, pour la donner à Arald. Il la mangea, fragment par fragment, et le lent mouvement de ses mâchoires exaspéra ma faim.

Arald ne tarda pas à s'endormir. Je l'imitai. Qui dort s'alimente, dit-on.

Je n'avais pourtant pas l'impression d'avoir l'estomac plein, en patientant avant l'appel du soir. Fastidieuse corvée. Il fallait attendre, interminablement, pour répondre présent à l'appel de mon numéro. Numéro qui avait été tatoué sur le dos de ma main droite, tout de suite après ma condamnation.

Les gardes vigilants circulaient entre les rangées de bagnards, pour faire régner l'ordre et le calme. La corvée terminée je vis de loin Vicen, qui agita au-dessus des têtes sa grosse main velue.

- Viens, dis-je à Arald, voilà ton sauveur.

Vicen et Miréli souriaient. Le chauve félicita Arald pour sa guérison, et balaya les remerciements d'un geste négligent.

- J'ai quelque chose pour vous, dit-il, en détachant de sa chaîne une feuille en entonnoir. Des larves de brassos. Elles sont devenues rares, mais Miréli en a trouvé un plein nid ce matin. C'est nourrissant, et ça a bon goût.

La feuille était pleine de grosses larves molles, de couleur rousse. Les bestioles se tortillaient.

Malgré ma faim, je n'aurais pas eu grand-peine à refuser ce don, mais Arald prit le paquet grouillant.

- Nous l'acceptons, mais à charge de revanche.

Vicen sonnait. Il murmura :

- L'entraide facilite la vie. Si nous la pratiquions tous, nous pourrions prendre le bain.

Il allongea la main, pour rabattre un coin de la feuille sur les larves.

- Nous n'en sommes pas encore là, hélas. Cachez ces brassos, et allez les manger dans un coin tranquille.

Vicen et Miréli avaient le quota. Ils s'éloignèrent pour aller échanger leurs plantes.

Devant le bâtiment où se faisait l'échange, des files de bagnards se formaient.

Nous cherchâmes un hangar désert, et nous nous installâmes derrière un plier. Arald ouvrit la feuille. Le grouillement mou des larves m'écœura un peu plus qu'à la première vision. J'avais mangé beaucoup de choses, en ma vie, mais jamais des insectes. Ceux-là me dégoûtaient d'avance.

- Nous n'allons pas manger ça ?

- Toi, je ne sais pas. Tu es peut-être assez idiot pour refuser ta part. Mais moi, si. Je me sens déjà aussi solide qu'un oisillon sortant de l'œuf. Si je ne mange rien, ça ne va pas s'arranger. Alors, comment irais-je à la récolte demain ?

Arald pinça une larve entre deux doigts, écrasant sa tête plate, et la fourra résolument dans sa bouche.

Malgré la fermeté de sa décision, il ne me parut guère enthousiaste. Il mâcha, avala, et réprima, les dents serrées, une révolte de l'estomac.

- Alors ? demandai-je.

- Ça se mange. Le goût n'est pas déplaisant.

Il prit une deuxième larve, et l'avalait aussi.

Je me décidai à l'imiter. Tout bien pesé, ma répugnance était ridicule. J'avais faim, et je rechignais comme un grand-maisonnier devant de la nourriture. J'avais pourtant appris, dès l'enfance, à ne pas

être difficile.

La première larve passa. Goût plutôt agréable, en effet, de fruit très sucré. Les autres suivirent. Nous partageâmes fraternellement le contenu de la feuille. Lorsqu'elle fut vide, je le regrettai. Tout est affaire d'habitude. J'aurais volontiers continué à avaler des larves. Jusqu'à satiété, peut-être...

Le lendemain, nous réussîmes à atteindre le quota. Mais avec tant de peine que je n'eus pas le cœur de rappeler à mon jumeau sa promesse de confidences. L'enflure de sa jambe s'était presque résorbée, mais il souffrait d'une telle faiblesse que je ne savais où il puisait la volonté de rester debout.

Tout le jour, il boita sur mes traces, appuyé sur une béquille improvisée, et il réussit quand même à trouver une part des plantes.

Nous eûmes nos dix crassies, mais, sur le chemin du retour, Arald s'écroula, et je le ramenai au bain sur mon dos.

J'arrivai un peu en retard à l'appel. Les rangs étalent déjà formés.

J'essayai de me glisser au bout d'une rangée, en me dissimulant derrière les autres. Je n'y réussis pas. Un garde me découvrit quand même. Note à régler : 15 coups de lanière. Pour moi, et pour mon jumeau, pourtant à peine conscient.

La rage qui m'envahit faillit me pousser au suicide. Je dus lutter féroceement contre moi-même pour ne pas me ruer sur cet homme en uniforme, qui jugeait nos misères insuffisantes. Nous n'avions pas manqué l'appel - le châtiment aurait été plus dur -, ce garde aurait pu facilement nous épargner. Jamais en ma vie je n'avais ressenti un tel désir de tuer.

Je fis connaissance avec les Potences de Justice du bain. Arald aussi, qui retourna malencontreusement à une plus nette lucidité lorsque les gardes nous y accrochèrent.

Les bourreaux ne me contraignirent pas à crier. Je les haïssais trop.

Arald ne fit pas plus de bruit que moi. Mais, le reste de la soirée, je dus le porter partout où j'allais.

IX

Arald allait mieux. Il semblait plus solide, et pouvait se passer de béquille. Mais son dos écorché devait cuire autant que le mien. Nos chemises collaient aux striures. Malheureusement un essai nous avait appris que rester torse nu ne valait pas mieux. Les insectes nous tourmentaient trop.

Le soleil blanc-bleu vernissait la jungle. Grandes feuilles luisantes, vert-noir, rousses, bleues, gris-rose, pourpres, violettes; fleurs éclatantes; arbres isolés ou coupés en bouquets; odeurs d'humus gras, de végétation, de fleurs sucrées; musique vibrante d'insectes.

Lorsque vint midi, nous avions déjà 6 crassies. La chance nous avait servis durant la matinée. Elle continua à nous suivre, et nous trouvâmes 5 plantes de plus une heure plus tard, cachées au cœur d'un buisson à feuilles dentelées. D'autres poussaient à proximité, encore trop jeunes pour être valables, mais elles pourraient être récoltées dans une ou deux semaines. Nous primes des points de repère pour pouvoir les retrouver, mais elles ne nous attendraient peut-être pas. Lorsqu'elles viendraient à maturité, d'autres bagnards les prendraient probablement avant nous.

- Reposons-nous un moment, Jairo, proposa Arald.

Il n'avait pas besoin de me parler de sa fatigue. Je la devinais bien sous le hâle, son visage était grisâtre.

Nous nous installâmes sous les branches tombantes d'un arbre. Ses petites feuilles brunes, pas plus grandes que l'ongle de mon auriculaire, répandaient un parfum acidulé. J'en froissais quelques-unes dans mes doigts, pour le plaisir.

Nous nous allongeâmes sur le ventre. Les feuilles mortes habillaient l'humus d'un tapis craquant. Je mis ma tête sur mes bras, en soupirant d'aise.

- Jairo, demanda Arald d'une voix tout juste audible, tu n'as jamais pensé à l'évasion ?

Je sursautai. Et me redressai sur les coudes.

- J'y pense depuis toujours. Mais comment y arriver ? Tu crois que l'Officier de Loi a menti, à propos de ces hydres ?

- Sûrement pas, mais il existe quand même une possibilité. Un glisseur...

- Un glisseur ! Et qui pourrait le piloter ? Qui ?

- Ne crie pas ! N'oublie pas que d'autres couples peuvent se promener dans les parages... Je pense que je pourrais piloter un glisseur.

J'aurais probablement hurlé si Arald n'avait posé sa main sur mon bras.

- Chut ! Maîtrise-toi ! écoute, Jairo, Je t'avais promis des explications. Il est temps que je te les donne. Mais tu auras du mal à me croire. Veux-tu me faire confiance, même si ce que je te raconte te semble invraisemblable ? Quelles raisons aurais-je de te mentir ? Est-ce que tu me juges sain d'esprit ?

- Évidemment

- Bien. Tâche de t'en souvenir. Une ou deux fois, tu m'as demandé de quel Territoire j'étais ordinaire. Jairo, Je ne suis pas né sur ce monde. Je suis né sur un autre.

- Un autre monde ! Mais de quoi parles-tu ? Il n'existe pas d'autre monde !

- Si. Il en existe même des quantités. Que sais-tu du tien, celui-ci ?

- Le monde est comme un ballon qui flotte dans le ciel, et le soleil tourne autour.

- Non, c'est juste le contraire, mais peu Importe.

Arald commença à me raconter une histoire incroyable. Une histoire de ciel, qu'il appelait espace, de soleils, qu'il nommait étoiles, et de mondes, des planètes...

Je ne compris pas grand-chose à ce récit. Je ne croyais pas qu'Arald mentait, mais ce qu'il disait me semblait plus proche du conte que de la réalité.

Il dit qu'il était né sur un monde inconcevablement lointain, appelé Terra. Il dit qu'il avait eu pour tâche de recenser les colonies perdues. Il dit que mes propres ancêtres étaient originaires de cette Terra. Qu'elle avait semé ses enfants dans la Galaxie, sans savoir exactement où. Il dit que ma planète s'appelait Grey. Il dit qu'il avait voyagé dans l'espace grâce à un véhicule nommé navire spatial.

Arald parlait et parlait, les yeux luisants de jaune. J'essayais d'accepter ce récit, mais j'y avais du mal. Mon jumeau était-il dément ?

Arald me shunt.

- Souviens-toi que tu m'as jugé sain d'esprit, Jairo. Ne change pas d'avis. Ce que je te dis est la vérité.

- Mais comment as-tu abouti au bagne ?

- Je ne le sais pas très bien moi-même. J'ai seulement empoigné un Sagingé par le bras.

- Tu as touché un Sagingé !

- Oh ! j'ai vite compris que j'avais commis un sacrilège. Et que l'on me croyait fou. J'ai jugé tenir là une chance, et j'ai feint d'être sujet à des périodes de démente. C'est ce qui m'a sauvé.

- Je pense bien ! Toucher un Sagingé ! Tu aurais pu être condamné à mort.

- Sans doute, mais l'Officier de Loi qui m'a jugé a admis que

mes crises de folle me donnaient une excuse. Il ne m'a condamné qu'au baigne.

- Tu as eu énormément de chance. Mais pourquoi, saint nom de l'Empereur ! as-tu touché un Sagingé ?

- Il sortait d'un glisseur. J'ai cru qu'il s'agissait d'un être évolué. Je voulais lui parler, voilà tout. Mais j'ai déclenché une vraie révolution ! Il a glapi comme une bête malade, les gens se sont précipités sur moi, et des gardes-loi sont arrivés en courant. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Vois-tu, j'avais dans mon navire des appareils qui m'ont permis d'obtenir des renseignements sur ton monde, mais pas suffisamment, hélas. Mes appareils ont capté des conversations, et ont décodé votre langue. Je l'ai apprise. Malheureusement, aucune de ces conversations ne mentionnait les Sagingés.

- Tu as déliré dans une langue inconnue, quand tu as été malade. Ça m'avait beaucoup intrigué.

- J'ai dû employer mon propre langage.

- De quoi voulais-tu parler à ce Sagingé, Arald ?

- J'avais de gros ennuis. Après avoir appris votre langue, j'ai atterri. Les longs voyages dans l'espace sont épuisants. J'avais besoin d'une détente. J'ai posé mon navire près d'une falaise surplombant la mer, dans une faille qui le dissimulait. La région était déserte, j'ai voulu m'offrir un bain. Mon robot veillerait...

- Robots ?

- Une machine. Qui a l'apparence d'un être humain. Son corps dissimule des armes très puissantes. Il assurait ma protection. Je me suis déshabillé, et je suis descendu sur la grève. Je ne sais pas très bien ce qui s'est passé ensuite. Je suppose qu'il s'est produit un tremblement de terre. J'étais dans l'eau. La falaise s'est brusquement écroulée, et j'ai été submergé par des vagues formidables. Par miracle, j'ai réussi à garder la tête plus ou moins hors de l'eau. En se retirant, les vagues m'ont entraîné, puis j'ai été pris dans un courant qui m'éloignait de la côte. Sans la chance que j'ai eue de croiser une barque de pêche, je n'aurais pas survécu. Les pêcheurs m'ont tiré de l'eau.

Arald se tut, pensif, et je réclamai la suite de l'histoire. Je n'étais toujours pas très sûr de la croire, mais elle me passionnait.

- Les pêcheurs m'ont ramené à la côte. Je leur ai dit que je cherchais des coquillages dans les criques, quand la mer m'avait entraîné et déshabillé. Ils m'ont donné un vieux pantalon en loques, rongé par le sel, et je les ai quittés après les avoir remerciés. J'étais très inquiet pour mon navire. A juste titre. Je ne l'ai pas retrouvé. Il avait été englouti par la chute de la falaise. Peut-être est-il encore en état de fonctionnement, les navires spatiaux sont presque indestructibles, mais il gît dans l'eau, sous des tonnes de pierres. Je

n'ai pas non plus retrouvé mon robot. Je ne sais s'il a été emporté par la mer, ou englouti, lui aussi, sous le roc. Je penche pour la première solution. S'il avait été enfoui sous la pierre, les armes logées dans son corps lui auraient permis de se dégager. Mais, à la longue, l'eau salée a pu s'infiltrer en lui, et ronger ses mécanismes internes.

Arald s'interrompt. Il jouait avec une branchette, émettant les feuilles odorantes. Ses yeux regardaient dans le vide.

- Ensuite ? demandai-je.

- Ensuite ?... Imagine ma situation, Jairo. J'étais seul, sans arme, abandonné sur une planète que je connaissais très mal. Je ne savais que faire. J'ai attendu jusqu'au soir, en espérant que mon robot réapparaîtrait. Il n'est pas revenu. J'ai passé la nuit sur place. Sans guère dormir. Je désespérais. Au matin, il a bien fallu que je me décide à partir. J'avais faim et soif. J'ai marché au hasard, jusqu'à ce que je rencontre une ferme. La femme qui l'habitait m'a laissé boire à son puits, et elle m'a même donné un morceau de pain. Je l'ai payée comme elle semblait le vouloir. En lui faisant l'amour. Nous avons parlé. Elle vivait seule avec son fils, qui était pêcheur. La mer lui avait pris son mari. J'ai dit que j'étais un voyageur, et que les brigands m'avaient dépouillé de tout sur la route. Elle était comme toi, Jairo, je l'étonnais, mais quand elle posait trop de questions, je lui fermais la bouche en l'embrassant. J'ai partagé son repas de midi, mais quelques heures plus tard, elle m'a prié de partir. Son fils allait rentrer. J'ai compris qu'elle le craignait, et qu'il n'admettrait pas que sa mère puisse avoir une vie personnelle. Je suis parti.

Je commençais à croire vraiment le récit d'Arald. Les détails qu'il donnait sonnaient vrai. Au reste, pourquoi aurait-il inventé un tel conte ?

- J'ai passé des jours misérables. Je mendiais ma nourriture, plus souvent rebuté que satisfait. La femme m'avait parlé d'une ville assez proche, et j'essayai d'y aller. Dans une ville, j'aurais plus de chances de me fondre, et j'espérais y trouver du travail. Je l'ai atteinte après plusieurs jours de route. Elle était vaste, et très peuplée. Et c'est là que j'ai vu, sur une place, le glisseur et ce Sagingé qui en sortait. Je me suis cru sauvé. Pour moi, ce glisseur signifiait science et technique. J'avais été jusque-là perdu dans un monde extrêmement primitif. J'ai espéré que le Sagingé m'aiderait. J'aurais dû être plus prudent. Je n'ai pas pensé à une caste protégeant ses privilèges... Jairo, je voudrais visiter Horlemonde. Si je pouvais trouver... mon navire peut-être intact... il suffirait de le dégager...

- Ne rêve pas, Arald. Les mortels ne peuvent entrer à Horlemonde.

- C'est ce que les Sagingés font croire, Jairo, mais la vérité est sûrement différente. Les machines qu'ils vendent ne m'impressionnent

pas. Nous en avons de beaucoup plus perfectionnées. Ces glisseurs sont...

- Tu m'as dit que tu saurais en piloter un ?

- Je le crois. Par rapport aux nôtres, ils sont archaïques, mais pas incompréhensibles.

- Tu parlais d'évasion. Tu penses que nous pourrions...

- Nous évader ? Oui. En nous emparant d'un glisseur. Mais nous manquons d'informations. Il faudrait savoir quand, exactement, les Sagingés viennent chercher les crassies.

- Il y a aussi des glisseurs qui amènent les bagnards.

- Ceux-là seraient impossibles à prendre. Trop de gardes sont présents à l'arrivée des condamnés. Mais il y en a peu pour accueillir le Sagingé, et ils s'occupent surtout à charger les paniers. Une attaque surprise pourrait réussir.

- Il y en avait six, tout de même, et tous sont armés.

- Nous ne pourrions pas agir seuls, Jairo il nous faudra de l'aide. Je propose que nous nous arrangions pour mieux connaître Vicen et Miréli. Nous verrons ce qui en sortira. Tu es d'accord ?

- Oui.

- Bien. Rentrons, à présent. Mon dos ne supporterait pas une nouvelle punition

Durant que j'écoutais Arald, je n'avais pas pris garde à l'écoulement du temps. Mais il fallait songer au retour, en effet. Mon dos n'accepterait pas non plus une correction supplémentaire.

A l'heure du repas, nous cherchâmes Vicen et Miréli, et nous les trouvâmes assez vite. Nous bavardâmes longtemps. J'admirai l'aisance avec laquelle Arald obtenait, sans appuyer, les renseignements qu'il voulait. Nous apprîmes que les Sagingés venaient prendre les crassies une fois par mois, à la petite lune nouvelle. Tous les anciens du bagne savaient cela, sans y attacher de l'importance. Les plantes étaient destinées à Horlemonde. Et puis ? Ce qui comptait, c'était le quota à atteindre.

Vicen nous raconta qu'il avait été condamné à vie. Pour meurtre. Il nous fit un récit embrouillé de mauvais voisinage, et de bisbilles continuelles. Qui avaient abouti à une grande colère, et à une bataille. Vicen ne mesurait pas sa force. En frappant du poing sur le crâne du voisin ennuyeux, il l'avait tué.

- Comment aurais-je pu savoir qu'il avait la tête aussi fragile qu'une coquille d'œuf ? Mais j'ai eu de la chance, dans mon malheur. Ustrau était de la parenté de notre Officier de Loi. J'aurais pu être condamné à mort...

De la chance, oui. En admettant le côté accidentel du meurtre, cet Officier de Loi s'était montré plutôt juste. Juste à la façon des puissants... Mais une condamnation à vie valait-elle mieux que la mort

?

- En arrivant au bagne, dit Vicen, On était en surnombre. J'ai été seulet pendant plusieurs mois.

Seulet. Je connaissais ce terme. Les lots de condamnés ne se comptant pas obligatoirement par paires, seulet désignait un bagnard provisoirement sans frère de chaîne. Le quota de dix plantes étant le même pour lui que pour un couple, le seulet n'avait pas à se réjouir de sa solitude.

- Ensuite, dit Vicen en souriant largement, j'ai hérité de cette mauviette !

Il tapota l'épaule de son jumeau. Miréli rendit le sourire, découvrant le trou de sa mâchoire. Ces deux-là s'entendaient bien, et avaient de l'amitié l'un pour l'autre.

- Il m'en a fait voir ! dit Vicen, avec une expression de souffrance feinte. A l'époque, il n'avait même pas douze ans.

- Douze ans !

Nous parlions en murmurant, mais la surprise m'avait fait élever la voix. Un bagnard endormi remua, secouant sa chaîne. Son jumeau se retourna en gémissant.

J'attendis que les ronflements reprennent avant de questionner :

- Douze ans ? Je n'ai jamais entendu dire qu'on envoyait des enfants au bagne !

- C'est plutôt rare, mais ça arrive parfois. Miréli est quand même un phénomène. Non seulement, il ne connaît ni les motifs ni la durée de sa condamnation, mais, en plus, il est né à Horlemonde.

- Horlemonde ! Comment est-ce possible ? Je croyais...

- ...que les mortels ne pouvaient y entrer ? Moi aussi. Pourtant, le gamin ne ment pas. Il est bien né dans la ville des Sagingés. Raconte, Miréli.

- C'est vrai. Ma mère servait le Sagingé 927 X C4. Je suis né à Horlemonde, et j'ai appris à servir aussi. Mais on dit que les serviteurs ne peuvent quitter la ville sans la protection d'un Sagingé.

Arald avait les yeux allumés. Il demanda :

- Où se trouve Horlemonde ?

- Je ne sais pas. La ville est souterraine. Je ne l'ai quittée que pour venir ici. Ma mère m'en avait parlé, mais je n'avais jamais vu l'extérieur. C'était merveilleux, et terrifiant. Le soleil m'effrayait. Je n'imaginai pas qu'une telle lumière puisse exister. Il y avait aussi une grande étendue d'eau. Jamais je n'en avais tant vu à la fois.

En questionnant adroitement, Arald réussit à apprendre qu'Horlemonde se situait sous de hautes montagnes, et qu'un lac où se jetaient trois rivières se trouvait à proximité.

Il me regarda, et je compris qu'il comptait m'interroger plus

tard, mais je ne voyais pas du tout en quel Territoire se trouvaient le lac et les montagnes.

Miréli raconta ensuite qu'il ignorait pour quelle raison il avait été brusquement et sans avertissement envoyé au bagne. Il n'avait pas commis le moindre méfait, et ne pensait pas avoir mécontenté le Sagingé 927. Jamais le comportement de ce dernier, une froideur indifférente, ne s'était modifié.

A force de question, Arald réussit à faire renaître un souvenir dans la mémoire de Miréli. Quelques jours avant son départ pour Argolide, le Sagingé 927 l'avait envoyé faire une course dans les sous-sols de la ville. Miréli les connaissait mal, il s'était égaré. Un Sagingé l'avait découvert errant dans un univers de machines étranges, et l'avait remis dans le bon chemin.

- Il a semblé fâché, en me voyant. J'ai eu peur de me faire punir. Mais non, il m'a seulement demandé qui je servais, et il m'a renvoyé dans la bonne direction.

- Voilà ! dit Arald. Tu as dû voir quelque chose de secret. Quelque chose qu'ils cachent. Ils ne t'ont pas tué, tu pouvais encore servir au bagne, mais ils ne voulaient pas que tu puisses parler aux autres serviteurs de ce que tu avais vu.

- Mais je n'ai rien vu ! Seulement des machines, et je n'y comprenais rien du tout.

Arald n'insista pas, et demanda à Miréli si les Sagingés étaient réellement immortels.

- Oui et non. Ils peuvent être tués par accident. Quand ils sont blessés, ils saignent comme nous. Mais ni la maladie ni l'âge ne les atteignent. Ma mère disait qu'elle avait toujours connu la même apparence au Sagingé 927, et sa mère avant elle. Le temps ne le marquait pas.

Un homme endormi remua près de nous. Le sujet que nous discussions était dangereux. Je t'écartai en parlant de moi, et en racontant comment j'avais abouti au bagne d'Argolide.

La nuit avait avancé. Les deux lunes argentées entraient dans le hangar par les trous du toit. La cour était baignée dans une clarté bleuie. L'ombre des arbres à palmes s'étirait.

Arald bâilla.

- Nous avons parlé longtemps. Mieux vaudrait penser au sommeil. Je suis fatigué.

Je ne sais si les deux autres comprirent qu'Arald, en jouant sur une fatigue plus ou moins réelle, s'arrangeait pour esquiver son tour de faire des confidences. Je me promis de bâtir pour lui une histoire plausible à raconter bientôt. Sinon, Vicen et Miréli en viendraient vite à s'étonner. Pour le moment, la prudence voulait qu'Arald garde encore son récit pour lui. Nous espérions obtenir l'accord de Vicen et

Miréli pour une tentative d'évasion, mais il nous fallut d'abord mieux les connaître. Seraient-ils disposés à courir d'aussi grands risques ?

J'eus peine à m'endormir. Trop de pensées tourbillonnaient. Des rêves d'évasion... L'histoire de Miréli... Celle d'Arald... D'autres mondes dans le ciel... Tout s'emmêlait. Mon dos cuisant ne m'aidait pas à trouver le sommeil.

X

Avant de se décider pour la confiance, Arald attendit plus de quinze jours. Puis il proposa son plan d'évasion à Vicen et Miréli.

Entre-temps, nous en étions arrivés à l'amitié, et nous pratiquons une entraide générale. La récolte était mise en commun, ce qui augmentait les chances. Et nous partageons, si nécessaire, deux repas en quatre.

Arald raconta à nouveau son étrange histoire. Miréli l'accepta plus aisément que Vicen.

- Je sais qu'il existe d'autres mondes. Ma mère disait qu'à l'origine des temps, les Sagingés étaient venus du ciel.

Vicen ne fut pas si facile à convaincre, mais, peu à peu, son incrédulité diminua.

- L'évasion... j'y ai pensé bien souvent. Si Miréli ne dit pas non, je suis d'accord aussi.

- Je suis d'accord, Vicen, dit l'adolescent, avec fermeté.

Vicen fourragea dans sa barbe.

- Je ne veux pas te contraindre. Si tu as peur...

Miréli se raidit, sa fêle personne exprimant un maximum d'indignation.

- Je n'ai pas peur !

La grosse patte de Vicen lui tapota le dos.

- Ne te fâche pas, mauviette. Je n'ai pas voulu t'insulter.

Nous discutâmes nos plans. Pour admettre que l'évasion n'était pas envisageable immédiatement. Nous n'étions pas assez bien renseignés. Nous convînmes qu'à la prochaine petite lune nouvelle, l'un des couples feindrait la maladie, et resterait sur place pour observer le glisseur.

- Il faudra le faire plusieurs fois, dit Arald. Nous ne sommes pas encore partis.

J'approuvais cette prudence. Une tentative d'évasion mal préparée nous amènerait facilement au désastre. Je sais depuis longtemps que les risques doivent être calculés. La témérité s'appelle parfois sottise.

Nous attendions la lune nouvelle quand survint un événement qui bouleversa nos plans.

Vicen était le meilleur des hommes, mais il souffrait d'un défaut. J'aurais mauvaise grâce à lui en faire grief, j'ai le même : une tendance aux colères explosives.

Nous attendions l'appel du soir quand un bagnard voisin de Vicen tenta de lui dérober une crassie.

L'homme devait être coutumier du fait. Il tira sournoisement

sur une plante du bouquet que Vicen avait accroché à sa chaîne.

Les gardes circulaient entre nos rangées, Vicen ne put faire plus que rabattre discrètement la main du voleur. Mais il rumina sa colère. L'appel terminé, il courut aux trousses du filou qui tentait, ainsi que son jumeau, de se perdre dans la foule.

Entraînant Miréli dans son sillage, Vicen réussit à rattraper l'homme. Il l'empoigna. L'assailli tenta de se libérer en frappant vicieusement le justicier à l'entrejambe. Vicen esquiva, ferma son poing massif, et l'abattit sur le crâne du fripon.

Il réédita ainsi l'exploit qui lut avait valu sa condamnation.

En tuant proprement son voleur.

Le jumeau du mort, qui tâtait le cœur de son frère, se redressa en glapissant. En majeure partie, les spectateurs hurlèrent aussi.

Quelques instants plus tard, Vicen et Miréli, encadrés de gardes-loi, étaient dirigés vers la geôle du bagne.

La scène s'était déroulée si rapidement que je restai hébété. Le visage d'Arald exposait une stupeur désolée.

Si les règlements du bagne se souciaient peu des luttes entre bagnards, ils n'allaient tout de même pas jusqu'à tolérer le meurtre.

D'ici peu de temps, Vicen, et son jumeau par la même occasion, serment fouettés à mort.

Les files de bagnards se formaient, pour l'échange des crassies. J'étais trop abruti pour me rappeler que notre récolte du jour se trouvait encore accrochée à la taille de Vicen.

- Viens, dit Arald. Sortons du bagne. Nous devons parler.

Rien ne nous interdisant d'entrer ou sortir du bagne à notre guise, nous allâmes nous installer dans la jungle, loin des oreilles indiscrètes.

- Jairo, Je dois ma vie à Vicen. Je suis tenu de lui payer cette dette. Je voudrais essayer de le sauver. Mais si tu n'es pas d'acc...

- Je le suis. Je le serais même s'il n'était pas question de dette. Je ne peux supporter l'idée, d'assister au supplice...

Pour les exécutions capitales, la chiourme devait être présente. Je ne voyais pas comment je pourrais endurer celle-là. J'avais de l'amitié pour Vicen et Miréli.

- Que pourrions-nous faire ?

- Essayer de les libérer cette nuit. Et fuir dans la jungle. Je pense que nous ne serons pas poursuivis. A condition, bien sûr, que nous évitions de tuer un garde.

L'opinion d'Arald me paraissait fondée. S'il n'avait pas à venger un de ses hommes, l'Officier de Loi n'ordonnerait pas une expédition dans la jungle. A quoi bon vouloir rattraper des bagnards qui mourraient de toute façon ?

- Et ensuite, demandai-je, que ferons-nous ?

- Je ne sais pas encore. Nous pourrions peut-être nous cacher en attendant que le glisseur revienne.

- Impossible. Tous les gardes-loi auront nos numéros et nos signalements en tête. Jamais nous ne pourrions rentrer au bain.

- Alors nous irons voir ce marais et ces hydres. Il y aura peut-être une solution.

J'en doutais. Mais nous n'avions plus le choix. A moins d'accepter de regarder mourir Vïcen et Miréli, et de les entendre hurler longtemps. Je ne m'en sentais pas le cœur. Mieux valait tenter l'évasion malgré tout, même si les conditions étaient très mauvaises.

La nuit arriva. Nous attendîmes qu'elle avance. Nous ne parlions guère.

Je remâchais des pensées peu riantes. Allions-nous réussir ? Peut-être. La geôle n'était généralement gardée que par deux hommes, et ils ne seraient sans doute pas méfiant. De mémoire de bagnard, ce que nous nous proposons de faire n'avait jamais été tenté. Le système de délation encouragé au bain ne faisait pas naître les amitiés. Nul ne supposerait que des bagnards puissent vouloir en sauver d'autres.

Mais ensuite ? La soif ne nous menacerait pas. Argolide entrerait dans sa saison pluvieuse. Les feuilles en entonnoirs nous fourniraient de l'eau. Restait la faim. Je n'imaginai pas comment nous pourrions nous alimenter. Les larves de brassos étaient extrêmement rares. En admettant que nous puissions en trouver plus facilement au-delà des limites accessibles aux bagnards, suffiraient-elles à nourrir quatre personnes ?

Et le marais ? Comment le franchir ? Comment ?

Je devais être fou, de même qu'Arald. Il nous suffirait de laisser mourir Vïcen et Miréli, et de trouver ensuite un autre couple, pour pouvoir tenter une évasion beaucoup moins chimérique.

Et je refoulais une idée que je ne voulais pas examiner. Pour libérer nos amis, nous aurions à attaquer des gardes. Que cette tentative échoue, et nous serions livrés vivants aux insectes. Jusqu'à ce que mort s'ensuive...

Je n'avais jamais eu à assister à ce genre de supplice, mais j'avais entendu, plusieurs fois, les clameurs de ceux qui subissaient cette punition pour une brève durée.

J'avais grand-peine à refouler le souvenir de ces hurlements.

Nous retournâmes au bain, vers le milieu de la nuit. Nuit paisible, rythmée de chants d'insectes et de ronflements.

La geôle où Vïcen et Miréli étaient prisonniers se présentait comme un puits, fermé par une grille. Deux gardes-loi portant à l'épaule une arme à répétition croisaient, passant et repassant devant le puits.

Arald avait bâti un plan qui tenait compte des faits. Le puits

s'ouvrait au centre d'une esplanade, et les deux lunes donnaient trop de clarté pour que nous puissions nous approcher sans être vus.

Comme convenu, je chargeai mon jumeau sur mon dos, et j'avançai franchement vers une sentinelle. L'homme s'arrêta.

- Qu'est-ce que tu veux ?

Il était hargneux, mais pas méfiant. Il ne prit pas la peine de saisir son arme.

- J'ai dû assommer mon frère de chaîne, Monsieur. Je viens le livrer. Il m'a proposé de nous introduire dans le magasin pour voler.

Arald pendait sur mes épaules, apparemment inerte.

- Eh bien, dit la sentinelle, impatientée, va donc au poste de garde ! Quelle idée de t'adresser à moi ! Es-tu stupide ?

- Monsieur, dis-je, d'un ton effrayé, j'avais peur que...

La deuxième sentinelle, intriguée, s'était approchée.

Arald jaillit de mon épaule, et frappa.

Je cognai sur la tempe de l'homme qui me faisait face, et doublai d'un coup de tranchant sur sa nuque. Il s'écroula.

Je soupirai de soulagement. Tout s'était bien passé. Sans le moindre bruit.

Nous ligotâmes et bâillonnâmes les gardes, avec des morceaux de leurs vêtements. Nous prîmes les armes et les ceinturons, et ouvîmes le puits.

Miréli dormait, roulé en boule. Pas Vicen. Sa bouche s'ouvrit de stupeur. Il étouffa un hoquet.

Quelques instants plus tard, nous courions à travers la jungle. Les deux lunes la coloraient d'argent bleui.

Lorsque vint l'aube, nous étions loin du bain, mais pas assez encore pour espérer prendre du repos. Le soleil se levait dans des draperies bleu sombre. Nous étions puants, haletants, épuisés et affamés. Nous avions couru durant des heures. Nous espérions ne pas être poursuivis, mais nous n'avions pas de certitude sur le sujet. Mieux valait nous éloigner au maximum du bain aussi vite que possible.

J'aurais beaucoup donné pour un moment de sommeil, et plus encore pour un morceau de pain.

De temps à autre, nous nous arrêtions pour reprendre haleine. Lors d'une de ces haltes, Arald remarqua les crassies toujours accrochées à la chaîne de Vicen. Avant de l'emprisonner, les gardes ne s'étaient pas souciés de les lui prendre.

- Mangeons-les, proposa-t-il. Ça fera au moins un peu de volume dans nos estomacs.

Nous nous partageâmes les plantes. En mâchant ma part, je me disais qu'elle aurait sans doute autant d'effet nutritif que de l'herbe, mais Arald avait raison sur un point : les crassies me donnaient au moins l'impression de boucher un vide dans mon

estomac.

Je mâchai consciencieusement la fibre épaisse. Son goût était agréable. Aromatique, légèrement poivré, avec un relent d'anis.

- C'est curieux, dit Miréli. Cette odeur me rappelle celle d'un sirop que le Sagingé 927 buvait chaque jour. Je l'ai goûté une fois, mais ma mère m'a fessé. Les serviteurs ne devaient pas toucher à ce sirop.

Nous l'ignorions encore, mais l'idée d'Arald venait de nous sauver. Contrairement à ce que j'avais cru, les crassies nourrissaient. Suffisamment, en tout cas, pour nous maintenir en vie. Lorsque nous eûmes dépassé les limites imposées aux bagnards par l'obligation de rentrer pour l'appel, nous en trouvâmes plus facilement. Pas en abondance, mais assez pour que nous en mangions quelques-unes chaque jour.

Je remerciai la chance sans ces crassies nous serions morts de faim. Les nids de brassos étaient bien plus rares que les plantes.

Nous ne sûmes jamais si les gardes-loi avaient tenté de nous rattraper. Sans doute pas. Sans arraches pour suivre la piste, ils auraient eu trop peu de chances de nous rejoindre.

XI

Aucun de nous ne disposait de chair superflue, mais nous avions quand même réussi à maigrir davantage. Notre ossature saillit terriblement sous la peau. Miréli devenait transparent; Vicen et Arald n'étaient plus que charpentes. Moi, je pouvais compter mes côtes, et les petits os de mes mains.

Les crassies nous alimentaient, mais le régime était bien maigre. La faim était une compagne permanente, qui ne se laissait pas oublier. Je m'endormais rarement sans rêver de festins

Les femmes se manifestaient beaucoup moins souvent dans mes songes. Pour cette tentation-là, je manquais sans doute de forces.

Nous poursuivions notre voyage, sans avancer bien vite. Marcher nous épuisait. Nous étions contraints de nous reposer fréquemment.

Je n'avais pas imaginé l'île émergeant des marais de Lerne aussi vaste. Depuis bien des jours, nous allions vers le levant, mais nous n'avions pas encore trouvé l'eau. Des averses fréquentes emplissaient les feuilles en entonnoirs. Nous ne manquions pas de liquide. A l'occasion, un arbre nous offrait sous son écorce un nid de brassos. Trop rarement, hélas. Les larves dodues satisfaisaient mieux nos estomacs que les crassies, et elles étaient agréables à consommer.

Le décor ne variait guère. Végétation exubérante, plantes jeunes au parfum lourd, grands arbres... Le tout habité par un maximum d'insectes. Ils nous tourmentaient, et nous devions prendre garde aux espèces venimeuses. Les sorpes n'étaient malheureusement pas rares.

Le soleil nous rôtissait, les averses nous trempaient. Nos vêtements déchiquetés flottaient sur nos corps. Nous avions des allures d'épouvantails.

Nous cherchions les crassies, avec autant d'ardeur qu'au temps du quota. Parfois, nous en trouvions suffisamment pour manger deux fois dans la journée, parfois, nous n'en avions que bien peu à partager avant le repos de la nuit.

Nous avions les armes prises aux gardes-loi. Deux fusils, avec quelques chargeurs, et deux beaux couteaux. Je me demandais si ces fusils nous promettaient de vaincre les hydres. Étaient-elles très nombreuses ? Et quelle était l'étendue du marais ? Pourrions-nous le franchir avec un radeau, tuer les hydres, et arriver au but avant d'avoir épuisé nos chargeurs ? Le problème me tracassait. Sans doute tracassait-il aussi mes compagnons, mais nous évitions d'en parler.

Sur un visage vu chaque jour, les changements ne sont guère évidents. Nous n'aurions rien remarqué, je pense, si Miréli n'avait

commencé à se plaindre. Sa mâchoire ébréchée le faisait souffrir. Un examen révéla que sa gencive était rouge et gonflée.

Deux jours plus tard, nous découvrîmes avec stupeur que des pointes ivoirines perçaient la chair boursouflée.

Le phénomène était invraisemblable.

Miréli avait perdu ses dents accidentellement, en recevant un coup de crosse sur la bouche. Mais à une époque où il possédait déjà sa dentition permanente. Rien n'expliquait que de nouvelles incisives apparaissent dans sa mâchoire.

Nous discutâmes le prodige, sans lui trouver d'explication.

Arald ne participa pas à notre discussion. Ses yeux rétrécis devenaient jaunes.

Il s'approcha brusquement de Vicen.

- Laisse-moi te regarder.

Il examina attentivement le crâne chauve de Vicen, avant d'inspecter sa barbe. Il en écarta les poils.

- Tu es en train de rajeunir, Vicen. Tes rides s'effacent, tes cheveux commencent à repousser, et les poils blancs de ta barbe noircissent à la base.

L'être humain est naturellement porté à l'incrédulité Miréli et moi nous précipitâmes sur Vicen pour un contrôle.

Arald avait dit vrai. Sur le crâne poli, un duvet apparaissait. Les rides qui marquaient le visage de Vicen semblaient se combler. Et les poils blancs de sa barbe repoussaient noirs, j'étais trop stupéfait pour parler. Miréli hurla de rire.

- C'est impossible !

- Mais non, dit Arald. Nous avons seulement trouvé la clé de l'immortalité des Saginés. Ce sont les crassies. Souviens-toi, Miréli, tu nous as dit que ton maître buvait chaque jour un sirop ayant la même odeur que les plantes. Les crassies neutralisent le vieillissement. Elles doivent aussi écarter les maladies, et favoriser l'auto-régénération du corps.

Compte tenu de ce que j'avais pu voir moi-même, l'hypothèse d'Arald était très plausible.

- Nous en mangeons chaque jour, dit-il. Seigneur ! Si je parviens un jour à retourner chez moi, Terra m'élèvera un millier de statues ! L'immortalité...

L'immortalité ? Quel être humain ne la voudrait ? Nul doute qu'Arald ne soit accueilli en triomphateur s'il la ramenait un jour aux siens...

- Mais qu'advient-il de nous, Arald ? Les crassies poussent sur notre monde, pas sur le tien.

Mon expérience avec les grands-maisonniers m'avait enseigné que mieux vaut ne pas fréquenter les puissants. Cette Terra me

semblait se situer, par rapport à ma planète, dans la position de Morga par rapport à la mienne. Je n'avais pas confiance.

- Oh ! dit Arald, tu n'as pas de souci à te faire. Nous sommes très civilisés. Le temps n'est plus où nous avons le goût de la conquête. Ceux qui pourront avoir à se plaindre seront plutôt vos puissants. Terra et les planètes de sa fédération obéissent à des lois démocratiques. Des rapports entre nos deux mondes seraient bénéfiques pour vous. Votre système de castes ne résisterait pas longtemps. Vous connaîtriez plus de justice, et nous vous apprendrions à pratiquer l'égalité.

- L'égalité ? Tu veux dire que les grands-maisonniers ne seraient plus supérieurs aux primaires ?

- Exactement. A chacun son dû, suivant ses mérites, et non suivant les privilèges de la naissance.

- Et les Sagingés ? demanda Miréli.

- Les Sagingés rentreraient dans le rang comme les autres. Ils ont dû conserver, je ne sais trop comment, un peu de la technique que possédaient nos ancêtres communs. Mais notre propre science, qui n'a jamais cessé de progresser, et considérablement plus poussée. Ces machines, qui vous semblent si extraordinaires, seraient tout à fait démodées si Terra et Grey pratiquaient des échanges commerciaux.

Nous rêvions tous à un futur merveilleux.

Arald soupira.

- Ce n'est pas pour demain. Je ne vois hélas pas comment rentrer un jour chez moi. Si nous réussissons à échapper au piège qui nous tient, je tenterai de découvrir Horlemonde. C'est le seul lieu de Grey où la technique existe encore. Peut-être y trouverais-je une solution...

Nous reprîmes notre marche. La végétation était plus dense ici qu'au voisinage du bain. Nous devons la forcer, la couper, l'arracher pour nous frayer un passage. En veillant à ne pas empoigner un sorpe à pleines mains.

Sauf Miréli, qui n'aurait pas été assez solide pour le faire, nous ouvririons la voie à tour de rôle. Tâche épuisante, impossible à soutenir longtemps.

La nature du terrain se modifia. Le sol devint fluide, vaseux, et nous pataugeâmes dans une boue collante. La végétation changea aussi. Elle se fit moins dense, et les plantes charnues furent remplacées par une herbe en touffes, qui emmêlait ses longs rubans gris-vert. L'ancienne sylve se retrouvait çà et là, en îlots couronnés de grands arbres. Seuls ces îlots nous offraient encore des crassies.

Nous étions à demi morts de faim lorsque nous rencontrâmes les premières holotes. Ces lézards amphibiens nous apprirent que nous approchions du marais. Dépouillés de leur peau bleue à taches jaunes,

ils sont tout à fait comestibles, et beaucoup préfèrent les consommer crus. Ils peuvent jeûner très longtemps, et sont, pour cette raison, transportables vivants sur de grandes distances. Même à Eneraille, j'avalais eu l'occasion d'y goûter quelquefois. Leur chair molle a une saveur salée. Les os cartilagineux peuvent être croqués.

Les holotes sont lestes, et peu faciles à attraper, mais leur abondance nous permet de continuer à nous alimenter. En ajoutant à l'occasion quelques crassies au menu.

Le vent, presque oublié tant il souciait rarement sur la Jungle, réapparut. Un vent vif, qui bousculait nos haillons, et dessinait des ondulations dans l'herbe molle. Il soufflait volontiers, tantôt du levant, tantôt du couchant, brassant des nuages dans le gris doux du ciel. Je le trouvais plus plaisant qu'ennuyeux. Son souffle rafraîchissait la température trop tiède.

Le marais fut visible de loin. Sa teinte d'argent clair trancha dans le gris-vert de l'herbe. L'eau luisante et plate, parsemée d'îlots, se perdait dans la ligne d'horizon. Le soleil se brisait en éclats brillants sur les vaguelettes nées de la brise.

Le sol était devenu si fangeux que nous ne pûmes nous approcher de l'eau qu'avec prudence, en suivant une langue de terre relativement solide

- Nous y voilà, dit Arald. Reste à savoir comment nous pourrions traverser ça...

- Il y a aussi ces hydres, dit Miréli, d'une voix inquiète.

Il contemplait le marais avec suspicion.

Vicen s'agenouilla pour boire dans ses mains. Je l'imitai. L'eau était plus fraîche que celle des feuilles en entonnoirs. Et plus agréable. Elle n'était pas plus ou moins souillée par des cadavres d'insectes.

Vicen se rinça le visage. Miréli, les bras plongés dans l'eau, tentait d'attraper une holote insaisissable. Il riait. Un léger duvet blond commençait à ombrer son visage. L'adolescent mûrissait. Mais il gardait un caractère d'enfant. La dure école du bain ne l'avait pas aigri.

J'avais l'esprit vague, et j'étais détendu. Nous étions arrivés au marais. Point final. Les problèmes suivants seraient examinés plus tard. Demain est un autre jour.

Un remous brisa le miroir du marais. Le second fit naître une vague.

L'eau tranquille explosa, en geysers, en giclées de boue, en fragments de végétation.

Les trois têtes jaillirent vers le ciel, dressées par des cous d'ophidien. Sous les courbes d'une chevelure-serpent, des douzaines d'yeux pourpres flamboyaient. Un tentacule fouetta. A la base, il était plus épais qu'un tronc d'arbre. D'autres bouclaient sur l'eau, en arcs

reptiliens. Un énorme corps à demi immergé roulait dans le marais.

Les trois têtes tendues meuglèrent. Les gueules béaient sur des crocs dégouttant de bave. Trois langues noires s'agitaient.

Le dessin de L'Officier de Loi avait été fidèle. Mais sa craie n'avait pas rendu les couleurs éclatantes du monstre, un rouge intense marbré de noir, ni la démesure de sa taille, ni l'horreur des têtes vivantes.

Nous étions tous paralysés par la terreur.

Les trois têtes reprirent leur affreux beuglement. Un autre tentacule cingla. Il frôla Miréli. Le garçon poussa un cri aigu. Vicien l'empoigna par les épaules, pour le projeter derrière lui. Un geste qu'il avait dû faire souvent, depuis que le hasard l'avait accouplé à un enfant. Le geste d'un père, qui se met en écran entre son fils et le danger.

Je ne me souvenais même pas de mon arme. Arald et moi, qui étions les seuls à savoir les utiliser, portions les fusils. Mais ma propre science, apprise chez les Gardes-Loi Impériaux, n'était pas suffisamment enracinée pour que je pense à tirer.

Arald me donna l'exemple, et je l'imitai. Il hurla :

- Les têtes ! Vise les têtes !

Nous tirâmes jusqu'à épuisement du chargeur. Sans déranger le monstre. Les balles rebondissaient sur une cuirasse impossible à percer.

En visant les yeux, Arald, sûrement meilleur tireur que moi, en creva quelques-uns. Les têtes se contorsionnèrent. L'intensité des beuglements assourdisait.

Une deuxième hydre jaillit soudain de l'eau, pour attaquer la première. Les cous s'enlacèrent, les tentacules fouettèrent, et les gueules mordirent.

En quelques instants, une bonne demi-douzaine de monstres surgirent, et s'engagèrent dans un combat démesuré.

Nous reculâmes, à bonne distance. Et nous observâmes de loin cette lutte de géants. Elle dura longtemps, et ne s'acheva qu'après que l'hydre blessée eut été dépecée par ses sœurs.

Les derniers lambeaux de chair dévorés, les vainqueurs s'engloutirent sous l'eau. Les remous et les vagues s'apaisèrent peu à peu. Le marais reprit son aspect de brillant miroir, et sa trompeuse innocence.

- Nous ne pourrons jamais traverser, dit Arald, d'une voix plate.

Vérité d'évidence, que nous étions bien obligés d'admettre.

Le piège d'Argolide nous tenait toujours.

Nous avions parlé jusqu'au soir, et nous parlions toujours. Que faire ? Notre discussion n'aboutissait pas, et ne pouvait pas aboutir. Le

marais nous emprisonnait, et l'évasion n'était pas réalisable. Retourner au bagne pour nous emparer du glisseur n'était pas plus envisageable que la traversée de l'eau. Nous ne pourrions jamais nous faufiler entre les bagnards, trop heureux de nous capturer pour avoir une récompense, et les gardes-loi. Le glisseur était inaccessible, le marais infranchissable. Les hydres étaient invulnérables aux balles, et bien trop nombreuses.

Arald s'irrita.

- Ça suffit ! cracha-t-il hargneusement. Nous babillons comme des gosses, et c'est inutile. Nous ne pouvons pas traverser, et nous ne pouvons pas retourner au bagne. Ce sont des faits ! Alors, nous restons sur place, et voilà tout. A mon avis, notre sort est plutôt meilleur que ce qu'il était. Nous trouvons à manger nous n'avons pas de gardes sur le dos, et les punitions ne nous menacent plus. Je pense que nous avons gagné au change. Installons-nous, aussi confortablement que possible. Bâtissons des huttes, meublons-les suivant les possibilités, étudions les ressources de nourriture de la région. Nous verrons bien la suite. Nous sommes vivants, en bonne santé, et, sauf erreur, nous sommes même immortels !

- C'est bien ce qui m'ennuie, dit Vicen en souriant. Ça va être bien long.

- Cesse de manger des crassies, si tu préfères le sort commun.

- Ah non alors ! On voit bien que tu ne sais pas encore ce que c'est, prendre de l'âge. Je me sens plus jeune chaque Jour, et je n'ai pas l'intention de renoncer à cet avantage !

Une mousse de cheveux recouvrait le crâne de Vicen, et son regard était plus vif.

Me il n'avait pas tort, en imaginant la lente durée du temps. Une éternité de jours, tous semblables, au bord de ce marais qui nous emmurait. Une vie consacrée aux mêmes tâches, chaque mois identique au précédent, dans un climat où même les saisons ne variaient pas. Comment savoir si la mort ne me paraîtrait pas un jour désirable ?

Pourtant, Arald avait raison aussi. Nous n'avions pas le choix. Il nous fallut rester sur place, et attendre.

Mais attendre quoi ?

XII

- Il faudrait, dit Arald, trouver un moyen pour couper cette chaîne sinon, nous passerons notre vie attachés l'un à l'autre.

Je ne voyais hélas pas comment résoudre ce problème. Durant le voyage vers le marais, nous avions tenté de briser un maillon en tirant dessus. Sans résultat. Arald n'avait pas voulu recommencer, de peur de gaspiller des balles que nous pensions utiliser contre les hydres.

Je lui proposai une nouvelle tentative.

- Non. Je ne crois pas que nous puissions y arriver de cette façon, et je pense qu'il vaut mieux conserver nos munitions. Nous avons fort peu de chargeurs, et ils seront peut-être très utiles un jour. Savons-nous ce qui peut survenir ?

- Attends ! dis-je, je viens d'avoir une idée. La rouille pourrait ronger le métal. Suppose que chaque nuit, nous faisons tremper quelques maillons dans l'eau. A la longue...

- Je crains que ce métal ne soit inaltérable. Ce n'est pas du fer, mais un alliage quelconque.

Arald devait avoir raison. Le temps n'avait pas terni notre chaîne, qui restait brillante. Sans doute venait-elle d'Horlemonde.

Nous nous dirigions vers le marais, pour y puiser de l'eau. La corvée était fréquente. Même tapissées de feuilles, nos jattes d'écorce laissaient fuir le liquide. Nous étions contraints de les remplir souvent.

Il ventait depuis l'aube. Le vent agitait les longs brins d'herbe, et secouait les branches des arbres. Il chantait dans mes oreilles, et me poussait dans le dos.

Je vis passer sur ma tête toute une volée de sphères rose vif, un peu plus grosses qu'un poing. Le vent les emportait dans une course rapide. Elles voltigeaient, montant et descendant, s'entrechoquant, se poursuivant, dansant comme des bulles de savon.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

Arald sauta, bras tendus, et captura une sphère dans chaque main.

Nous les examinâmes. L'enveloppe parcheminée était transparente. Elle enfermait des grains rouges qui tintèrent.

- Tu sais ce que c'est ? demanda Arald.

- Non. Je n'ai jamais vu ces sphères. Mais ramenons-les au campement. Vicen est originaire d'un Territoire assez proche d'Argolide. Il saura peut-être.

En découvrant les sphères, Vicen s'exclama :

- Oh ! Des ballounes ! Je n'en avais pas vu depuis mon enfance. Après le défrichage, les baltris sont devenus rares.

Qu'est-ce que c'est ? demanda Arald.

- Les graines d'un arbre. Puisqu'elles sont mûres, elles s'envolent. Il y a je ne sais quel gaz dedans. Si on perce la coque, on l'entend s'échapper, il siffle.

- Curieux, dit Arald, pensif.

Il ouvrit sa main. La sphère rose s'envola et buta sur le toit de la hutte. Elle demeura à flotter, se frottant aux feuilles, allant de droite et de gauche, comme un oiseau cherchant une issue.

- Quand j'étais gamin, dit Vicen, nous guettions les baltris, pour capturer les ballounes dans un filet juste avant qu'elles ne s'envolent. Et nous faisions des promenades volantes. Nos parents n'étaient pas d'accord. Le jeu débouchait parfois sur des membres brisés...

Vicen souriait, ramené à ses souvenirs d'enfance.

- Tu veux dire, demanda Arald, que ces sphères peuvent soulever des poids ?

- Bien sûr. Il suffit qu'elles soient assez nombreuses. Trois ou quatre gosses s'accrochaient souvent au même filet.

Arald réfléchissait. Ses yeux s'étaient rétrécis.

Il rit, brusquement, en rejetant la tête en arrière.

- Eh bien ! Vicen, tu viens de nous offrir des ailes ! Trouvons suffisamment de ballounes, et nous pourrons franchir le marais. Ces sphères volent longtemps ?

- Jusqu'à ce que l'enveloppe soit percée, ou que la pluie commence à la faire pourrir. Quand le temps reste sec, les ballottes volent parfois pendant plus d'un mois.

- Mais, intervins-je, nous ne savons pas où se trouvent les arbres, et nous n'avons pas de filets, et il faudrait que le vent souffle dans la bonne direction, et nous ne connaissons pas la distance à franchir, et...

- Arrête ! dit Arald. Un problème à la fois, veux-tu ?

Il se tourna vers Vicen.

- Avant tout, je voudrais ton opinion. Mon idée te paraît-elle réalisable ?

Vicen frotta sa bouche. Son regard sombre n'était guère enthousiaste.

- Peut-être, finit-il par admettre, presque à regret.

- Bien, dit Arald. Maintenant, êtes-vous tous d'accord pour faire une tentative dans ce sens-là ?

Nous acquiesçâmes Même Miréli, qui me paraissait pourtant très inquiet.

En fait, je crois que nous étions surtout d'accord pour faire plaisir à Arald. Aucun de nous ne croyait réellement à la réussite. Et nous ne pensions pas que le voyage aérien en viendrait à se

concrétiser. Pour le moment, il ne s'agissait que d'aider Arald dans les préliminaires. Il s'écoulerait bien tout seul que son idée n'était pas fameuse.

Nous trouvâmes les baltris deux jours plus tard. Nous avions suivi, le nez en l'air, la piste des ballounes, et remonté jusqu'à la source.

Les arbres poussaient dans un petit val, il y en avait une trentaine, groupés en bosquet. Ils étalaient des branches plates. Leur écorce lissée avait une teinte brun-rouge. Dans l'épaisseur de feuilles vineuses, les ballounes mettaient des taches roses très vives.

Une bouffée de vent emporta trois sphères, qui s'envolèrent très haut.

- Elles sont à point, dit Vicen. Il faudrait les capturer très vite, avant qu'elles ne partent toutes.

A mon avis, Vicen aurait mieux fait de se taire.

Arald devint absolument frénétique.

Il commença par faire des essais. Il ligota quelques ballounes avec des cordelettes d'herbes tressées, et leur donna à soulever des branches de divers formats. Il s'absorbait en même temps dans des calculs, et traçait des chiffres sur un morceau de sol boueux avec une brindille. A mon sens, ces calculs avaient peu de chance d'être justes. Arald n'avait pas de balance pour apprécier exactement les poids.

Je lui en fis la remarque.

- Je tiendrai compte des marges d'erreur, répondit-il sèchement.

Les tests terminés, il triompha :

- C'est possible ! On peut le faire !

Je n'y croyais toujours guère. Vicen et Miréli ne firent pas de commentaires, mais je les devinais aussi sceptiques que moi.

Nous aurions sans doute dû protester de suite. Les jours suivants furent pénibles. La frénésie qui habitait Arald s'aggrava.

Il nous fit travailler sans répit, en nous harcelant mieux qu'un garde-loi. Nous plaindre de sa hargne ne servait à rien. Pour le ramener à la raison, il aurait fallu le frapper. Je ne voulais pas en arriver là, et Vicen non plus. Miréli, lui, se contentait de suivre son jumeau, comme il le faisait toujours. Pour le garçon, Vicen était père plus que frère de chaîne.

En suivant les directives d'Arald, nous fabriquions quatre filets d'herbes tressées. Tâche fastidieuse, que notre nouveau garde-chiourme ne facilitait pas. Il nous houspillait, nous surveillait, et vérifiait la qualité de notre travail avec une minutie tatillonne.

A peine nous laissait-il le temps de manger, de boire, ou de dormir.

Lui-même jeûnait, restait sur sa soif, réduisait son sommeil en

dessous du minimum, et travaillait avec un acharnement fébrile, plus que nous tous. Pour cette raison, nous prenions notre part de la tâche, sans trop rechigner.

Arald nous laissa souffler un tout petit peu lorsque les quatre filets, gonflés de ballounes, furent amarrés à des troncs, et protégés des averses par un toit de feuilles.

Mais le répit ne dura guère. Il restait un petit millier de tâches à accomplir, et Arald refusait de perdre un seul instant. Il craignait trop que les ballounes ne laissent échapper leur gaz, et qu'il ne nous faille attendre la prochaine saison de maturité pour partir.

Pour ma part, j'aurais aussi bien souhaité que le départ soit, justement, remis à une date ultérieure. Je désirais, certes, échapper à ma prison, mais j'avais tendance à craindre que cette évasion ne se révèle suicidaire.

XIII

J'étais assis sur un morceau de branche. Pas confortablement. Deux tresses de canes reliaient mon siège au filet empli de ballounes. Le vent m'emportait au-dessus du marais. Un vent qui avait l'obligeance de souffler dans la bonne direction. Mais combien de temps durerait-il ? Mieux valait ne pas se poser cette question. Nous ne savions rien sur la distance à parcourir avant de retrouver la terre ferme.

La chaîne qui m'unissait à Arald se tendit, et me tira d'une secousse brusque. Nous avions prévu ce genre de problème, une liane m'attachait à celles qui rejoignaient le filet. Et je me cramponnais des deux mains.

Mon jumeau me précédait. Je voyais son dos sec, et la saillie de ses vertèbres. Sous la branche-siège, deux jambes très osseuses se balançaient.

Somme toute, notre amaigrissement nous servait. Nous ne devions pas peser beaucoup plus que la moitié de notre poids normal.

Vicen et Miréli dérivait sur la gauche. L'adolescent, plus léger que son compagnon, flottait plus haut. Leur chaîne se dressait.

Je regardais le marais glisser en dessous de moi. Le vent y créait des vagues courtes. Le soleil matinal s'y brisait en éclats d'argent bleu. La journée allait être belle. Du moins, je l'espérais. Le vent qui nous poussait pourrait aussi amener des nuages. Et les averses seraient dangereuses pour nous. D'après Vicen, l'eau pouvait amollir les ballounes. Que celles qui nous portaient perdent trop de gaz, et notre voyage s'achèverait dans le ventre des hydres.

Elles restaient invisibles, mais leur présence se trahissait parfois par des remous, ou par le saut désespéré d'un gros poisson.

J'essayais d'oublier les monstres tricéphales. Nous étions partis. Rien de plus à dire. Ou la chance nous amènerait au-delà du marais, ou le voyage se terminerait dans la mort. Je n'avais plus la possibilité de décider, mon sort appartenait au hasard. Mieux valait prendre chaque instant comme il se présentait, sans chercher à deviner la suite.

Pour ne pas trop dépendre les uns des autres, nous n'avions pas encordé les deux couples. Nous allions déjà obligatoirement par deux, autant ne pas pousser jusqu'à quatre. Nous serions peut-être séparés, mais chaque couple garderait sa chance de réussir la traversée.

Nous avions aussi partagé les armes. Arald avait un fusil, et Vicen l'autre. Vicen avait appris à s'en servir, mais plus théoriquement qu'en pratique. Il serait quand même capable de le faire fonctionner si

nécessaire. Miréli et moi avions chacun un couteau.

Nous avions mangé avant de partir, aussi copieusement que possible, et emporté un bouquet de crassies et une feuille-entonnoir pleine d'eau par personne. La fragilité des récipients ne protégeait pas très bien le liquide. Par débordements successifs, mon propre entonnoir avait déjà perdu une bonne part de son contenu.

La matinée passa. Je survolais l'eau grise, ses îlots de végétation, ses plaques d'herbes aquatiques. Des fleurs violettes poussaient en grappes sur de hautes tiges. Les insectes les assiégeaient.

Les oiseaux étaient rares. Une espèce à gros bec et pattes palmées occupait les zones envahies d'herbes, où les hydres ne pouvaient sans doute pas loger.

Vers midi, Je commençai à souffrir terriblement de l'inconfort. Mes mains crispées sur les cordes de lianes étaient douloureuses, et ma branche-siège me sciait le fessier. Mon dos et ma nuque devenaient raides comme planches. J'essayai de m'étirer, pour soulager mes muscles, sans grand résultat.

Le ciel se couvrait, et le vent mollissait. Nous dérivions beaucoup plus lentement. Vicen et Miréli, déportés vers la gauche, s'étaient éloignés de nous.

Je me taisais. Mon jumeau aussi. A le voir se tortiller sur son perchoir, je devinais sans peine que lui aussi souffrait de crampes. Fréquemment, il rejetait la tête en arrière pour surveiller le ciel.

J'avais les mêmes craintes que lui en ce qui concernait les averses. Le manque de force du vent n'était pas rassurant non plus. Pour réussir la traversée, nous ne pouvions compter que sur lui. Qu'il cesse de nous pousser, et... je me voyais trop bien pendu sous le filet, immobile, attendant que les ballounes perdent peu à peu leur gaz.

La lenteur présente du voyage permettait à des hydres de nous repérer. Les têtes hideuses jaillissaient de l'eau, cous tendus. La chevelure-serpent se tordait, les yeux flamboyaient, et les gueules bramantes bavaient de convoitise. Par réflexe, je repliais convulsivement mes jambes. Je flottais assez haut pour être hors de portée, mais la terreur ne se raisonne pas. Je suis.

Durant l'après-midi, le vent reprit de la force. Il balaya les nuages, et nous emporta à vive allure. Nous rejoignîmes Vicen et Miréli, et les reperdîmes ensuite. La distance entre nous s'accrut jusqu'à ce que j'aie peine à les distinguer.

Plus tard, je survolai une étrange forêt. De longues racines pourprées dressaient les arbres au-dessus de l'eau. Elles dessinaient des arches, des ponts, des tunnels ajourés. Dans ces entrelacements noueux, des petits oiseaux plongeurs au plumage orangé logeaient. Ils voltigeaient, passant d'une racine à une autre. Plongeaient brusquement, ailes repliées, pour émerger plus loin, un minuscule

poisson au bec. Le spectacle était distrayant, et je l'observai tant qu'il dura.

Lorsque vint le crépuscule, l'inconfort était devenu supplice. Un supplice que j'aurais peut-être à endurer longtemps. Au moment du départ, je n'avais pas pensé à ce problème-là. Ni imaginé qu'une position malaisée puisse devenir à ce point torturante. Je réalisai que nous aurions dû prévoir des sièges moins rudimentaires.

Je fis part à Arald de mes réflexions.

- Je sais, figure-toi, répondit-il avec hargne. Malheureusement, on ne peut pas penser à tout. J'ai fait de mon mieux.

- Je ne te reproche rien, Arald.

- Moi si !

Je me tus. Mon jumeau était d'humeur irritable. Nous ne pouvions rien changer à notre situation. Alors à quoi bon en parler ?

Depuis plusieurs heures nous flottions au-dessus d'une eau dépourvue de toute végétation. Une eau profonde, que le vent creusait de vagues

La nuit vint, et je la trouvai interminable. Je ne pus dormir. A peine si je réussis à somnoler quelques fois. Je mangeai trois crassies, et bus deux gorgées d'eau. Mon entonnoir en contenait bien peu. J'eus des difficultés à utiliser mes mains raides. Mes doigts semblaient faits de bois mort.

La suite du voyage reste dans ma mémoire comme un souvenir de cauchemar. Quelques faits émergent d'une telle sensation d'épuisement que ma raison ne fonctionne plus.

Il y a une aube étincelante de bleu. Vicen et Miréli ont disparu. Aussi loin que porte mon regard. Je ne vois que l'eau grise, et le ciel vide. Nos amis sont-ils morts ? Ont-ils été emportés très loin ? Je ne le sais, et, en cet instant, je ne suis pas capable de beaucoup m'intéresser à eux.

Il y a le moment où je bois ma dernière gorgée d'eau. La soif viendra bientôt, attisée par le miroir luisant que je survole. J'ai mangé ma dernière crassie, mais je ne sais plus quand.

Il y a une période de calme plat. Je suis immobilisé au-dessus du marais. Je somnole, je dors, et je me réveille en sursaut, sur un rêve de chute.

Il y a le cri angoissé d'Arald. Il a glissé de son siège et pend, retenu par la liane passée à sa taille. Il se démène longtemps avant de réussir à se rasseoir sur sa branche. Je l'ai regardé s'agiter, avec indifférence.

Il y a une averse brutale. Je l'accueille avec une satisfaction animale parce qu'elle me permet de boire. L'idée qu'elle pourrait causer ma mort ne me vient pas.

Je ne sais pas pourquoi je me cramponne toujours aux lianes.

Mes mains crispées sont insensibles. Les douleurs infernales qui m'ont longtemps tourmenté se sont engourdies. Je les devine toujours mais elles s'estompent.

Puis il y a une voix qui hurle, de plus en plus féroce, jusqu'à ce que j'émerge partiellement de ma torpeur.

- Perce les ballounes, Jairo ! Perce les ballounes ! Perce les ballounes !

Ce ne sont que des mots dépourvus de sens. Mais la voix insiste, et elle est si brutale que je finis par lui obéir, une autre volonté se substituant à la mienne.

Elle me guide, m'oblige à desserrer ma main de bois, à la faire jouer longuement pour lui rendre un peu de souplesse, à prendre mon couteau, à tendre le bras pour crever des sphères au-dessus de ma tête.

Je tombe. La chute est trop rapide, et je suis terrifié. Des branches me fouettent, des feuilles coupantes m'égratignent. Je geins, sans bien comprendre les raisons de ma peur.

Un dernier choc brutal m'engloutit dans l'inconscience.

- Nous avons réussi !

La voix d'Arald exprimait le triomphe, avec un fond d'incrédulité.

J'étais plus incrédule que lui. Et je savais ce que je lui devais. S'il n'avait su garder sa lucidité, j'aurais vogué jusqu'à ma fin, sans savoir que j'avais atteint la terre ferme, sans me rappeler qu'il fallait crever quelques ballounes pour descendre.

Arald avait tout pris en charge, y compris traîner le poids mort que j'étais pour chercher de l'eau et de la nourriture.

Nous avons bu, et mangé quelques holotes. J'étais redevenu capable de raison. Capable aussi, hélas, de sentir la douleur qui restait dans mes muscles. Chacun de mes gestes me torturait.

- Vicen et Miréli ? Crois-tu que...

- Ils ont dû arriver aussi. Attendons le soir.

Nous avons prévu, en cas de séparation, de tirer des coups de feu juste au moment où le soleil arriverait sur l'horizon. Je ne voulais pas croire que nos amis n'avaient pas survécu.

Nous avons atterri au cœur d'une jungle touffue, assez analogue à celle qui entourait le baignon. Le marais était proche, et nous nous trouvions toujours dans le Territoire d'Argolide. Je ne savais presque rien sur cette région. Était-elle peuplée ? Depuis l'atterrissage, j'avais vu beaucoup de gibier. Des villages de chasseurs pouvaient se trouver à proximité. Si pauvre soit-il, chaque village possède son Officier de Loi...

- Nous devons être sur nos gardes, dis-je, et nous cacher au moindre bruit. Si un chasseur nous apercevait...

La main de mon jumeau se serra sur son fusil.

- Il mourrait, dit-il durement. Jairo, je ne me laisserai pas reprendre ! Jamais !

Nous dormîmes durant l'après-midi, dissimulés sous les grandes feuilles cordiformes d'un buisson. Malgré ma fatigue, des bruits proches me réveillèrent plusieurs fois. Mais ils étaient provoqués par du gibier, et non par un chasseur.

Avant la fin du jour, nous grimpâmes sur un grand arbre, pour surveiller la course du soleil.

Lorsque le disque bleu toucha la jungle, le coup de feu que nous espérons résonna. Je pris quelques points de repère. Arald comptait à mi-voix. Il tira.

La réponse vint, comme prévu, après que j'eus compté cinquante battements de cœur.

Vicen et Miréli avaient réussi à traverser aussi !

Rejoindre nos amis à travers la jungle nous demanda du temps, et des coups de feu supplémentaires.

Arald et Vicen tirèrent le moins possible, mais il y eut, quand même, quelques détonations indispensables pour assurer la jonction. Ce qui m'inquiétait. Les armes à feu sont produites par Horlemonde, et elles sont très coûteuses. Les chasseurs usent de pièges, de frondes, d'arcs ou d'épieux, mais jamais de fusils. S'il se trouvait un village à proximité, ses habitants s'étonneraient. Assez, peut-être, pour rechercher l'origine de ces détonations.

La jonction faite, nous nous hâtâmes de nous éloigner, sans nous attarder sur les retrouvailles.

- Je ne sais par quel miracle nous sommes vivants, dit Vicen. Durant la dernière partie du voyage, nous volions trop bas. Des ballounes avaient dû se percer. Les hydres auraient pu nous atteindre avec leurs tentacules, et j'avais tellement peur que j'oubliais mon épuisement. J'ai surveillé l'eau pendant des heures, mais les sales bêtes ne se sont pas montrées. Après, j'ai eu des problèmes avec la mauviette. Il n'entendait et ne comprenait rien.

Miréli devint pourpre. Je sentis une chaleur rougir mes propres joues. Je ne m'étais pas montré plus efficace que le garçon.

Arald changea de sujet.

- En priorité, dit-il, il nous faut de quoi faire sauter nos chaînes, et des vêtements. Jairo, je compte sur tes talents pour nous procurer le nécessaire.

- Il y a autre chose d'urgent, dit Vicen. Ça !

Il désignait le tatouage qui marquait le dos de sa main. Le symbole du bagne, qui nous trahirait partout.

- J'y ai pensé, dit calmement Arald. Nous brûlerons ces tatouages.

Vicen acquiesça. Miréli battit des paupières, et avala sa salive.

Je n'étais pas plus enthousiaste que lui, mais la solution était valable. En cas de soupçons, une cicatrice à la main droite évoquerait peut-être le bain ? Mais elle serait tout de même moins évidente qu'un numéro de condamné.

La nuit venue, nous cherchâmes des lumières annonçant un village. Il nous en fallait un. Les outils et les vêtements dont nous avons besoin ne se trouveraient pas en pleine nature. Mais, même après avoir escaladé un arbre, nous ne découvrîmes pas la plus infime clarté. Apparemment, nous avons atterri dans une jungle inhabitée.

- Nous verrons la nuit prochaine, dit Arald.

Il nous fallut quatre jours de marche pour découvrir, dans une clairière, un hameau d'une douzaine de maisons groupées autour d'une mare.

Je le visitai de nuit, avec mon jumeau, que j'étais bien forcé d'emmener avec moi. Durant toute l'expédition, je dus lutter contre ma peur. Jamais je n'en avais accompli une dans d'aussi mauvaises conditions. Nuit trop claire, bien illuminée par les deux lunes; terrain inconnu et mal observé; plus la présence d'Arald, dont je craignais l'inexpérience.

La chance nous servit. Aucun insomniaque ne se dressa pour hurler "au voleur !" et le village était trop pauvre pour posséder des arraches.

Je ne pris que l'indispensable.

Un hangar me fournit un sac de toile, une massette, et un lingot de fer qui pourrait servir d'enclume. Les vêtements me donnèrent plus de mal. Je dus visiter trois maisons pour réunir suffisamment de pantalons et de chemises. J'ajoutai au butin une fronde, un peigne de corne, un briquet à amadou, des ciseaux, un petit sac de sel gris, un morceau de savon.

J'arrêtai là ma récolte. Pour le moment, mieux valait nous contenter du minimum. Arald ne m'avait pas trop gêné, mais j'aurais de beaucoup préféré agir seul.

XIV

Je ne portais plus ma chaîne, et je m'étonnais de ne pas avoir mon jumeau près de moi. Je n'étais pas vraiment habitué à ma liberté toute neuve. Il m'arrivait encore de mesurer mes pas, surpris de ne pas sentir les maillons mordre dans ma taille.

Nous avions tous changé d'aspect. Nous étions décrassés, peignés, barbes et cheveux correctement taillés, et vêtus. A dire vrai, nos vêtements laissaient à désirer. Miréli flottait dans les siens, Vicen s'y trouvait à l'étroit, les chevilles osseuses d'Arald débordaient de son pantalon. J'étais le mieux loti, malgré un surplus de taille à la ceinture, et une chemise fort rapiécée. La qualité de notre habillement nous classait primaire de très basse catégorie.

Nous avions partagé un repas plus que convenable, le premier depuis bien longtemps, et je me sentais béat. Durant la matinée, j'avais tué avec la fronde deux lassurines trop grasses pour voler. Nous les avions agrémentées de racines cultes sous la cendre. Notre feu de bois très sec ne produisait presque pas de fumée.

Arald se leva pour mettre la lame d'un couteau dans les braises.

- Il reste nos numéros, dit-il d'une voix unie.

Miréli frissonna. Ses yeux abaissés aux coins s'emplissaient d'effroi. Je n'étais pas sûr d'avoir meilleure mine.

- Je me chargerai de le faire, dit Arald, d'une même voix égale. Il ne faut brûler que la peau, pas plus.

Il officia, rapide et précis, avec une froideur efficace, dénuée de cruauté comme de pitié.

A tour de rôle, nous mordîmes dans un morceau de bois tendre pour étouffer les cris.

Arald opéra sur lui-même, ce qui me remplit d'admiration. Je ne sais pas si j'aurais pu en faire autant.

Nous étions tous livides, plus ou moins grimaçants. Miréli se mordait la lèvre, et reniflait, en essayant de contenir ses larmes.

Vicen lut tapota l'épaule.

- Allons ! mauviette, allons ! c'est fini.

Ce n'était pas fini, hélas, je pouvais en témoigner. La douleur restait accrochée dans ma main. Elle rongeaît féroce. Je luttai contre une envie de vomir.

- A présent, dit Arald, la voix un peu altérée, il faut prévoir ce que nous allons faire. Quelles sont vos intentions ?

- Intentions ? grommela Vicen. Quelles intentions voudrais-tu que nous ayons ? Nous ne possédons plus rien, sauf nos vies. Aucun de nous ne peut espérer retourner dans son ancien Territoire. Mais je

commence à bien te connaître, Arald, et je suis sûr que toi, tu as des plans précis.

Je partageais l'opinion de Vicen. Arald devait avoir une idée bien arrêtée en tête. Je n'avais jamais connu d'homme plus opiniâtre.

Il confirma nos suppositions.

- Je veux trouver Horlemonde ! Si vous acceptiez de vous associer à cette quête, j'en serais heureux, mais je ne désire pas intervenir dans vos vies. Choisissez vous-mêmes votre destin.

Je n'avais guère besoin de réfléchir. Horlemonde ou autre chose, peu m'importait. A Eneraille, j'avais vécu en solitaire. Il avait fallu le bain pour que je découvre l'amitié. Pourquoi ne pas suivre Arald ?

- Ma mère est à Horlemonde, dit Miréli. Je voudrais bien la retrouver... Mais je n'irai que si Vicen vient aussi.

Vicen regardait quelque chose de visible pour lui seul, les yeux attristés. Il soupira.

- Ma femme est morte de chagrin après mon arrestation. Nous n'avions pas d'enfant... Le seul fils que j'aie jamais eu, c'est toi, Miréli. Si tu veux retourner à Horlemonde, j'irai aussi.

Arald m'examinait.

- Tu ne dis rien, Jairo ?

Je répondis avec une légèreté feinte :

- Oh, nous sommes frères de chaîne, non ? Où tu vas, je vais.

Arald sourit brièvement. Ses yeux étroits étaient devenus jaunes.

- Il nous faudrait une carte, pour essayer de repérer les rivières et le lac vus par Miréli. Et un glisseur. Où pourrions-nous en voler un ?

- La où se trouvent des grands-maisonniers. Dans une grande ville, peut-être, ou dans un Domaine.

- Nous ne savons même pas où nous sommes exactement, intervint Vicen.

- Peu importe, répondit Arald. A présent, l'un de nous peut se présenter dans une bourgade sans grands risques, et obtenir des renseignements. Nous allons chercher une région plus peuplée que celle-ci.

- Quatre cicatrices sur quatre mains, dis-je. Ça ferait beaucoup trop ! Il faudra éviter de nous montrer ensemble.

- J'ai dit l'un de nous ! grogna sèchement Arald. Je ne pensais pas que nous irions tous agiter nos mains sous le nez des curieux !

Durant une dizaine de jours, nous marchâmes à travers la jungle, sans jamais trouver mieux que de misérables villages, éloignés les uns des autres. Nous les évitâmes. Même un seul d'entre nous aurait éveillé la suspicion des habitants. Dans d'aussi maigres

hameaux, l'apparition d'un étranger aurait déclenché une extrême curiosité.

Nos brûlures guérissaient, mais bien lentement. Dans l'espoir d'accélérer le processus de cicatrisation, nous avons cherché des crassies. Sans succès. Apparemment, elles ne poussaient pas en dehors de l'île où se trouvait le bain.

Vicen s'en désolait. Il craignait d'être repris par le vieillissement, et de perdre ses cheveux. Miréli tentait de le consoler en lui promettant le sirop des Saginés pour bientôt. Je ne partageais pas ce bel optimisme. Horlemonde me semblait bien lointaine. Et en admettant que nous puissions la découvrir un jour je ne voyais pas comment y entrer. La ville devait être bien défendue contre les intrus. Les Saginés y veillaient sûrement.

J'avais parlé de mes doutes à Arald, en lui rappelant la légende qui voulait que les mortels ne puissent sans périr franchir les portes d'Horlemonde. Elle pouvait fort bien se baser sur un fond de vérité.

Je n'avais pas obtenu plus qu'une réponse grommelée :

- Nous verrons le moment venu.

Inutile d'insister. Envers et contre tout, Arald poursuivait son but. Jusqu'à ce qu'il l'atteigne, ou qu'il meure. Ses capacités d'entêtement me paraissaient dépasser les normes humaines. Il avait la ténacité d'une tique. Pour qu'il lâche ce qu'il mordait, il faudrait lui couper la tête.

Notre marche nous amena un matin à des terres défrichées, coupées par une route. Dans des champs lointains, des silhouettes humaines s'agitaient. Les toits d'un groupe de bâtiments rapetissés par la distance réverbéraient le soleil. Des toits de métal, qui signalaient le Domaine d'un grand-maisonnier. La route avait été recouverte de cailloux, qui s'incrustaient dans la terre grasse. Des roues de charrettes y avaient quand même creusé quelques ornières. Des brunules scellées de rouge dansaient sur les creux, cherchant l'humidité de la boue.

Arald scrutait le paysage.

- Qu'est-ce que c'est que ces bâtiments ?

- Sans doute un Domaine de grand-maisonnier.

- Parfait ! nous irons voir cette nuit ce qu'il y a d'intéressant par-là.

- Il y aura des gardes-loi, dis-je, ou des miliciens. Et des arraches

Le regard d'Arald devint mauvais.

- Nous sommes armés ! Est-ce que tu es vraiment aussi froussard que ça, Jairo ? Tu ne cesses d'élever des objections. Je n'arrive pas à croire que tu aies pu mener à bien une carrière de voleur.

Je peinaï pour mater la colère.

- Je l'ai menée à bien parce que je suis prudent ! Contre des arraches, ton fusil ne sera guère utile. Il suffira qu'une seule d'entre elles t'engluie dans ses fils. Ils te ramèneront au bagne, et tu serviras d'exemple ! Ils inventeront pour toi un supplice lent et spectaculaire ! Tu resteras dans les mémoires comme le premier évadé d'Argolide. Et le premier repris !

- Ne te fâche pas, Jairo. J'ai parlé sans réfléchir. Je suis trop nerveux.

Les excuses étaient sincères. Elles apaisèrent ma blessure d'amour-propre.

- Ne vous chamailler pas, intervint Vicen. Vous avez raison tous les deux. Il faut voir ce que ce Domaine peut nous offrir, et il faut aussi demeurer prudents.

- Attendons la nuit, dis-je, j'irai examiner les lieux. Seul.

- Tu n'as pas confiance en nous ? demanda Arald, ironique.

- Je me faufilerai plus...

Le glisseur soudainement apparu interrompit ma réponse. Il traversa le ciel, plongea vers le Domaine, et y disparut.

Les yeux d'Arald s'étaient allumés de jaune intense.

- Voilà notre chance ! Plus question d'attendre la nuit. Risques à courir ou pas, il faut que nous allions voir de suite !

Vicen éleva des objections. Arald les réfuta avec son entêtement habituel. Je n'écoutais que partiellement. Je calculais. Le glisser était là, mais resterait-il longtemps sur place ? Appartenait-il aux grands-maisonniers, ou à un Sagingé de passage ? Dans le deuxième cas, le véhicule pourrait repartir rapidement, et la possibilité d'en trouver un autre ne se présenterait sûrement pas de sitôt.

Arald défendait une idée valable : il proposait de prendre un otage chez les grands-maisonniers. Restait à l'approcher, cet otage éventuel, et à pénétrer pour cela dans un Domaine sûrement bien gardé. Il faudrait employer la ruse, à mon avis.

Vicen, Arald et Miréli discutaient toujours. Je les interrompis :

- Écoutez-moi. Je pense avoir une idée. Miréli, tu as été blessé par accident à la chasse. Vicen, tu es le père accablé de douleur Arald et moi sommes tes neveux. Nous allons au Domaine pour demander de l'aide. Il faudra veiller à ne pas trop montrer nos mains.

Arald s'épanouissait

- Jairo, je retire ce que j'ai dit. Tu es certainement le plus habile voleur de ce monde. Pressons-nous pour préparer la mise en scène.

Nous nous hâtâmes. Vicen et Arald entreprirent de confectionner un brancard avec des branches et des lianes. J'emmenai

Miréli à la chasse. Je l'utilisai comme rabatteur, et le fis courir jusqu'à ce qu'il soit trempé de sueur.

Je tuai une lasserine à la fronde, et la saignai sur le torse du garçon, en le barbouillant généreusement de sang.

Nous installâmes Miréli sur le brancard. Nos fusils, camouflés par des feuilles, se logèrent sous les montants. Ils seraient faciles à prendre, mais peut-être pas très rapidement. Il n'y avait malheureusement pas de meilleure solution.

Je pris le brancard à l'avant, et Arald à l'arrière. Nos mains étaient retournées.

Miréli, les yeux clos, trempé de sueur et barbouillé de sang, semblait plus qu'à moitié mort. Vicen marchait près du brancard. En tenant la main du garçon, il cachait leurs deux cicatrices.

- Tu es fou de chagrin, Vicen, dis-je. C'est toi qui as atteint ton fils d'une flèche en croyant tirer sur du gibier. Si on te questionne, tu bredouilles et tu sanglotes. Miréli est trop faible pour parler, il ne peut que gémir. Arald, tu te tais aussi. Je me chargerai des conversations. Dès que nous aurons un grand-maisonnier à bonne portée, nous improviserons au mieux. Entendu ?

Les acquiescements affluèrent.

Nous avançons sur la route, sans trop de hâte, comme il convient lorsque l'on transporte un blessé.

Je ne savais trop ce que donnerait mon plan. Il laissait beaucoup de place à l'improvisation. Je ne connaissais rien du Domaine où nous allons tenter de nous introduire. D'ordinaire, je prépare mieux mes expéditions. J'aime pouvoir tenir compte de toutes les données. Nous étions hélas fort loin d'un plan parfait. Je craignais les imprévus...

Nous arrivions aux champs. Les travailleurs déterraient, avec tout le soin voulu, des prouches de belle taille. Ces racines sucrées sont fragiles, elles pourrissent vite si leur peau a été entamée.

Deux miliciens armés, vêtus de toile bleue, surveillaient le travail. Les grands-maisonniers éloignés des villes emploient une milice privée.

Les travailleurs nous regardèrent passer, mais sans interrompre leur tâche. Les miliciens nous examinèrent aussi, sans manifester un grand intérêt. Ils ne se déplacèrent pas.

Un homme proche de la route demanda à mi-voix :

- Qu'est-ce qu'il a ?

- Il a été blessé par une flèche, répondis-je. Il est bien mal. Nous allons demander de l'aide au domaine.

L'homme fit une moue peu encourageante. Il frottait doucement une pousse pour la dégager de sa croûte de terre.

Il chuchota :

- Demande Mme Britany, elle a le cœur bon. Mais si elle n'est pas là...

Il se détourna, pour déposer sa racine dans un panier.

Nous avançons toujours. J'avalais le dos très raide. Je craignais que les miliciens ne nous interpellent. L'appel ne se produisit pas, et je soufflai de soulagement.

Le Domaine était très vaste. Nous longeâmes sa clôture, un mur bas prolongé de hautes grilles à pointes, durant un bon moment. De l'autre côté de cette barrière, une bonne douzaine d'arraches accompagnèrent notre progression, en cliquetant hargneusement. Ces sales bêtes m'inquiétaient. Je me demandais si, en cas d'incident, nous pourrions les tuer toutes avant d'être englués. Compte tenu des fusils qu'il faudrait prendre sous le brancard, c'était douteux.

Le vaste portail du Domaine était épais, doublé de métal, et bien clos. Je tirai la poignée d'une cloche. Les arraches explosèrent en grésillements furieux. Leurs pattes à crochets crissèrent sur le vantail.

Nous attendîmes. Les sons aigus produits par les arraches irritaient mes oreilles.

Vint enfin un bruit de pas, qui écrasait des graviers. Une voix hurla "Paix ! Paix !". Les arraches se turent immédiatement.

Dans le guichet qui s'ouvrit, un visage jouflu surmonté d'une casquette de milicien s'encadra.

- Qu'est-ce que c'est ?

Le ton de la question manquait vraiment d'aménité.

- Je vous salue, Monsieur dis-le avec déférence, nous voudrions voir Mme Britany.

- Pourquoi ?

- Mon cousin est gravement blessé, Monsieur, nous ne savons que faire.

- Va à Graise ! aboya mon aimable interlocuteur. Prends-tu la Maison d'Alep pour un hôpital ?

Graise devait être une bourgade, plus ou moins proche. Je misai sur son éloignement possible, et répondes, de mon ton le plus respectueux :

- Graise est bien loin, Monsieur. Mon cousin risque de ne pas y arriver vivant... Je vous en prie... Mme Britany...

Miréli gémit avec art. Vicen étouffa un sanglot, et balbutia "Mon petit..., mon petit..."

- Je vous en supplie, Monsieur... Mme Britany est si bonne... elle ne voudrait pas...

Mes supplications n'attendrirent certes pas l'homme aux grosses joues, mais il dut craindre que sa maîtresse, informée par la suite de l'incident, ne lui reproche de n'avoir pas été avertie.

- Je vais voir si Madame veut s'occuper de ça, dit-il avec

mauvaise grâce.

Il referma sèchement le guichet. Les arraches cliquetaient derrière le portail.

La femme qui se présenta ensuite ne jeta qu'un coup d'œil sur Miréli avant de faire ouvrir la porte, d'ordonner au milicien de retenir les arraches, et de nous dire de la suivre.

Elle pouvait avoir une quarantaine d'années. Une femme au teint clair, petite et ronde, que son embonpoint préservait des rides. Ses cheveux blonds étaient coupés très court. Elle portait une robe de toile grise, qui dégageait des épaules charnues.

Sur l'ordre de sa maîtresse, le millier resta près du portail, avec les arraches.

Nous suivîmes Mme Britany vers sa demeure. L'allée revêtue de graviers serpentait entre des massifs fleuris, et des pelouses soignées. De loin, je vis que le glisseur était posé devant le bâtiment principal, vers lequel nous nous dirigions.

Britany se hâtait. Sans même demander des explications, elle avait décidé de nous aider. Je savais qu'il me faudrait l'empoigner dès que le milicien ne pourrait plus nous voir, mais je n'aimais guère cette idée. Britany était généreuse. J'aurais préféré un autre otage qu'elle.

L'allée fit un coude, et entra sous de grands arbres. Arald m'obligea à l'action en lâchant brusquement le brancard.

Je ceinturai Britany, et posai sur son cou la lame de mon couteau. Le corps que j'étreignais sursauta.

Arald braquait un fusil, Vicen l'autre. Miréli était debout. Il avait sorti la fronde de sa poche.

- Non, dit Britany d'une voix douce. Non. Ne faites pas cela, vous iriez à votre mort. Lâchez-moi, et j'oublierai tout. Ne commettez pas cette folie.

- Nous voulons le glisseur, dit Arald durement. Reste tranquille, et il ne t'arrivera rien. Mais si tu bronches, Jairo te tranchera le cou !

- Le glisseur ? Saint nom de l'Empereur ! vous êtes vraiment fous ! Que pourriez-vous faire d'un glisseur ? Il appartient au Sagingé 336, et...

- Le Sagingé est là ?

- Oui, avec mon mari. Saint nom de l'Empereur ! Vous ne pouvez pas...

- Ne t'occupe pas de ce que nous pouvons faire ou ne pas faire ! Si tu veux vivre, contente-toi d'obéir ! Jairo, fais-la avancer ! Et arrange-toi pour qu'elle te couvre.

Je poussai Britany devant moi. La lame de mon couteau appuyait sur son cou. La chair tiède pressée contre la mienne exhalait un parfum poivré. Je ressentis une brusque poussée de désir. Une

femme effrayée, sans défense, tentante en dépit de l'âge. Elle excitait en moi une agressivité sexuelle qui m'étonnait.

Le désir s'éteignit brusquement. Trois arraches accouraient, pattes crissantes.

- Retiens-les ! grondai-je. Si un seul fil me touche, je te tue !

- Arrière ! cria Britany. Arrière ! Paix !

Les bêtes freinèrent leur course et reculèrent.

- Paix ! A la maison ! A la maison !

Les arraches firent demi-tour, et s'éloignèrent au galop. Remarquable dressage. Ce qui valait mieux. Autant pour nous que pour Britany. Je n'avais rien contre cette femme, mais la peur m'aurait facilement poussé à enfoncer mon couteau dans sa chair.

La demeure apparut, avec son harmonieuse façade et ses colonnes d'acier torsadé. Le glisseur était posé devant, sur une pelouse.

Un groupe sortait de la maison. Le Sagingé avançait en tête, comme il se devait, un homme âgé, une fillette, et deux miliciens le suivaient.

Arald tira. Sa balle perça le front d'un des miliciens, qui avait tenté de saisir son arme. L'homme culbuta. Une deuxième balle fit voler du gravier aux pieds du Sagingé.

- Vos mains sur la tête ! hurla Arald.

Ils obéirent. La fillette criait, cramponnée aux jambes de l'homme âgé.

Les trois arraches Jaillirent de la maison, en grésillant avec furie.

- Paix ! ordonna l'homme âgé. Paix !

Les bêtes excitées cliquetaient. Leurs mandibules claquèrent.

- Paix ! A la maison ! A la maison !

Les arraches pivotèrent, et rentrèrent dans la demeure.

L'homme âgé ne s'affolait pas. Son visage maigre restait calme. Mais j'avais rarement vu des yeux aussi féroces que les siens. Le Sagingé s'était figé, ses mains posées sur sa cagoule. Les gros yeux de verre dissimulaient son regard. Le vêtement de teinte métallique enveloppait une silhouette de petite taille. Le deuxième milicien ne bougeait pas. Son jeune visage avouait sa terreur.

Alertés par les détonations, des gens arrivaient de partout. Il en sortait de la demeure, des dépendances, il en surgissait du jardin. Le milicien joufflu accourait, avec ses arraches.

- Paix ! hurla l'homme âgé. Paix ! Lurcio ! Retiens les bêtes ! Que personne ne tente rien ! Ils tueraient Britany.

- Bien, approuva Arald. Je vois que tu es un homme sage. Britany ne risquera rien si tu continues dans cette voie. Croisez tous vos mains sur vos têtes ! Vite ! Sagingé, approche-toi !

- Oses-tu me donner des ordres, mortel ? demanda une voix sèche.

- Je suis certain, répondit calmement Arald, qu'une balle percerait aussi bien ta chair que celle de n'importe qui. Approche-toi !

Tous les arrivants s'étaient immobilisés, les mains sur la tête. Des primaires, serviteurs et ouvriers de la Maison d'Alep. Ils ne risqueraient pas leur vie pour leurs maîtres. Le milicien joufflu n'était pas davantage décidé à l'action. Il attendait, au milieu de ses arraches, qui s'étaient couchées à ses pieds.

Le Sagingé fit quelques pas, et s'arrêta.

- Avance ! ordonna Arald.

- Non. Il y a trop de mortels ici. Je vais être souillé.

- Soit, dit Arald. Je vais t'épargner la souillure. Tourne-toi !
Vite !

Le Sagingé hésita, puis obéit.

Arald fit trois pas rapides, et assena un coup de crosse sur la cagoule. Le Sagingé s'effondra.

L'ampleur du sacrilège suffoqua la totalité des assistants. Ma prisonnière tremblait. Dans le silence figé, seuls résonnaient les sanglots de la fillette. Une arrache grésilla.

- Paix ! ordonna le milicien joufflu, d'une voix trop aiguë.

- Surveille-les, Vicen !

Arald se pencha pour empoigner le Sagingé par son vêtement. Il le traîna jusqu'au glisseur. Il fit basculer le toit transparent de l'appareil, jeta le Sagingé à l'intérieur, et y entra.

Nous attendîmes. Arald devait être en train d'étudier les commandes du glisseur. Je priais la chance pour qu'il sût vraiment les manier. Nous tenions le Sagingé, mais je ne croyais pas que nous puissions le contraindre à nous piloter. Il en profiterait pour essayer de nous nuire, j'en avais la certitude.

Arald l'avait frappé. Un geste inimaginable ! Le Sagingé ne penserait plus qu'à venger cette abominable souillure.

Le buste d'Arald réapparut. Ses yeux luisaient de jaune ardent. Il s'adressa à l'homme âgé :

- Nous partons. Nous emmenons Britany et le Sagingé. Je te conseille de ne pas mentionner ces disparitions. Si tu le faisais, nous tuerions nos otages. Dans le cas contraire, nous les relâcherons d'ici quelques jours. En bonne santé. Réfléchis bien avant de parler. Et fais taire tes gens !

- Je ne dirai rien, je le jure ! Ne faites pas de mal à ma femme, je vous en pue...

L'homme âgé avait perdu sa morgue. Ses yeux n'étaient plus féroces, mais suppliants. Bien que de telles relations soient peu courantes entre grands-maisonniers, il devait aimer sa femme.

Arald braquait de nouveau son fusil.

- Vicen et Miréli, venez. Jairo, tu monteras le dernier, avec Britany. Garde-la en écran entre toi et les autres

- Non, gémit Britany. Non. Je vous en prie... Ma fille...

- Nous ne sommes pas des monstres chuchotai-je pour elle seule. Je te promets que nous te libérerons bientôt.

Après quelques essais tâtonnants qui m'angoissèrent, le glisseur se décida à décoller. Arald savait vraiment le piloter.

XV

Débarrassé de sa cagoule, le Sagingé présenta l'apparence d'un homme d'une centaine d'années, aux traits fins et réguliers. Il était toujours inconscient. Un peu de sang tachait son crâne tondu.

Je venais de le fouiller, pour chercher une arme, sans la trouver, ce qui me surprenait. Les Sagingés se croyaient-ils à ce point protégés par leur réputation qu'ils jugeaient inutile de disposer d'un moyen de défense ?

Je l'installai sur un siège, et l'y attachai. Britany, pareillement ligotée, était à l'arrière de l'appareil. Elle était livide, la bouche décolorée, les yeux élargis d'effroi. Je l'avais vu découvrir avec terreur nos mains brûlées.

Le glisseur survolait la jungle. Arald cherchait une place où le poser. Le soir venait, et il préférait ne pas voler de nuit.

Il nous appela, et nous le rejoignions dans le poste de pilotage.

- Ferme la porte, Jairo, je ne veux pas que ces deux-là nous entendent. Écoutez-moi. Soit par la persuasion, soit par la force, je vais contraindre ce Sagingé à nous guider vers Horlemonde...

- Je ne sais pas, dit Miréli, avec une moue sceptique. Tu ne connais pas les Sagingés. Ils sont totalement persuadés de leur supériorité sur les mortels. Tu as frappé celui-là. Seule ta mort effacerait une aussi effroyable souillure. Il va tenter de nous piéger.

- Je m'en doute, mais nous serons sur nos gardes. Je voudrais utiliser ce Sagingé pour entrer en contact avec ses chefs. Pour espérer dégager mon navire, il me faut un appui technique. Je mentirai, et leur prometterai une puissance accrue et des richesses incalculables s'ils acceptent de m'aider à retourner chez moi. Ne vous étonnez pas de ce que je pourrai dire ou faire, et laissez-moi la direction des opérations.

Une question me venait aux lèvres : que se passerait-il si le navire avait été détruit ? Je ne la posai pas. Je n'aurais pas arrêté Arald.

Vicen et Miréli ne semblaient guère plus confiants que moins mais ils se turent aussi. On ne freine pas une avalanche.

Arald posa le glisseur au centre d'une petite clairière. Nous frottâmes sur la végétation, brisant branches et buissons. Le marais était proche, j'avais vu briller son miroir bleui par le soleil couchant.

Le Sagingé s'était réveillé, et faisait une mine aussi peu engageante que possible.

Arald entama l'entretien en lui demandant son nom.

- Seuls les mortels sont nommés, dit la voix hautaine et distante. Je suis le Sagingé 336 X G22.

336 X G22 regardait Arald comme il aurait examiné un

insecte répugnant. Son seul désir était de l'écraser.

- A ta guise, dit Arald calmement. Eh bien, 336, j'ai une longue histoire à te raconter. Lorsque tu l'auras entendue, j'espère que nous pourrons nous entendre.

- Nous entendre ! J'ai été souillé au-delà de l'imaginable, et je le suis davantage à chaque instant. Vos souffles putrides polluent l'air que je respire ! Quelle entente pouvait exister entre un mortel et moi ? Dois-je écouter les folies que t'inspire ta démente ?

- Je crains que tu n'aies pas encore très bien compris. Tu es souillé, dis-tu ? Alors écoute. Nous souffrons tous d'insatisfaction sexuelle. Suppose que nous décidions de t'utiliser pour l'apaiser ?

Les prunelles glacées du Sagingé furent un instant humanisées par la crainte. Mais il retrouva vite sa morgue :

- Vous mourrez ! Où que vous tentiez de vous cacher, Horlemonde vous retrouvera ! L'atrocité de votre châtiment fera trembler les mortels jusqu'aux frontières de l'Empire !

- Pour le moment, dit Arald, c'est toi qui es à notre merci. C'est si difficile à admettre ? Je vais t'aider.

Il gifla deux fois le Sagingé. Si violemment que l'immortel saigna de la bouche.

Britany hoqueta. Elle intervint précipitamment :

- Très puissant, je vous en prie, ne pourriez-vous écouter ce que cet homme veut vous dire ?

Elle ne prenait pas notre parti, mais elle nous croyait fous, et elle avait moins de peine que le Sagingé à admettre que nous étions pour le moment les maîtres. Elle craignait qu'à force de morgue butée, 336 n'envenime la situation.

Le Sagingé avait fermé les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, je vis qu'il était vaincu, au moins provisoirement. De toute sa vie, il n'avait dû être battu. Il désirait toujours écraser l'insecte, mais, à présent, il craignait le venin.

Il écouta le récit d'Arald. Attentivement, mais je compris de suite qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il entendait. Il nous avait jugés déments une fois pour toutes. En se disant venu d'un autre monde, Arald ne faisait que renforcer cette conviction.

Arald était persuasif, mais il gaspillait ses talents. 336 ne voulait, ou ne pouvait, admettre son récit.

Par contre, Britany le crut. Elle se passionna vite, et posa quantité de questions. L'angoisse qui l'avait habitée s'atténuait. Elle nous craignait moins.

Le récit achevé, elle dit :

- Quelle surprenante aventure que la tienne ! Je comprends, à présent, la raison de tes actes. Tu n'es pas fou, comme je le croyais, simplement, tes coutumes ne sont pas les nôtres, tu n'as pas appris à

respecter nos règles.

Une fugitive expression d'ironie traversa le regard du Sagingé.

- Tu veux aller à Horlemonde, dit-il. Bien, je t'y amènerai. Détache-moi, et laisse-moi piloter le glisseur.

- Oh que non ! Nous partirons demain à l'aube, et tu te contenteras de m'indiquer la direction.

Si 336 fut déçu, il n'en laissa rien paraître. Il appuya sa tête au dossier de son siège, et ferma les yeux.

- S'il te plaît ? demanda Britany à Arald, ne veux-tu pas me libérer ? Il faudrait que... que je sorte un moment.

- Jairo ! Détache-la, et accompagne-la. Pas de pudeurs intempestives, ne la perds pas de vue. Vicen et Miréli, essayez de trouver quelques holotes, et rapportez de l'eau. 336, si tu n'es pas un pur esprit, je veux bien t'accompagner un moment dehors.

Le Sagingé admit à regret qu'il était, comme n'importe qui, soumis à des lois d'évacuation.

J'accompagnai Britany dans la jungle. Le soir venait. Les premières étoiles s'allumaient dans le ciel s'assombri.

Je trouvai un compromis entre ma gêne et les ordres d'Arald. Il n'aurait peut-être pas été d'accord, mais je laissai ma prisonnière se dissimuler partiellement derrière un buisson.

Britany réapparut. Elle lissait machinalement sa robe froissée.

- L'histoire qu'a raconté ton camarade est vraie, n'est-ce pas ?

- Oui, Madame.

- Je la crois, mais je ne pense pas qu'aller à Horlemonde soit une solution. Les Sagingés...

- Vous les connaissez bien, Madame ? Assez pour penser qu'ils n'admettront jamais qu'un des leurs ait été molesté.

J'avais aussi cette crainte-là.

Britany me regardait, un fond d'angoisse dans les yeux.

- Lorsque ton camarade aura obtenu ce qu'il désire, vous me libérerez ?

- Bien sûr. Nous ne vous avons emmenée que pour que votre mari se taise.

- Je veux bien le croire, mais cet homme d'un autre monde m'inquiète. Il vous entraîne tous, et il est si résolu...

- Arald n'a pas le cœur mauvais, Madame. Il n'est que très entêté.

- Oui..., dit Britany, peu convaincue.

Je ne l'avais pas rassurée. Arald faisait plus que l'inquiéter. Elle avait peur de lui.

Nous retournâmes vers le glisseur. Le parfum poivré du corps proche fit renaître mon désir. En parlant d'insatisfaction sexuelle, Arald n'avait pas menti. J'avais vécu sans femme trop longtemps...

Mais je savais que Britany ne pourrait être consentante, et je n'étais tout de même pas devenu assez animal pour commettre un viol.

A l'aube, le Sagingé redevenant rétif. S'il acceptait de nous mener à Horlemonde, il entendait le faire lui-même.

- Le lieu où se situe notre ville doit rester ignoré des mortels. Tu veux aller à Horlemonde, je t'y mènerai, mais n'espère pas que je t'en indique le chemin. Détache-moi, et laisse-moi les commandes, sinon, tu resteras ici !

J'eus l'impression que la décision de 336, mûrie pendant la nuit, serait inébranlable. Je ne me trompais pas. Ni les menaces ni les coups ne firent fléchir le Sagingé. La violence le terrassait, mais il refusait de céder.

Arald n'insista pas longtemps. Non par mansuétude - le jaune de ses yeux traduisait une belle colère -, mais parce qu'il aurait encore besoin de son otage, et ne voulait pas trop l'abîmer. Avant de se décider pour une ferme résistance, 336 avait dû penser à cette possibilité-là. Il n'était pas sot. Quel pouvait être son âge réel ? Les crassies lui avaient gardé une apparente trentaine, mais il était sans doute nettement plus âgé.

Arald emmena le Sagingé dans le poste de pilotage, en lui promettant de le surveiller avec beaucoup d'attention.

J'étais assis au fond du glisseur, près de Britany. Je ne vis pas clairement ce qui advint. Le Sagingé s'était installé aux commandes. Arald était debout derrière lui.

Je ne réalisai qu'à retardement que 336 et Arald luttèrent. Arald avait saisi le poignet du Sagingé. Son dos courbé me masquait en partie la scène. Un instant, Je vis briller une arme dans la main de 336.

Vicen, qui était assis à proximité de la cloison transparente qui fermait le poste de pilotage, se rua sur la porte.

Arald hurla : "Non !" mais trop tard. Le poing massif de Vicen s'était déjà abattu sur le crâne de 336.

Le Sagingé mourut quelques instants plus tard, alors qu'Arald s'efforçait de le ranimer.

Arald se redressa. L'expression de ses yeux me fit craindre une explosion très violente. Miréli dut avoir la même impression, il se précipita pour s'interposer.

- Il ne l'a pas fait exprès, Arald ! Calme-toi, je t'en prie !

Arald regarda un instant cette frêle silhouette qui se plaçait en rempart devant son frère de chaîne. Il aspira profondément, et desserra ses poings crispés.

- Décidément, Vicen, tu as la spécialité des coups malencontreux ! Et je n'ai pas que ça à te reprocher ! Je t'avais chargé, avec Miréli de fouiller le glisseur ! Il y avait une arme cachet sous le

siège du pilote.

Vicen baissait la tête, accablé. Miréli se rebiffa :

- Nous avons fouillé ! Je n'ai rien vu sous ce siège.

- Tu as mal regardé. L'arme y était. Si je n'avais pas été aussi méfiant, le Sagingé m'aurait tué.

Arald montrait l'arme, et je reconnus l'une de ces armes courtes, qui sont moins employées que les fusils par les gardes-loi, mais que les grands-maisonniers utilisent volontiers.

- Je vais refaire ce travail que vous avez si mal exécuté. Jairo et Vicen, emportez 336, et allez le jeter dans le marais. Il ne faut pas que l'on puisse retrouver son cadavre.

Les ordres étaient secs. Nous obéîmes sans les discuter. Arald n'était pas d'humeur à tolérer la contestation.

Britany, attachée à son siège, avait un regard très inquiet. Elle se taisait, et je pense qu'elle souhaitait se faire oublier.

Le soleil brillait sur le marais. Nous y projetâmes le Sagingé, après l'avoir balancé pour que l'élan l'envoie assez loin. Les hydres ne tarderaient pas à le faire disparaître. Triste fin pour un prétendu immortel. Il n'avait quand même pas résisté au poing lourd d'un primaire.

- Arald va me haïr, dit Vicen, peiné. J'ai anéanti sa seule chance de retourner chez lui. Je ne pensais pas avoir happé aussi fort...

Le ton sincèrement surpris me fit rire.

- C'est la troisième fois que tu frappes trop fort, Vicen. A l'avenir, pense à retenir ton poing.

- Il va me haïr, répéta-t-il, accablé.

- Mais non. Et il trouvera un autre moyen, pour aller à Horlemonde, ne t'en fais pas.

Je ne croyais pas si bien dire. Lorsque nous arrivâmes au glisseur, nous trouvâmes Arald et Miréli penchés sur une carte.

- Vous aviez fouillé comme des idiots, dit Arald, avec bonne humeur. J'ai trouvé ça.

- C'était caché dans une poche peu visible sous le siège, dit Miréli, qui tentait de se justifier.

- Il y a tout un jeu de cartes, dit Arald. J'ai isolé celle-là. C'est la seule avec une chaîne de montagne près d'un lac où se jettent trois rivières. Mais Miréli ne sait pas lire, il ne retrouve rien, et moi, je ne connais pas grand-chose de Grey.

Vicen ne savait pas lire non plus. Fort de mon passage à l'école, j'étudiai la carte. Elle représentait le Territoire d'Algiarra. Malheureusement, mes connaissances géographiques étaient plus que médiocres. Je ne pus dire où ce Territoire était situé.

Arald se tourna vers Britany.

- Tu ne veux pas nous aider ?

- Si, mais. .

- Mais quoi ? Si tu crains pour ta vie, rassure-toi. Tu seras libre dès que nous aurons atteint Horlemonde. Les Sagingés te ramèneront chez toi, je suppose.

- Je ne sais pas... Ils me font peur... Écoute, je t'aiderai autant que je le peu, mais je voudrais que tu me relâches avant d'aller à Horlemonde. Dépose-moi quelque part, loin d'ici, mais à proximité d'une Maison où je pourrai trouver asile. Mon mari ne saura pas avant longtemps que je suis sauve. Je prétendrai que vous êtes partis en compagnie du Sagingé 336, sans rien dire de sa mort.

- Non, dit Arald. Je n'ai pas confiance.

- Si, intervins-je. Tu serais injuste en l'obligeant à nous accompagner à Horlemonde. Nous ne savons pas ce qui nous y attend. Les Sagingés cachent leur ville, ils pourraient décider de tuer Britany. Nous l'avons piégée parce qu'elle a été assez généreuse pour vouloir aider des primaires inconnus. J'insiste pour que tu lui accordes ce qu'elle demande.

- Jairo a raison, dit Vicen.

Miréli m'approuva aussi.

Arald rit.

- Si vous êtes tous contre moi ! D'accord. Nous la relâcherons, mais à bonne distance d'ici. Détache-la, Vicen.

Livrée de ses liens, Britany étudia la carte.

- Le Territoire d'Algiarra ! Mais c'est aux frontières de l'Empire ! Je n'aurais jamais cru...

- Si tu veux écouter un bon conseil, dit Arald, tu ferais mieux de ne jamais parler de ta découverte. Et de te taire aussi en ce qui concerne la mort de 336. Tu as eu une bonne idée, en proposant de faire croire qu'il était parti avec nous. Pour ta propre sauvegarde, tiens-t'en à cette version. 336 m'a donné une image des Sagingés qui n'est pas en leur faveur.

- Oui, et je crois que tu as tort de vouloir aller à Horlemonde.

- Je le crois aussi, mais je n'ai pas le choix... A propos, Jairo, Vicen et Miréli, je n'ai plus le droit de vous demander de me suivre. Je vous laisserai où vous voudrez.

Non protestâmes avec ensemble. Personne ne voulait abandonner Arald.

XVI

Les monts de Noirelune découpaient leurs sommets enneigés sur un ciel gris fer. En contrebas, les bords du lac se figeaient dans le gel. Le chauffage du glisseur luttait contre le froid.

Nous avions changé de climat. L'automne régnait sur le Territoire d'Algiarra. Nous cherchions, dans la longue chaîne de roc dentelé l'entrée d'Horlemonde qui devait s'y cacher. Miréli avait reconnu le site. Trois torrents trop rapides pour donner prise au gel se précipitaient dans le lac, en jaillissements d'eau écumeuse.

Nous avons déposé Britany dans le Territoire d'Urpuk à proximité du Domaine d'un grand-maisonnier faisant partie de ses relations. Elle nous avait souhaité bonne chance, sincèrement à mon avis. J'étais certain qu'elle ne désirerait pas se venger. Arald était beaucoup moins confiant que moi, mais il avait quand même laissé partir Britany. J'espérais que tout irait bien pour elle. Parmi les grands-maisonniers, elle resterait dans ma mémoire comme une exception. Une femme au cœur généreux, que sa position privilégiée n'avait pas pourrie.

Miréli avait revêtu le costume de 336. En raison de sa petite taille, il était le seul à qui il convenait. Nous comptions sur ce vêtement pour nous faciliter l'accès d'Horlemonde. Il transformait Miréli, au moins à première vue, en un Sagingé. Et en cas de vérifications plus poussées, nous avions des armes. J'étais quand même Inquiet. Les Sagingés étaient sûrement armés aussi. Sans doute mieux que nous.

Sans le glisseur qui sortit de la montagne, nous n'aurions pas trouvé aisément ce que nous cherchions. Mais il nous donna une indication, et nous découvrîmes une plate-forme logée au flanc d'un pic. Une plate-forme exiguë où deux glisseurs n'auraient pas tenu. Des portes de métal fermaient la roche. Elles me parurent bien banales. Était-ce là l'accès d'Horlemonde ?

Ces portes ne s'accordaient guère, à mon avis, avec la majesté qu'aurait dû avoir l'entrée de la ville des Sagingés.

Je demandai son opinion à Arald. Il rit.

- C'est l'une des entrées d'Horlemonde, Jairo, pas la seule. Et si elle est petite, tant mieux pour nous. Elle sera peut-être moins surveillée.

Il posa adroitement notre glisseur sur la plateforme.

- Attendons un peu, dit-il, voyons ce qui va se passer. N'oublions pas la légende qui veut que les mortels ne puissent entrer à Horlemonde. Mieux vaut ne pas agir étourdiment.

Il entrouvrit légèrement le dôme du glisseur, et guetta, l'arme

courte à la main.

Deux machines surgirent brusquement de niches qui flanquaient la porte. Des cubes de métal, montés sur roues, surmontés par des coupoles où se fichaient des antennes rigides. Elles se déplaçaient seules, douées d'une étrange vie autonome, et elles m'effrayèrent.

- Ne vous affolez pas, dit Arald à voix basse. Ce ne sont que des robots.

Dans le ventre des machines, une fente bâilla. Deux tubes en sortirent lentement, qui me parurent s'apparenter au canon d'une arme.

Une voix désincarnée résonna. Elle interrogeait, si j'en jugeais par l'intonation, mais je ne compris rien à la phrase prononcée. J'étais terrifié.

Les tubes menaçants se redressèrent. La voix étrange répéta sa question incompréhensible.

Puis Arald répondit. Quelques mots à peine, que je ne compris pas mieux, mais ils suffirent. Les tubes se rétractèrent, et la fente s'obtura.

Je n'eus guère le temps de profiter de mon soulagement. D'autres fentes s'ouvraient aux flancs des machines. Il en surgit des bras d'insectes, tous en articulations, qui se déplièrent. Des pinces énormes tâtonnèrent, saisirent le glisseur, et le soulevèrent.

Miréli étouffa un cri. J'avais autant de peine que lui à dominer ma terreur. Vicen serrait les poings.

- Du calme ! dit Arald. Il n'y a rien à craindre.

Je n'arrivais pas à le croire.

Les portes de métal s'écartèrent l'une de l'autre. Nous les franchîmes avec le glisseur, portés par les machines. Elles déposèrent notre appareil dans une pièce qui en contenait d'autres, et ressortirent. La porte se ferma. La salle restait éclairée, par des tubes lumineux fixés au plafond.

Arald riait.

- Voilà ! Nous avons franchi les portes d'Horlemonde, et nous sommes bien vivants. J'ai trompé les gardiens.

- Mais comment ? demanda Miréli.

Il exprimait l'étonnement général.

- Ce ne sont que des machines, elles ne pensent pas, elles obéissent à un programme, c'est tout. Nous avons eu de la chance. Elles s'expriment dans une très vieille langue Terrienne, une langue morte, à présent, mais je l'ai apprise dans ma jeunesse. L'un de ces robots a demandé notre identification. J'ai donné le numéro du Sagingé mort. Ce qui a suffi.

Je ne comprenais guère mieux, et je demandai des détails

supplémentaires. Arald expliqua ce qu'était un robot, et comment il pouvait être programmé pour accomplir une tâche précise. Ces robots-gardiens veillaient aux entrées d'Horlemonde. Et tuaient sans doute ceux qui ne pouvaient répondre à leur question. De là était née la légende. Mais le 336, exprimé dans la langue voulue, nous avait protégés.

- Ces numéros en guise de noms m'intriguaient, dit Arald. Je m'en suis souvenu dès qu'il a été question d'identification.

- Tu as l'esprit agile, dit Vicen, admiratif.

- Pas spécialement. Avec les machines programmées, les chiffres sont la règle. En partant de cette base, le mot de passe était facile à deviner.

La salle où nous nous trouvions était vaste, très silencieuse. Les lumières du plafond jouaient sur les glisseurs immobiles, qui créaient des zones d'ombres. Tout me semblait étrange, et menaçant.

- Sais-tu où nous sommes, Miréli ? demanda Arald.

- Non. Pas du tout. La ville est très grande, je ne la connais pas toute.

- Sortons de ce glisseur, dit Arald, et explorons !

Nous explorâmes. Pour trouver bientôt ce qui me sembla être une petite pièce, et qui était, en fait, un moyen de transport prévu pour monter ou descendre appelé ascenseur. Miréli connaissait l'existence de ces appareils, mais ne savait comment les manœuvrer. Leur emploi était strictement réservé aux Sagingés.

Arald, lui, fit très bien fonctionner le mécanisme de commande. L'ascenseur nous emporta. Vers le bas. Arald voulait visiter les sous-sols d'Horlemonde, pour retrouver la zone où Miréli s'était perdu. Il espérait y découvrir quelque chose d'intéressant, qui pourrait lui donner un moyen de pression sur les Sagingés.

Le voyage rapide me causa de curieuses sensations dans les viscères. Mon estomac fit une étrange cabrioie.

J'eus l'impression de débarquer à proximité de l'enfer. Il en venait une chaleur fascinante, des rougeoiements de feu, et un effroyable vacarme.

Des machines innombrables, plus ou moins analogues aux robots-gardiens, s'affairaient. Elles manipulaient de leurs pinces d'autres machines géantes, poussaient des chariots, manœuvraient des cuves emplies de métal en fusion. Elles ne parurent pas conscientes de notre présence, et continuèrent à s'activer. La chaleur rongeait ma peau et mes poumons. L'odeur âcre du métal ardent me suffoquait.

- Une usine, dit Arald. Tout ce que fabrique Horlemonde doit venir de là, et les Sagingés n'ont sûrement pas grand-chose à y voir. Ils se contentent de récolter les fruits de cette production.

En raison du vacarme, j'avais peine à entendre Arald. Il se

parlait du reste à lui-même, pensant à voix haute.

Nous nous éloignâmes, en suivant un couloir. Des salles géantes, où s'affairaient les machines, se succédèrent. Chacune était le théâtre d'une activité différente. Je n'y comprenais pas grand-chose, mais Arald, absorbé dans ses réflexions, oubliait de répondre aux questions.

L'usine me semblait s'étendre sur des kilomètres. Nous y errions sans en voir la fin. J'étais affamé et assoiffé, et je m'inquiétais à propos d'eau et de nourriture. Où en trouver? Miréli ne savait toujours pas où nous étions.

Je n'avais plus le sens du temps. J'étais prisonnier d'une jungle mécanique, qui m'effrayait, et je souffrais d'être enfermé dans un monde clos. J'en venais à souhaiter de croiser enfin un être humain, tout en admettant qu'une telle rencontre n'était pas désirable. Dans la ville des Sagingés, nous étions des intrus. Ces machines qui m'angoissaient ne se souciaient pas de nous.

Vicen se taisait, ses yeux sombres exprimant l'inquiétude. Miréli pourtant originaire d'Horlemonde, ne paraissait pas beaucoup plus à l'aise. Seul Arald ne semblait pas ressentir de gêne. Mais lui aussi restait silencieux, perdu dans ses propres pensées.

Nous progressions dans un décor identique de couloirs et de salles bruyantes. La chaleur dégagée par le métal fondu me cuisait vif, le vacarme constant m'abrutissait. Ma bouche desséchée ne contenait plus de salive.

La fille qui déboucha soudain d'un couloir transversal courait si follement qu'elle arriva sur nous avant de nous avoir vus.

Elle freina brutalement son élan, et trébucha en amorçant un demi-tour. Arald la rattrapa par ses longs cheveux noirs.

Elle cria. Son visage se déformait d'angoisse. Des larmes jaillirent de ses yeux terrifiés. Le costume de Sagingé que portait toujours Miréli l'affolait davantage que ce qu'elle avait fui.

Ses poursuivants apparurent à l'angle du couloir. Deux robots-gardiens, identiques à ceux qui nous avaient accueillis. Les canons des armes étaient déjà sortis.

La question en langue étrangère résonna.

Arald répondit, avec le même succès que la première fois. Les canons menaçants se rétractèrent. Les machines pivotèrent, et s'éloignèrent. Elles disparurent à l'angle du couloir.

Arald lâcha les cheveux de la fille, qui gardait son expression terrorisée.

- N'aie pas peur, dit-il. Nous ne te voulons pas de mal.

Il se tourna vers Miréli.

- Enlève cette cagoules c'est toi qui la terrifie.

Le jeune visage de Miréli apparut. Sa tignasse blonde emmêlée

ne l'apparentait vraiment pas à un Sagingé. Dans les yeux de la fille, l'étonnement remplaça la terreur. Elle était jeune, moins de vingt ans, sans doute, avec un visage large, plus plaisant que vraiment joli. Elle portait une robe verte, crasseuse et très usée. Les coutures bâillaient. Une outre de cuir mouillée s'accrochait à son épaule par des lacets.

Arald tenta d'obtenir des explications. Sans aucun succès. La fille brune ne voulait rien dire, et les questions d'Arald l'affolaient de nouveau. Elle se comportait en coupable, qui craint un châtiment.

Que faisait-elle, dans les sous-sols d'Horlemonde ?

- Tu lui fais peur, Arald, dit Miréli. Laisse-moi lui parler.

Il obtint vite un premier résultat. Le nom de cette brune au regard clair : Magrile. Mais les explications en restèrent là. Magrile s'était enhardie, elle posait des questions à son tour, mais elle ne voulait pas répondre à celles de Miréli. La discussion s'éternisait

Arald intervint pour raconter une part de la vérité. Il dit que nous étions des bagnards en fuite, et que nous avions pénétré dans la ville en fraude, parce que Miréli désirait revoir sa mère. Le garçon acheva de convaincre la brune en lui donnant des détails prouvant qu'il était bien originaire d'Horlemonde.

- Je ne peux pas décider toute seule, dit Magrile. Attendez-moi ici. Je reviendrai.

La discussion reprit. Arald n'était pas non plus disposé à la confiance Magrile nous avait vus, et elle savait à présent qui nous étions. Arald craignait une trahison. Magrile, elle, voulait aller seule rejoindre je ne savais qui, pour demander conseil.

Nous n'aurions sûrement pas pu nous entendre si Magrile n'avait prononcé un nom : Diercy.

- Diercy ? dit Miréli. Je connaissais un Diercy. Un grand blond, avec une barbe un peu rousse, et un dos tout en cicatrices, tant il a été souvent fouetté pour indiscipline.

- C'est Diercy, admit Magrile, les sourcils froncés. Écoute, je veux bien prendre le risque de t'emmener. Mais seulement toi. Les autres attendront. Nous verrons si Diercy te connaît aussi.

- J'ai dû changer, dit Miréli. J'avais moins de douze ans la dernière fois que je l'ai vu. Il venait souvent parler avec ma mère. Je pense qu'il me reconnaîtra.

Après avoir demandé à Miréli s'il jugeait ce Diercy digne de confiance, Arald accepta le compromis. Nous avions besoin d'aide, et Magrile devait être, elle aussi, hors-la-loi de quelque façon. Mais je ne blâmais pas la prudence d'Arald, et je l'approuvai lorsqu'il voulut que Miréli prenne un fusil.

Magrile et Miréli s'éloignèrent. Le garçon avait remis la cagoule sur sa tête. Sa silhouette, à peine étouffée par le vêtement brillant, paraissait bien frêle.

Vicen soupira.

- Il ne saura même pas tirer. ..

- Tout ira bien, Vicen, répandit Arald. Pour une raison ou une autre, cette fille se cache, tout comme nous. Je ne crois pas qu'il soit question d'un piège.

Je ne le croyais pas non plus, mais...

Nous attendîmes. Très longtemps. Nous ne parlions guère. Vicen était renfrogné, et Arald très songeur. Je n'étais pas trop confiant. Qu'espérer de Magrile ? Une aide, ou le désastre ?

Miréli ne revint pas. A sa place, Magrile ramena un homme blond au regard dur. Il était maigre, vêtu d'une chemise et d'un pantalon plus usagés encore que la robe de Magrile et aussi sales. Il devait avoir une quarantaine d'années. Ses yeux couleur de métal n'étaient guère aimables. Des fils cuivrés roussissaient sa barbe, et je supposai qu'il s'agissait là de Diercy.

- Où est Miréli ? demanda Vicen.

- En sûreté, dit sèchement l'homme blond. Il répondra de votre bonne foi.

- Et qui répondra de la tienne ? demanda Arald, peu amène.

Ses yeux viraient au jaune.

- Moi, dit le blond, ça ne suffit pas ?

Il portait à la ceinture une arme à feu à canon court. Sa main droite restait à proximité. Il fit un signe du menton, et Magrile s'enfuit soudain en courant. Elle disparut à l'angle du couloir.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? Interrogea Arald, d'un ton mauvais.

- Que je répondrai de ma bonne foi, mais pas elle ! Je m'appelle Diercy. Qui êtes-vous ?

La discussion s'engagea mal. Diercy était encore moins disposé que Magrile à fournir des informations. Il en voulait, par contre, et questionnait avec insistance. Avant toute chose, il désirait savoir comment Arald avait pu neutraliser les robots qui poursuivaient Magrile. Il était au moins aussi entêté que mon frère de chaîne, et leurs volontés se heurtaient durement. Le ton de la discussion restait relativement calme, mais la colère se traduisait dans le jaune des yeux d'Arald, et dans ceux, presque noircis, de Diercy.

Vicen intervint :

- Raconte-lui tout, Arald. Il n'est sûrement pas du parti des Sagingés. Il tient Miréli. Il faut que nous nous entendions. Je me fais du souci pour le gamin.

- Il va bien, dit Diercy, avec une gentillesse inattendue, mais il a reçu un choc pénible. J'ai dû lui annoncer la mort de sa mère. Elle s'est suicidée après la disparition de son fils...

Pauvre femme... Elle avait dû croire son fils mort, et elle

n'avait pu l'endurer... Miréli avait été très attaché à sa mère. Il devait souffrir d'un chagrin profond.

- Raconte-lui tout, Arald, répéta Vicen.

Arald se décida.

- Asseyons-nous. Mon histoire est longue.

Jusque-là, nous avons été face à face, Diercy d'un côté, nous de l'autre, comme des animaux qui vont se battre. Mais l'atmosphère s'allégeait. Nous nous assîmes.

Arald fit son récit. Diercy écouta attentivement et posa beaucoup de questions.

En regardant son visage impassible, je n'aurais su dire s'il acceptait ou non l'histoire d'Arald. Mais, le récit achevé, il se décida pour la confiance, et parla à son tour.

Nous avons eu beaucoup de chance. En nous faisant rencontrer Magrile, le hasard nous avait amenés aux rebelles d'Horlemonde. Un groupe important de serviteurs en fuite se cachait dans les sous-sols de la ville. Diercy était leur chef.

Il gardait des contacts avec les primaires encore liés aux Sagingés, et obtenait d'eux de la nourriture. Il espérait fomenter un jour une révolte générale. Sans être certain d'y arriver. Beaucoup de primaires s'accommodaient de leur situation, et préféraient leur sécurité aux aléas d'une rébellion. Mais, tout comme Arald, Diercy se classait dans les acharnés.

Il se leva, d'une détente souple.

- Venez. Rejoignons les autres avant qu'ils ne s'inquiètent trop. Je crois que notre rencontre va être bénéfique pour tous.

XVII

Arald et moi suivions Diercy, qui nous guidait dans les sous-sols d'Horlemonde. Il en connaissait la majeure partie, et pensait pouvoir nous amener, en se basant sur les indications données par Miréli, dans cette zone où le garçon s'était perdu. Diercy la jugeait dangereuse, elle était surveillée par quantité de robots-gardiens, mais Arald détenait le mot de passe. Restait quand même un problème : les Sagingés. Ils ne venaient jamais du côté de l'usine, où se cachaient les rebelles, mais il n'en serait pas de même dans la région où nous allions nous rendre.

Nous avions des armes, mais Diercy s'inquiétait beaucoup d'une possible rencontre. Si nous étions contraints de tuer un Sagingé, sa disparition amènerait sans doute une fouille des sous-sols.

Un certain nombre de primaires avaient déserté leur service. Les Sagingés le savaient, mais ne s'en étaient pas jusqu'alors suffisamment soucié pour organiser une chasse aux furtifs. Mais la disparition de l'un des leurs les inciterait sûrement à une action punitive.

Diercy était soucieux. Au moindre bruit, il nous poussait vers une cachette quelconque. Je le comprenais. Il avait la charge du groupe des rebelles, et s'inquiétait plus de leur sécurité que de la sienne propre. Arald devait le comprendre aussi. Il se pliait sans rechigner aux ordres secs de notre guide. Cette obéissance passive ne s'accordait pourtant guère avec son caractère entier.

J'avais dû beaucoup insister pour être admis dans l'expédition. Diercy aurait préféré n'emmener qu'Arald. A la longue, il avait fini par m'accepter, mais avait catégoriquement refusé Vicen et Miréli. Il trouvait déjà que nous étions trop nombreux.

Au reste, Miréli n'aurait pas été très utile. Son chagrin l'abrutissait. Il avait des allures de somnambule, et était sujet aux crises de larmes. Vicen ne réussissait guère à le consoler. Miréli ne pouvait se faire à l'idée qu'il ne reverrait plus sa mère.

Nous avions attendu minuit pour entreprendre notre expédition. Les Sagingés obéissaient dans leur monde clos à un rythme veille-sommeil analogue à celui de l'extérieur. A cette heure tardive, nous pouvions les espérer endormis.

Nous rencontrâmes des robots-gardiens dès que nous abordâmes la zone dangereuse. Arald les neutralisa avec les chiffres clé. Je me demandais si ce numéro serait toujours utile lorsque les Sagingés auraient appris la disparition de 336.

Notre première découverte fut une salle où des machines complexes fabriquaient le sirop des Sagingés. En ce lieu aboutissaient

les crassies récoltées en Argolide. Au bout d'une chaîne d'opérations, les plantes devenaient un liquide vert, très poisseux. Son parfum anisé baignait toute la pièce. Il se déversait dans des flacons que des robots empilaient dans des caisses de métal.

Arald prit un flacon, et but quelques gorgées avant de me le tendre.

- Vicen va être content, dit-il en souriant. Il gardera ses cheveux.

Diercy nous regardait, surpris, et plutôt soupçonneux. Je réalisai qu'en faisant son récit, Arald n'avait pas parlé de l'action des crassies. Il me reprit le flacon pour le tendre à Diercy.

- L'immortalité, dit-il en riant. Profites-en !

- L'immortalité ? Qu'est-ce que tu dis ?

Arald donna les explications voulues.

Les yeux gris foncé de Diercy s'allumèrent. Il brandit soudain le flacon, avec un rire de triomphe.

- Avec ça, je prendrai Horlemonde ! Pour l'immortalité, tous les primaires me suivront !

- Si je trouve ce que je cherche, dit Arald, tu n'auras pas à te fatiguer beaucoup. Horlemonde tombera dans ta main comme un fruit bien mûr !

- Ce que tu cherches ?

- Tu n'as jamais eu de soupçons, à propos de l'immortalité des Sagingés ?

Je reconnus la manière habituelle d'Arald de changer de sujet pour ne pas répondre à une question. Je ne sais si Diercy fut dupe, mais il se laissa entraîner dans la nouvelle voie.

- Oh si à dit-il. J'avais l'intention de questionner un Sagingé dès que j'en aurais la possibilité. Mais j'avoue n'avoir pas pensé à ce sirop. J'ai toujours cru qu'il s'agissait d'un remède universel. J'en ai volé quelquefois pour des malades, et ils guérissaient.

- C'est aussi un remède, dit Arald. Partons, veux-tu ? Il vaut mieux tout explorer sans perdre de temps.

Nous rencontrâmes bientôt d'autres robots-gardiens. Une fois de plus, Arald les neutralisa avec le numéro de 336.

- Il faudra que tu nous apprennes à prononcer ces mots, dit Diercy. Ces machines nous ont tourmentés au maximum, et nous avons eu quelques morts.

- Ce ne sera peut-être pas nécessaire, dit Arald, énigmatique.

Je l'aurais questionné si nous n'avions soudain découvert une salle très étrange. Une salle gigantesque, violemment éclairée par d'énormes lumières. Une jungle de plantes poussait dans des récipients de verre emplis de liquide. Des plantes alimentaires, plus ou moins reconnaissables.

- Sagingé Grand X ! dit Diercy d'une voix stupéfaite. Quand je pense aux difficultés que nous avons pour la nourriture ! Mais comment ces plantes peuvent-elles pousser là ? J'ai toujours cru que l'alimentation d'Horlemonde venait de l'extérieur.

Arald nous expliqua qu'il s'agissait là de cultures hydroponiques. Apparemment, les plantes pouvaient pousser sans terre, en plongeant leurs racines dans un liquide nutritif. Et les grosses lampes remplaçaient le soleil.

Les salles emplies de plantes se succédèrent. Des machines munies de bras articulés y remplaçaient les jardiniers.

J'étais déjà fort étonné, mais ce que je découvris ensuite mit un comble à ma stupeur. Dans les salles suivantes, c'était de la viande, qui poussait dans des cuves ! De grosses masses de viande ! Vivante ! Les explications fournies par Arald ne me furent pas très utiles. Elles devaient dépasser mes capacités de compréhension.

Deux robots-gardiens défendaient l'accès de la salle que nous trouvâmes ensuite. A juste titre. Elle servait d'entrepôt pour des armes à feu. En grande quantité.

Diercy perdit son calme. Il courut d'une caisse à une autre, caressant les fusils, les armes à canon court, celles, plus puissantes, qui se fixent sur un trépied... Ses yeux exprimaient un bonheur extasié.

Il revint vers nous, en essuyant ses mains grasses sur ses cuisses. Je sentis l'effort qu'il faisait sur lui-même pour dominer son excitation.

Il parla d'une voix contenue :

- Je tiens Horlemonde ! Je la tiens !

- Attends un peu, dit Arald en riant. Je vais t'offrir la ville sur un plateau.

- Comment ?

- Tu verras. Quand j'aurai trouvé ce que je cherche. Sommes-nous dans le secteur où Miréli s'était perdu ?

- A proximité, je pense, mais je n'ai pas de certitude. Je n'avais jamais pu explorer cette région, à cause des machines tueuses. Il faudra que tu nous apprennes de suite ces mots qui les rendent inoffensives. Je veux prendre les armes.

- Le mot de passe deviendra inutile si je réussis ce que je veux faire.

Diercy questionna, et je l'appuyai. Mais Arald ne voulut rien nous expliquer. Il s'amusait de notre impatience. Diercy contenait mal son irritation, et je m'agaçais aussi. Le parti pris de secret d'Arald devenait exaspérant.

Un nouvel univers de machines, silencieuses, celles-là, et inertes

Au premier regard, je crus voir des meubles de forme étrange,

tables ou armoires. Je révisai cette opinion en remarquant qu'ils présentaient des cadrans, claviers, boutons et petites excroissances lumineuses.

- Voilà ce qu'a dû voir Miréli, dit Arald. Nous y sommes !

- Nous sommes où ? demandai-je. Arald, si tu ne nous donnes pas quelques explications, cette fois, je vais me fâcher. Pourquoi tous ces mystères ?

- Parce que je n'aime pas parler avant d'agir. Mais nous sommes au but. Dans le poste de commande de la salle. Le cerveau est là, et c'est lui qui fait tout marcher ici. Et je suis certain d'une chose : les Sagingés sont sûrement incapables de le diriger. Ils vivent sur un héritage du passé. Mais moi, je peux programmer ce cerveau. Ou du moins, je pourrai, dès que j'aurai trouvé le code.

Il ouvrait des tiroirs, fouillait des liasses de papiers, feuilletait des cartes, tout en nous expliquant ce qu'était un cerveau. Je compris à peu près qu'il s'agissait d'une machine prévue pour en diriger d'autres. Ce cerveau commandait tous les robots d'Horlemonde. Arald pensait qu'il suivait le même programme depuis des siècles.

- Si je ne peux faire mieux, dit-il, j'arrêterai tout, mais ce sera gênant. Je préférerais ne stopper que certains robots, et en laisser marcher d'autres.

Il finit par trouver ce qu'il cherchait, dans un placard dont la porte se fondait si bien dans la muraille que je n'aurais jamais soupçonné son existence.

Il s'assit sur une machine, croisa les jambes, et s'absorba dans l'examen d'une épaisse liasse de feuilles. Je me penchai sur son épaule pour voir les papiers qu'il étudiait. Ils étaient rédigés dans une langue étrangère. Je n'en pouvais lire un seul mot.

Pour faire passer l'attente, je bavardai à mi-voix avec Diercy. Je lui demandai s'il n'avait jamais été tenté de fuir Horlemonde.

- Ce que je veux, dit-il, c'est prendre cette maudite ville, et mettre fin à la domination des Sagingés. Ils n'accordent pas aux primaires plus de droits qu'à des animaux. Je les hais depuis l'enfance.

Arald s'était levé. Il pianotait sur le clavier d'une machine. Elle me parut bien petite pour être ce cerveau qui dirigeait Horlemonde, mais Arald était si absorbé dans sa tâche que je n'osai le questionner.

Il se redressa.

- Voilà, dit-il. Sauf en ce qui concerne la lumière, l'approvisionnement en eau, et la production de la nourriture, plus rien ne marche ici. Les Sagingés vont avoir une bien mauvaise surprise. Je suis persuadé qu'ils ne sauront pas reprogrammer le cerveau. Prends les armes: Diercy, et le stock de sirop. Il te suffira d'une petite poignée d'hommes pour t'emparer de la ville.

- Les Sagingés peuvent être armés aussi. Prendre Horlemonde

ne sera peut-être pas si aisé.

- Oh si ! Je doute fort que les Sagingés soient très capables de se battre. Ils ont trop longtemps profité de leurs privilèges. Même leur immoralité les handicapera. Ils seront terrifiés à l'idée de se faire tuer, et être privés de leur sirop les affolera. Simplement en jouant sur cet atout-là, tu obtiendras leur reddition.

- Je te dois beaucoup, Arald, dit Diercy. Dès que nous aurons pris la ville, nous verrons que faire pour que tu puisses récupérer ton véhicule.

- Peu importe, à présent, dit Arald. J'ai trouvé ici un appareil de communication interplanétaire. Il est très ancien, mais il marche. J'ai déjà lancé un appel vers Terra. J'attends la réponse. Ca va prendre du temps, cet appareil est trop vieux pour une transmission rapide, mais je vais pouvoir parler aux miens. Ils viendront me chercher.

- Tu vas les renseigner à propos des chassies ? demandai-je ?

- Bien sûr. Ca les fera venir très vite.

Je me renfrognai. L'idée continuait à ne guère me plaire. Ma vieille misanthropie se réveillait. Parmi les humains, les êtres aux cœurs noirs ou mesquins sont le plus grand nombre. Je ne pensais pas que ces Terriens se classeraient dans les exceptions. Verraient-ils en nous autre chose qu'une poignée de sauvages à éliminer ?

Arald se mit à rire.

- Allons, Jairo, ne fais pas cette tête méfiante ! Je t'assure que nous ne sommes pas des ogres. Un contact entre nos deux planètes sera bénéfique pour vous tu peux me croire.

J'essayais. Le regard de Diercy avouait qu'il partageait plutôt mon manque de confiance.

- Je voudrais continuer à étudier ces papiers, dit Arald. Veux-tu surveiller cet appareil pour moi, Jairo ?

- Oui, mais...

- Regarde, c'est très simple. Lorsque le contact sera établi, une lumière rouge va s'allumer ici. A ce moment, tu appuieras sur cette touche bleue. Ne te trompe pas. N'enfonce surtout pas cette touche blanche, tu couperais le contact. Tu te rappelleras ? La touche bleue, et tu m'appelles immédiatement. D'accord ?

- D'accord.

Je m'assis pour surveiller ce bizarre plateau auquel je ne comprenais rien. Mais ce que j'avais à faire était fort simple. Même un petit enfant aurait pu accomplir cette tâche. Guetter la lumière rouge, appuyer sur la touche bleue et appeler Arald. Aucun risque de se tromper.

Arald fouillait dans le placard caché. Il en tirait des liasses de feuilles jaunies, des dossiers poussiéreux, et des livres. Il s'attardait parfois à en examiner un.

Diercy s'était assis par terre. Il réfléchissait. Je l'imaginai en train de bâtir des plans de guerre.

Je guettais le cadran où devait s'allumer la lumière rouge.

La voix furieuse explosa soudainement :

- Sacrilège ! Comment oses-tu toucher les Archives Sacrées !

Dans un mur auparavant parfaitement lisse, une ouverture bâillait. Un homme de petite taille, à la chair momifiée, s'y encadrait. Il portait une robe faite d'un tissu analogue à celui des vêtements de Sagingés. Son visage sec était vierge de rides, mais il me sembla tout de même très âgé. Un X de grande taille avait été tatoué sur son front.

L'homme tremblait de fureurs, et son regard bleu-vert s'exorbitait.

Tout se passa extrêmement vite. Arald avait lâché son livre, et mettait sa main dans sa poche.

Mais c'est dans les doigts de l'homme au front tatoué qu'une arme à canon court apparut comme par magie, surgie d'une large manche. Avant qu'Arald ou Diercy ne sortent les leurs. Avant que je ne braque mon fusil.

L'arme tonna.

Arald parut frappé d'un choc qui le projeta en arrière.

L'entraînement suivi au Palais fit fonctionner mes réflexes. Je tirai en plongeant pour m'abriter derrière la machine que je surveillais.

Diercy tira aussi, en sautant de côté.

Je ne sais qui, de lui ou de moi, atteignit le Sagingé. L'X tatoué se couvrit de sang.

Je me précipitai vers Arald. Il gisait sur le dos. Un trou bouillonnant de rouge s'ouvrait dans son torse. Un fantôme de sourire remonta les coins de ses lèvres.

- J'ai... perdu... quand même...

Une nappe de sang coula de sa bouche, étouffant un dernier mot.

Je fermai lentement les yeux figés.

J'avais soudainement perdu une part de moi-même, et le chagrin me rendait imbécile. Je n'arrivais plus à penser.

Diercy posa sa main sur mon épaule.

- Cette lumière rouge s'est allumée, Jairo.

La lumière rouge. Oui. Enfoncer la touche bleue, et appeler Arald. Mais Arald n'était plus là. Il n'avait plus besoin que les siens viennent le chercher. Jamais plus il ne rentrerait chez lui. Ma planète le garderait.

- Qu'est-ce qu'on fait, Jairo. Tu as confiance en ces Terriens ?

- Pas tellement.

- De toute façon, ils ne connaissent pas notre langue, et nous

ne parlons pas la leur.

- Ils ont des appareils, pour décoder les langages étrangers, rappelle-toi l'histoire d'Arald. Et puis, je connais le nom qu'ils donnent à notre monde : Grey. Si je répétais ce nom plusieurs fois, ils sauraient d'où vient l'appel.

- Ils pourraient nous aider...

- Arald le disait...

Nous nous approchâmes de la machine. La lampe rouge clignotait.

Enfoncer la touche bleue. Répéter le nom de Grey, parler de n'importe quoi, pour qu'ils décodent ma langue. Arald l'avait apprise après avoir capté des conversations.

Un appel, vers un monde incroyablement lointain. Le monde de mes ancêtres. Un monde régi par une science incompréhensible...

- Écoute, Diercy. Ils pourraient nous aider. Peut-être. Ou nous détruire... J'aime mieux compter sur moi que sur les autres. Arald nous a montré la voie. Nous pouvons prendre Horlemonde, en nous emparant de suite des armes et du sirop. Ensuite, nous forcerons les Sagingés à nous enseigner cette ancienne langue terrienne, ils la connaissent. Nous allons cacher tous les papiers qui sont ici. Plus tard, nous les étudierons, et nous apprendrons sûrement beaucoup sur la science. Nous savons où poussent les crassies. Nous aurons l'immortalité. Nous n'avons pas besoin de ces Terriens. Nous offrirons l'immortalité aux primaires, et ils nous suivront tous ! Nous prendrons Horlemonde, et après, nous prendrons l'Empire ! Gagnons nous-mêmes notre liberté, sans attendre que d'autres nous la donnent !

Les yeux de Diercy s'élargissaient. J'y lisais de l'étonnement, et autre chose de moins définissable, peut-être du respect.

- Tu as raison, dit-il. Nous réussirons seuls ! Laissons les Terriens où ils sont !

J'allongeai la main pour enfoncer la touche blanche.

La lumière rouge s'éteignit.

Le reste appartient à l'Histoire de Grey. Jairo y fut appelé Le Libérateur.